

# NOVO

La culture n'a pas de prix

10 — 11.2017 46



ENTREVUES  
ENTREVUES  
ENTREVUES

32<sup>E</sup> FESTIVAL DU

FILM

DE BELFORT

25 NOV. - 3 DÉC.

2017 / CINÉMA PATHÉ

[WWW.FESTIVAL-ENTREVUES.COM](http://WWW.FESTIVAL-ENTREVUES.COM)



#FESTIVALENTREVUES

Directeurs de la publication et de la rédaction :  
**Bruno Chibane & Philippe Schweyer**  
 Rédacteur en chef : **Emmanuel Abela**  
[emmanuel.abela@chicmedias.com](mailto:emmanuel.abela@chicmedias.com)  
 06 86 17 20 40  
 Secrétaire de rédaction : **Cécile Becker**  
 Relecture : **Cécile Becker**  
 Direction artistique et graphisme : **starlight**

*Ont participé à ce numéro :*

#### REDACTEURS

Florence Andoka, Nathalie Bach, Cécile Becker,  
 Valérie Bisson, Marie Bohner, Benjamin Bottemer,  
 Caroline Châtelet, Jean-Damien Collin,  
 Antoine Couder, Sylvia Dubost, Sylvain Freyburger,  
 Julie Friedrichs, Camille Locatelli,  
 Guillaume Malvoisin, Séverine Manouvrier,  
 Fanny Ménéghin, Mylène Mistre-Schaal,  
 Adeline Poidevin Segura, Antoine Ponza, Léa Signe,  
 Martial Ratel, Yves Tenret, Claire Tourdot,  
 Aurélie Vautrin, Nathanaelle Viaux.

#### PHOTOGRAPHES ET ILLUSTRATEURS

Vincent Arbelet, Pascal Bastien, Julian Benini,  
 Laurence Bentz, Sébastien Bozon, Thibaud Dupin  
 Renaud Monfourny, Arno Paul, Bernard Plossu,  
 Olivier Roller, Dorian Rollin, Christophe Urbain,  
 Henri Vogt, Nicolas Waltefaugle.

#### CONTRIBUTEURS

Nathalie Bach, Dominique Bannwarth, Bearboz,  
 Nicolas Bezard, Catherine Bizern, Régis Debray,  
 Léa Fabing, Christophe Fouvel, Jérôme Mallien,  
 Ayline Olukman, Chloé Tercé, Sandrine Wymann.

#### COUVERTURE

Marie-Claude ©Mélanie Wenger / Cosmos  
<http://melaniewenger.be>

#### IMPRIMEUR

Estimprim – PubliVal Conseils

Dépôt légal : octobre 2017  
 ISSN : 1969-9514 – © Novo 2017  
 Le contenu des articles n'engage  
 que leurs auteurs. Les manuscrits  
 et documents publiés ne sont pas renvoyés.

#### CE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR CHICMEDIAS & MÉDIAPOP

##### CHICMEDIAS

12 rue des Poules / 67000 Strasbourg  
 Sarl au capital de 37024 € – Siret 509 169 280 00013  
 Direction : Bruno Chibane  
[bchibane@chicmedias.com](mailto:bchibane@chicmedias.com) – 06 08 07 99 45  
 Responsable administratif : Gwenaëlle Lecointe  
[administration@chicmedias.com](mailto:administration@chicmedias.com) – 03 67 08 20 87

##### MÉDIAPOP

12 quai d'Isly / 68100 Mulhouse  
 Sarl au capital de 1000 € – Siret 507 961 001 00017  
 Direction : Philippe Schweyer  
[ps@mediapop.fr](mailto:ps@mediapop.fr) – 06 22 44 68 67  
[www.mediapop.fr](http://www.mediapop.fr)

#### ABONNEMENT — [www.novomag.fr](http://www.novomag.fr)

Novo est gratuit, mais vous pouvez vous abonner  
 pour le recevoir où vous voulez.

ABONNEMENT France : 5 numéros — 30 euros  
 Hors France : 5 numéros — 50 euros

#### DIFFUSION

Contactez-nous pour diffuser Novo  
 auprès de votre public.

## ÉDITO 5

## GARNET

Le monde est un seul 7

Identités en séries 9

Hommage à Xavier Douroux 10-11

Une balade d'art contemporain 40-41

Ashiya 86-89

Take me somewhere nice 90-91

Regard 92-93

A world within a world 94

Scénarios imaginaires 96-97

Carnaval 98

## TELEX 12—13

Rapidement, Novo vous recommande...

## FOCUS 14—30

La sélection des spectacles, festivals et inaugurations

## INSITU 33—39

Peinture, vidéo, installation, photographie...

tour d'horizon des expositions de notre grand Est

## RENGONTRES 42—48

Leïla Slimani 42 Peter Brötzmann 46

## MAGAZINE 52—80

Régis Debray 50 Strasbourg Laboratoire d'Europe 54

Laurent Lacotte 58 Matthieu Messagier 60

Clément Cogitore 62 Le Corps du Poète 66,

Julia Vidit 68 Gisèle Vienne 70 25 ans du Nouma 72

Rodolphe Burger 74 Airelle Besson 76 Aline Pénitot 78

Philippe Cassard 80

## SELECTA

Disques 82 Livres 84

# rainy days

Festival de musiques nouvelles  
Philharmonie Luxembourg  
06.-19.11.2017  
rainydays.lu

# How does it feel?

New works by Wojtek Blecharz, Ivan Boumans, Rick Burkhardt, Chaya Czernowin, Catherine Kontz, Catherine Lamb, Claude Lenner, Robin Minard, Wolfgang Mitterer, Yoshiaki Onishi, Enno Poppe, Niels Rønsholdt, Hannes Seidl, S.L.Á.T.U.R., Simon Steen-Andersen With Adapter, EXAUDI, JACK Quartet, Klangforum Wien, Noise Watchers, Orchestre Philharmonique du Luxembourg, Remix Ensemble Porto, United Instruments of Lucilin, Yarn/Wire, Tomomi Adachi, Katrien Baerts, Séverine Ballon, Andreas Borregaard, Peter Brötzmann, Susanne Elmark, Hany Heshmat, Florian Hoelscher, Roland Kluttig, Heather Leigh, Marc Meyers, Emilio Pomarico, Peter Rundel, Aniela Stoffels, Jennifer Walshe, James Weeks

# Du vélo sans les mains

Il y avait déjà au moins vingt personnes dans la salle d'attente. C'était comme si toute la ville était tombée malade le même jour que moi. Un vieil homme s'est assis sur la dernière chaise encore libre. Il avait le dos voûté et les yeux complètement délavés. À peine installé, il s'est tourné vers moi pour examiner la couverture de mon bouquin :

– Qu'est-ce qu'ils ont de plus, les Américains ?

Je n'avais pas envie de me lancer dans une longue explication.

– Ils ont de bons écrivains.

– C'est toujours la même histoire. En Afrique aussi, ils ont sûrement de bons écrivains.

– Il y a de bons écrivains partout.

– Même en France ?

– Sans doute.

Le vieux n'avait pas l'air convaincu. J'ai retrouvé la page que j'étais en train de lire, mais il a remis ça :

– Ça fait un bail que je n'ai pas lu une bonne histoire. À mon âge, ça ne sert plus à rien de me flinguer la vue. Tout ce que j'espère, c'est crever en bonne santé.

– Vous parlez comme si votre vie était fichue.

– À quatre-vingt-dix ans, j'ai le droit de penser que ma vie ne vaut plus rien. Ma femme perd la boule, mes enfants ne viennent qu'à Noël et mes amis sont morts depuis longtemps.

– C'est beau de vieillir. Je voudrais vivre le plus longtemps possible.

– Pour continuer à lire des romans américains ?

– Il n'y a pas que les livres.

– Quoi d'autre, le rock'n'roll ?

– Oui, la musique est importante.

– Je préfère le silence. Toute cette musique me fatigue. Heureusement, je suis de plus en plus sourd. Même le bruit des voitures n'est plus ce qu'il était !

– Vous êtes trop nostalgique.

– Je l'étais à vingt ans, mais maintenant je m'en fiche. Le bon vieux temps n'a jamais existé. J'en ai trop bavé, même si on s'est bien marré avec les copains.

– Ils vous manquent ?

– Ça ne risque pas ! Je ne sais même plus comment s'appelait mon chien.

– Il est mort ?

– C'était un bâtard stupide. Heureusement, il y a les rêves. Cette nuit, j'ai rêvé que mon père m'apprenait à faire du vélo sans les mains. Et pourtant, ça fait cinquante ans que je ne suis plus monté sur une bicyclette !

– Vous étiez de retour en enfance.

– J'avais les genoux en sang, mais la vie devant moi. En venant ici, j'ai ramassé un marron qui venait de rebondir sur le trottoir. En le serrant dans ma poigne, je me suis souvenu de ma première bagarre à la sortie de l'école.

– C'était pour une fille ?

– J'avais le goût du sang dans la bouche, comme si j'y étais !

– Vous voyez, que vous n'avez pas tout oublié.

– J'aurais dû faire beaucoup plus de choses avec cette fille. C'est à ça que servent les romans, non ? Si j'avais su, je ne me serais pas privé...

– Les passions sont le sel de la vie.

– Ma vie est une mer morte infestée de regrets.

– Un jour, vous oublierez vos regrets.

– Il y a plus de chances que je refasse du vélo sans les mains.

Mes regrets sont éternels, jeune homme.

luxembourgartweek.lu

# LUXEMBOURG ART WEEK 2017 **AW**

**3–5 NOVEMBER  
HALL VICTOR HUGO**

60, av. Victor Hugo  
L-1750 Luxembourg

The International  
Art Fair

The Prospective  
Art Fair

**POSITIONS  
TAKE OFF**

**3–12 NOVEMBER  
TRAMSSCHAPP**

49, rue Ermesinde  
L-1750 Luxembourg

Salon du Cercle Artistique  
de Luxembourg

**CAL**

# Nous sommes tous des candidats à l'humanité



L'artiste sud-africain Gideon Mendel exposait cet été ses images aux Rencontres de la photographie d'Arles. Le titre qu'il avait choisi n'a rien d'une métaphore : Un monde qui se noie réunit des clichés réalisés au cœur de zones et de villes inondées. L'artiste affirme avoir voulu dénoncer la catastrophe écologique à l'échelle de la planète. Ainsi, devant son objectif, dans un cadre résolument fixe, des gens et des demeures pataugent dans une masse d'eau, de terre et de malheur dont le courant emboue pareillement des rues du Nigéria, de Thaïlande, du Bangladesh, d'Angleterre ou des États-Unis. Une telle entreprise peut nourrir une suspicion légitime : celle d'un voyeurisme qui consiste à courir les points cardinaux de la malédiction climatique dans des avions carbonivores. Une autre source de scepticisme se niche dans le principe de série. Car il existe ainsi un risque à décliner une idée en autant de clichés ; inévitablement, le spectateur cesse de voir l'image pour ne fixer que l'idée fière d'elle-même, dans un jeu de miroirs capable de la faire briller à l'infini.

Bien sûr, vous l'aurez compris, la visite de l'exposition renvoie rapidement dans les cordes tous ces a priori et l'on est tout de suite conquis pas le dispositif, autant que rassuré par l'éthique de l'artiste. L'espace immense de Ground Control, l'entrepôt dédié à Gideon Mendel, est découpé en trois parties. Sur les murs les plus immédiatement visibles (et les plus nombreux), sont d'abord exposées des photographies en couleur et en grand format. Comme nous le disions plus haut, le cadre est fixe : des personnes posent devant une maison, une enseigne, le corps plus ou moins recouvert d'eau selon l'importance de la crue. On comprend qu'ils sont devant leurs demeures ou leurs biens. Verticaux, le regard planté dans l'objectif avec une extraordinaire dignité, ils affirment, chacun à tour de rôle, l'incroyable force mâtinée d'humilité que doit conférer la traversée de tels drames. Ils sont seuls, en couple, en famille, unis et solides devant la mouvance des flots. On subodore alors ce que confirmera merveilleusement un deuxième espace où est projeté un film : l'humain trouve dans le silence un allié magnifique pour se confier. À l'opposé de ces reportages télévisuels gorgés d'une empa-

thie sirupeuse, loin des micros obscènes quêteurs de larmes et de cris de colère, la vision silencieuse de la tragédie nous fait « respirer » la tragédie ; voir la grandeur des hommes et des femmes qui sont devant nous. Dans ce deuxième espace plus confiné, tout au long d'un unique film chapitré selon les lieux, nous retrouvons les personnes qui ont servi de modèles aux photographies. Nous les suivons dans leurs déplacements le long de rues inondées, sur des bateaux ou à pied, dans une progression lente et contrariée par le courant jusqu'à leur demeure ou leur atelier. Ils ont parfois de l'eau jusqu'aux aisselles, poussent difficilement des portes pour constater les dégâts, récupérer quelques affaires flottantes à la lumière d'une lampe torche, frotter pendant la décrue le haut des murs maculés de boue. Puis la dernière séquence reproduit inexorablement la photographie vue dans le premier espace : une longue pose, regard caméra, sans vacillement, sans exhibition de la tristesse, la pudeur masquant tout, si ce n'est la fatigue. Le silence du film nous restitue l'endroit plat où l'on peut se rencontrer, d'humain à humain, de fragilité à fragilité, d'instinct de survie à instinct de survie. Le silence ne m'a rarement paru plus nécessaire que dans ce moment-là.

Enfin, la dernière partie fait naître un sentiment de futur, comme une évidence triste et sereine, une mélancolie simple qui s'exhale de ce que nous avons appris du passé (l'inondation) et du présent (le regard des victimes si digne, si *présent* à la caméra). Car ce que montrent les deux derniers murs symbolise à la fois le reflux des eaux et le cours impitoyable du temps. Ce sont des images récupérées sur les lieux des catastrophes, imprégnées d'eau et de terre jusqu'à la dilution des traits. Elles jonchent le gris des murs dans leur costume universel d'abandon. Elles font se côtoyer souvenirs intimes et posters d'idoles, pareillement plongés dans un bain irréversible et fangeux. *Nous sommes tous des candidats à l'humanité* est une phrase qui peut venir à l'esprit à cet endroit-là de notre cheminement. Avec ce troisième volet, Gideon Mendel nous dit ainsi que son travail ne sauvera rien du néant. Que les couleurs et les regards qu'il a si justement fixés dans son œil caméra sont aussi condamnés par la boue. Ainsi, il se retire, avec une grande élégance, sur la pointe des pieds.



# MAILLON

17

18



## UN FAIBLE DEGRÉ D'ORIGINALITÉ

Antoine Defoort Belgique

## GERMINAL

Halory Goerger, Antoine Defoort  
France, Belgique

## KAIXU BY PIXVAE

France, Colombie

## CROWD

Gisèle Vienne France

**création**

## CELUI QUI TOMBE

Yoann Bourgeois, CCN2-Centre  
chorégraphique national de  
Grenoble France

## THE BALLAD OF SEXUAL DEPENDENCY

Nan Goldin, The Tiger Lillies  
États-Unis, Angleterre

## ZVIZDAL

Berlin Belgique

## RAIN

Anne Teresa de Keersmaecker,  
Rosas Belgique

## RARE BIRDS

Un Loup pour l'Homme France

## PINK FOR GIRLS & BLUE FOR BOYS

Tabea Martin Suisse

**première française**

## LES FILS PRODIGES

Jean-Yves Ruf, Chat Borgne  
Théâtre France

**création**

## LA POSIBILIDAD QUE DESAPARECE FRENTE AL PAISAJE

Tanya Beyeler, Pablo Gisbert,  
El Conde de Torrefiel Espagne

## LOVE AND REVENGE

La Mirza, Rayess Bek  
Liban, France

## PIANO SUR LE FIL

Bachar Mar Khalifé, Gaëtan  
Levêque, Collectif AOC  
Liban, France

## ÇA IRA (1) FIN DE LOUIS

Joël Pommerat France

## FREAK CABARET

Dakh Daughters, Vlad Troitskiy  
Ukraine

## SONS OF SISSY

Simon Mayer Autriche

## MENUET

Daan Janssens, Fabrice Murgia,  
Louis Paul Boon Belgique

**première française**

## ARDE BRILLANTE EN LOS BOSQUES DE LA NOCHE

Mariano Pensotti Argentine

## SIENA

Marcos Morau, La Veronal  
Espagne

## L'APRÈS-MIDI DES TAUPES

Philippe Quesne France

## LA NUIT DES TAUPES

Philippe Quesne France

## DÉPLACEMENT

Mithkal Alzghair Syrie

## IMITATION OF LIFE

Kornél Mundruczó,  
Proton Theatre Hongrie

## AGLAÉ

Jean-Michel Rabeux France

## SANCTUARY

Brett Bailey, Third World Bunfight  
Afrique du Sud

## FORCED BEAUTY

T.I.T.S. Norvège

**première française**

# The Handmaid's Tale : ces moments de bascule



Durant de longs jours, le fichier word de cette chronique est resté ouvert. Vide. Une feuille blanche titrée *The Handmaid's Tale*. Puis, un chaos intime et prévisible est arrivé et ce document, toujours attifé de son titre, a servi de déversoir : réceptacle de mails et messages non envoyés à un amour déçu et à une inconnue. S'y sont mêlées la colère, la tristesse, la misère, la mélancolie, la violence, l'empathie, l'ivresse et la délicatesse avant que la pudeur ne finisse, comme toujours, par l'emporter. Les textes ont été déplacés, mais la coïncidence ne pouvait être anodine : ce moment de bascule qui vous laisse transpercée et totalement démunie est venu se confondre à la substantielle question qui sous-tend la série *The Handmaid's Tale*. Comment ont-elles pu laisser le pire arriver et s'y accommoder ? S'entend : une vie austère échafaudée autour d'une autorité spirituelle, qui n'a de spirituelle que le nom et le langage (la glaçante sentence « *Blessed be the fruit – May the Lord open* »), et qui place les femmes au centre de l'organisation sociétale pour mieux les réduire à leurs capacités reproductives (ou incapacités supposées), au silence, à l'asservissement, donc à les détruire. Le paradoxe est saisissant. Elles sont ainsi rangées en quatre catégories. Les femmes au foyer incarnant le prestige du mari et ne vivant d'ailleurs qu'à travers lui : l'aider, le supporter, s'afficher heureuse à ses côtés et ne surtout pas s'élever elles-mêmes – trop dangereuse, une femme autonome qui pense. Les domestiques, esclaves de valeurs traditionnelles (façonner le pain, tenir le foyer à quatre épingles, s'assurer de la pureté des linges, etc.). Les reproductrices et enfin, les rebuts, agglutinées dans les maisons-closes pour les plus perverses, jetées aux « colonies » lorsqu'elles dévient haut et fort de la norme, voire pendues sur la place publique au même titre que les homosexuel.le.s., intellectuel.le.s., ou militant.e.s. On aura pris soin, avant de les mettre au ban, de les délester de leur clitoris... Le plaisir, le charnel, l'humour, la tendresse bref, le vivant est à proscrire. Pourquoi risquer la vie lorsqu'on peut se complaire dans l'ennui et ce que les autres décident pour nous ?

Diffusée sur Hulu et incarnée par la fascinante Elisabeth Moss (qui interprète June, rebaptisée Offred pour signer son appartenance à Fred, le maître de maison), *The Handmaid's Tale* dépasse le livre dont elle s'est inspirée par sa brutalité. L'autrice, Margaret Atwood – son roman dystopique datant de 1985 reste à lire – s'est elle-même trouvée bouleversée par certaines scènes de cette magistrale première saison ; l'impeccable photographie est non sans rappeler les tableaux de Vermeer. Les scènes insoutenables, capables de vous retourner

les viscères et de vous poursuivre jusqu'à l'oreiller se succèdent : viol où le maître de maison pénètre sa reproductrice attitrée alors que ses mains sont fermement tenues par son épouse, lapidations, arrachements du lien mère-enfant, destruction de l'amour au profit des apparences... La violence vient aussi d'ailleurs : ces flashbacks, avant le chaos, où l'autorité s'est peu à peu installée amenuisant progressivement les droits des femmes (June ne peut plus retirer d'argent, June et toutes ses collègues se font licencier sans ménagement) sans que celles-ci ne réagissent vertement – les sursauts, lorsqu'ils ne sont pas fermes, francs, réfléchis et pesés sont toujours vains. Paralysées par la peur, par ce qui leur paraît impossible, par le souvenir d'une vie douce à laquelle elles tentent de s'accrocher désespérément, elles se sont elles-mêmes laissées embourber dans une nouvelle réalité crasse. Au sommet, une poignée de fanatiques, persuadée de trouver le salut par des croyances et dogmes plus forts qu'eux-mêmes, s'est frayée un chemin vers la toute-puissance en se jouant des faiblesses collectives, nourries par un sentiment de perte de repères. Ces comportements, troublants dans ce qu'ils nous rappellent notre aptitude à fermer les yeux, me ramènent à mes propres désœuvrements : qu'ils soient éminemment politiques ou très personnels, ces moments de bascule doivent être l'occasion de regarder les choses en face et de réagir avec ce qui nous constitue. Qu'est-ce qui, fondamentalement, fait de nous ce que nous sommes ? Ce que nous voulons, ce que nous ne voulons pas et ce que nous sommes capables de mettre en jeu dans nos combats. « *Je n'ai pas besoin d'oranges, j'ai besoin de hurler, j'ai besoin de m'emparer du fusil le plus proche.* » N'hésitons jamais à nous emparer de ces fusils, l'affranchissement est un processus de tous les instants et devant lequel il ne faut jamais plier. Toi-même, tu sais.



# L'art des possibles

**« *Laboureur, médiateur et penseur, il croyait à l'action pour changer le monde. Nous étions faits pour nous rencontrer.* »**

Dans les hommages faits à l'occasion de son décès le 28 juin, j'ai beaucoup lu que Xavier Douroux était une figure essentielle de l'art contemporain. C'est vrai, mais je ne voyais pas Xavier comme cela. Homme des possibles, sa vision et son action étaient suffisamment fortes pour qu'il soit bien au-delà. Il faisait partie des quelques personnes avec qui parler sans sentir les catégories absurdes infligées à l'art était possible, que ce soient des questions d'époque, des questions sociales, des questions institutionnelles, des questions de genre artistique ou les corporatismes culturels. Des frontières, pourquoi pas, mais souvent pour voir comment les mettre en jeu. Et surtout une exigence folle, mais finalement normale ou, disons plutôt alternative. Le colonel Douroux avait l'œil absolu comme l'a si bien souligné Bertrand Lavier. Et lors de réunions avec des commanditaires, c'était impressionnant d'en sentir les effets.

Notre rencontre s'est faite au début des années 2000. Il me semble que c'est à travers les réunions du Centre d'Art Mobile à Besançon ainsi que de mon projet sur Nicolas Schöffer à Bourogne que nous nous sommes rencontrés. Il avait tout de suite compris ce que je tentais de mettre en place avec l'espace multimédia Gantner dans le paysage de l'art et sa propre action avec la Fondation Vasarely nous a fait travailler ensemble. Et la garde n'a jamais baissé ensuite.

Thomas Schlessler dans son hommage a rappelé qu'un jour, alors qu'il lui réclamait son avis sur l'œuvre d'un artiste de grande renommée, Xavier lui avait répondu : « *Cette œuvre m'est indifférente. Qu'elle existe n'a guère d'importance ; ce qui serait grave en revanche serait qu'elle n'existe pas.* » Il avait plaidé ensuite auprès de Thomas pour « *qu'existe le maximum de choses* ».

Donc évidemment, c'était l'homme des possibles. Car il osa en premier mettre en pratique le projet de François Hers pour les nouveaux commanditaires. « *Le premier à y avoir décelé cette alliance entre l'art et la société qu'il recherchait, le premier à avoir permis à des citoyens qui se croyaient invisibles de s'afficher magnifiquement* » comme l'a écrit la Fondation de France dans son hommage. Mais il était vraiment l'homme des possibles, car si on lui proposait quelque chose, il ouvrait la perspective de sa réalisation. Avec l'intelligence de l'action, c'est-à-dire qu'il vous mettait en face de votre responsabilité de le réussir. Il ne donnait pas pour faire, il donnait à faire. Et cela était valable pour lui-même. Je me rappelle de nos rendez-vous quand il suivait le chantier du Consortium. Il partait à toute vitesse pour retourner à Dijon car il devait faire une réunion de chantier, les bottes dans la boue comme il le disait, tout en m'affirmant « *je n'ai toujours pas bouclé mon budget...* ». J'y reconnaissais un ressort commun, le processus contre la procédure... Cette tension du professionnel qui maîtrise, dans la réponse au besoin d'expérience, la contradiction du processus de l'art face à la procédure administrative ou scolaire.

La première fois que j'ai appris que Xavier était malade, nous étions à Genève avec François Hers, Catia Riccaboni et Olivier Mosset. C'était le 3 octobre 2014 pour le lancement de la Société Suisse des Nouveaux Commanditaires. Nous avons pris un temps pour parler de cette douleur, cette fatigue qui l'habitait, des doutes, n'ayant pas encore de diagnostic clair. Le soir et au petit-déjeuner son absence était lourde. En quittant l'hôtel, il m'a demandé de conduire. Le voyage de Genève à Chagny nous a menés à l'inauguration de l'œuvre de Mosset dans le cadre de la commande pour la Nationale 6. Moment magique et incroyable, où la ferveur des habitants, l'émotion des propriétaires de la Station du Pont de Paris étaient tout aussi impressionnantes que l'énergie puisée par Xavier pour assurer cette journée. « *Le premier à avoir fait dialoguer et s'impliquer à travers l'art le plus exigeant tous les habitants de son territoire, le premier à avoir mis dans le même sac le monde et son village.* »

Nos dernières discussions ont beaucoup porté sur l'enjeu autour de Remy Zaugg. J'avais involontairement déclenché la reprise de contact avec Michèle Zaugg. Je n'oublie pas cette scène improbable et nous parlions depuis régulièrement du sujet. Mais le plus intense aura été dans les derniers mois avec Le Pont d'Oscar Tuazon. À la fin du printemps 2016, à quelques mois de la fin des travaux et de l'inauguration, il m'emmena manger un couscous à Dijon pour parler des enjeux du Consortium et de son projet de Musée sociétaire. Puis nous revenons sur les nouveaux commanditaires et cette commande à qui Oscar a donné une forme exemplaire. « *Je ne veux faire que des commandes comme ça dorénavant, m'y consacrer* ».

Quelques jours avant sa dernière opération, nous avons parlé d'une multitude de projets. Je lui disais ce que je voulais lui proposer et comment avancer avec certains commanditaires ou sur d'autres projets. Puis je lui ai dit qu'il fallait absolument que je lui parle d'Yvan Goll et d'éditions à faire. D'un rendez-vous que j'avais prochainement. Alors que depuis des années je me confronte à la méconnaissance de Mathusalem ou autres faits d'Yvan Goll, réaction immédiate : « *Yvan Goll est un artiste important qui m'intéresse vraiment. Quand tu veux...* » Tu peux compter sur moi, je vais faire mon possible...



## FESTIVAL MICROSIPHON

Entre micro-édition et concerts-performances, ambiance *underground* garantie au Gambrinus et à Motoco. Samedi 30 septembre et dimanche 1<sup>er</sup> octobre, à Mulhouse.

## RENTRÉE DU SÉCHOIR

Tout autour de l'écran ! Une télé pleine de bruit visuel, accompagné d'un son suraigu : mais pourquoi rien ne s'affiche ? *Cathode*, une exposition de eRikm jusqu'au 15 octobre fait écho à l'exposition collective *Codage/Décodage*, jusqu'au 17 décembre, à Mulhouse. [lesechoir.fr](http://lesechoir.fr)

## PANORAMA DE LA PHOTOGRAPHIE TRANSCULTURELLE

Charmants portraits ou portraits de charme ? Si ni l'un, ni l'autre, ne vous tentent, il y a aussi des reportages de guerre. Jusqu'en octobre, entre Dijon et Besançon. [festival-360.com](http://festival-360.com)

## JUSTICE EN CULTURES

De l'état d'urgence à l'internement psychiatrique, l'Institut d'études judiciaires propose durant ce festival des conférences, des lectures et des projections-débats au cinéma Star, jusqu'au 3 novembre, à Strasbourg. [www.iej.unistra.fr](http://www.iej.unistra.fr)

## FESTIVAL DU FILM ARABE DE FAMECK

Revoir le chatoyant *Azur et Asmar* de Michel Ocelot ou l'adaptation du très spirituel *Prophète* de Khalil Gibran ? Animation, drames et rétrospective de cinéma algérien au programme. Du 4 au 16 octobre. [cinemarabe.org](http://cinemarabe.org)

## LE POTENTIEL DE LA GRAINE

Guillaume Cochinaire explore la vie de son jardin-atelier, sa terre, son air et sa lumière, jusqu'au 6 octobre à la galerie 379, à Nancy. [asso379.wixsite.com/artcontemporain](http://asso379.wixsite.com/artcontemporain)

## PHILIPPE CARLY

On lui doit quelques unes des plus belles images de Joy Division, Philippe Carly a été le photographe des grands concerts du Plan K à Bruxelles : Blondie, Tuxedomoon ou New Order. Il vient présenter et signer son ouvrage-somme *Joy Division & Post-punk* le 21 octobre au Mango, à Colmar.

## A VERY CLOSE LOOK FROM FAR AWAY

Si loin, si proche, yeux ouverts, yeux fermés... L'ensemble de musique de chambre contemporaine Axis-Modula exploite dans un spectacle notre manière de percevoir les sons. Le 26 octobre, au MAMCS. [elektramusik.fr](http://elektramusik.fr)



## RENTRÉE DE MODULAB

Liens ou parallèles, avec les corps, avec d'autres œuvres : les artistes contemporains Laura Battistella et Franck Girard exposent dessins, textes, objets jusqu'au 28 octobre à Metz.  
[modulab.fr](http://modulab.fr)

## MUSIQUES LIBRES

Festival du risque (artistique). Improvisations, en solo ou à plusieurs, textes, inventions diverses. N'oubliez pas votre curiosité au vestiaire ! Du 2 au 5 novembre, à Besançon.  
[aspro-impro.fr](http://aspro-impro.fr)

## WON'T YOU DANCE WITH US ?

Floral et luxuriant, l'univers de Camille Fischer, diplômée des Arts Déco de Strasbourg, s'exprime à travers ses costumes, peintures et scénographies de façon baroque. Du 7 octobre au 8 novembre à l'espace Lézard, à Colmar.  
[lezard.org](http://lezard.org)

## LIVE@HOME #10

Rrrrr ! Les Percussions de Strasbourg proposent un face-à-face « radical ». À la clef, des œuvres de Xenakis, Filidei et une commande spéciale de l'ensemble à Stéphane Magnin, Whiplash. Le 23 novembre, au théâtre de Hautepierre.  
[percussionsdestrasbourg.com](http://percussionsdestrasbourg.com)

## LETTRES À MARIANNE BRANDT

Le Bauhaus a bénéficié des talents de cette artiste multi-facettes, il serait bon de ne pas l'oublier, juge la graphiste Stéphane Dupont. Elle lui consacre une exposition jusqu'au 20 octobre à la galerie My Monkey, à Nancy.  
[mymonkey.fr](http://mymonkey.fr)

## LUXEMBOURG ART WEEK

C'est la plus jeune des foires d'art contemporaines européennes, mais ça n'est de loin pas la moins dynamique. Dans les espaces chaleureux de la Halle Victor Hugo, elle s'impose comme un rendez-vous incontournable de la jeune scène artistique, avec un réseau de galeries aussi bien confirmées qu'émergentes. De plus, ce rendez-vous s'inscrit aujourd'hui dans le cadre d'un rayonnement élargi, avec des partenaires institutionnels de haut rang, comme le Mudam, le Casino et le Centre Pompidou-Metz. Du 3 au 5 novembre à la Halle Victor Hugo et du 3 au 12 novembre dans les locaux spécialement aménagés du Tramsschapp.  
[luxembourgartweek.lu](http://luxembourgartweek.lu)



## Crasses du tympan

Mai 1913. Le scandale est complet à Paris. Stravinsky vient de créer avec les Ballets Russes de Diaghilev *Le Sacre du Printemps* au Théâtre des Champs-Élysées. Sacre qui sonne comme un massacre du tympan pour la plupart de l'auditoire. Igor place le rythme avant ses préoccupations harmoniques et les rires et quolibets commencent à monter du parterre et à descendre des balcons. Autre rythmique qui prend le pas sur la scène et la cacophonie dénoncée change de camp. Les clameurs du public sonnent comme un prurit et le brouhaha aura la peau des représentations révolutionnaires. Mais pas de la longévité de son insolence. **Un bon siècle plus tard et à l'Opéra de Dijon, Les Dissonances, pilotée par David Grimal, prennent l'effronterie à leur compte.** 12 ans d'existence à imposer leur challenge de monter un orchestre sans chef, l'ensemble aura appris les esquives et la patience. Les Dissonances ont choisi une tactique simple : subversion, joie et puissance. Il y a quatre ans l'ensemble avait déjà fait le coup d'un plaisir de jouer sans concession et Beethoven s'en trouvait ragaillard, porteur d'une drôlerie trop souvent oubliée sur les étagères des conservatoires. Rebelote et dix de der le 20 octobre sur le plateau de l'auditorium, Igor et Ludwig von pourraient bien frapper comme des sourds. Et, Les Dissonances, en résidence à Dijon, d'enfoncer le clou d'une direction collective, dirait-on ici commune. En résulte pour l'œil, un orchestre où le plaisir de jouer est patent, nourrissant autant l'œil que l'oreille de l'auditeur.

Par Guillaume Malvoisin

**LE SACRE DU PRINTEMPS, LES DISSONANCES,**  
concert le 20 octobre à l'Opéra de Dijon  
[www.opera-dijon.fr](http://www.opera-dijon.fr)



TWINS

## Mondiale sono

À l'heure de la sortie des catalogues à culture de tous horizons, pesés et calibrés comme des œufs à la douane des Pays-Bas, la clique de Zutique Productions fait cause commune et sort une mini-plaquette. **Le Tribu festival atteint sa majorité sans rien lâcher de sa capacité à déterrer les curiosités, à raviver les vieilles gloires, à vivifier un début d'automne en avance sur son temps.** Le Tribu allume les braises d'un bouillonnement collectif, fédérateur pour l'agglomération dijonnaise, où le plaisir de jouer et d'entendre rallient le minot à papa comme l'amateur pointu.

Côté invités, la dix-huitième édition est une fois encore branchée sur les ondes de la sono mondiale. Résumé en vrac et sans souci d'objectivité : urbanités hip-hop – Chelsea Reject, Barz le 3 oct. et Joey Le Soldat le 5 –, Free-jazz et tombées des frontières – Aymeric Avicé / Jarawa Project le 30 sept. et TWINS où défouillaient Edward Perraud et Stéphane Payen le 6 oct. –, mondialités groove à saxophone – Aquaserge Orchestra le 4 oct. et BCUC le 6 –, primitivisme pour enfants – SopaLoca le 7 –, nouvelles écritures sonores – Christelle Séry le 30 et Julien Desprez le 8. Le tout prolongé de DJ sets de fin de piste réunis pour un championnat intercontinental joué dans les sept lieux : cabaret éphémère, Minoterie, Centre d'Art Le Consortium, Péniche Cancale, sans oublier la médiathèque Champollion ou la salle Mendès-France.

Par Guillaume Malvoisin

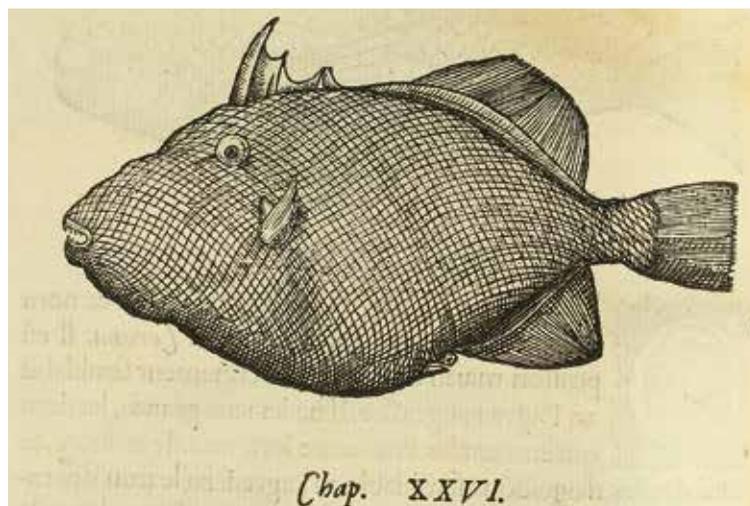
**TRIBU FESTIVAL,**  
du 29 septembre au 8 octobre, lieux divers  
à Dijon et agglomération  
[www.tribufestival.com](http://www.tribufestival.com)



## **GRENSGEVAL (BORDERLINE)**

une mise en scène magistrale par Guy Cassiers et Maud Le Pladec  
du texte d'Elfriede Jelinek (prix Nobel de littérature) qui donne voix aux réfugiés

**18 + 19 OCTOBRE**  
**LA FILATURE, SCÈNE NATIONALE - MULHOUSE**



Guillaume Rondelet,  
Histoire des poissons, 1554



Laura Alcoba

## Fugue majeure en Franche-Comté

2017 sera peut-être l'ultime édition du festival littéraire Les Petites Fugues, du moins dans sa forme actuelle. Car il n'est pas sûr que cet événement, pensé et piloté depuis l'origine par le Centre Régional du Livre de Franche-Comté, résiste à la fusion de la région avec sa grande voisine bourguignonne. Certains naïfs verront dans l'extension du domaine géographique l'opportunité d'imaginer des rêves plus amples, mais les naïfs, c'est bien connu, ont assez peu de pouvoir. Dommage. Pour l'heure, plongeons dans ce bain de rencontres, avec la douce mélancolie et la jouissance qu'il incombe aux « dernières fois », et tant mieux si l'on se trompe !

Depuis sa création en 2002, le festival convie des auteurs à sillonner la région pour rencontrer le public. **Cette année encore, environ quatre-vingt villes et villages participent à la déambulation poétique, au cours de laquelle sont prévues plus de cent trente rencontres, avec une vingtaine d'écrivain(e)s et leurs bouquins.** Parmi elles : Laura Alcoba et sa *Danse de l'araignée*, Fanny Wobmann, présentant *Nues dans un verre d'eau*, ou encore la jeune Cécile Coulon, qui publie *Trois saisons d'orage*.

Par Christophe Fourvel – Photo : Jean-Baptiste Millot

**LES PETITES FUGUES,**  
festival du 13 au 25 novembre en Franche-Comté  
[www.lespetitesfugues.fr](http://www.lespetitesfugues.fr)

## Se souvenir des belles choses

« Habiter son territoire, de l'espace intime à l'espace public ». Tel est le thème d'une vaste opération mise en place en région Bourgogne Franche-Comté depuis le début de l'été jusqu'à la fin du mois d'octobre prochain. **Ou comment donner un joli coup de projecteur sur le patrimoine, l'Histoire et les histoires de près de trente communes du coin, et participer ainsi au devoir de mémoire citoyen.** L'idée est de présenter au public des documents anciens, graphiques et iconographiques, habituellement conservés dans les réserves – des photographies bien sûr, mais aussi des cartes, des plans, des dessins, des maquettes, des reconstitutions, des œuvres d'art, des manuscrits, des diapositives... Et ainsi retracer le destin de ces villes, de ces habitants, de ces terres, parfois même depuis la Préhistoire. Initiée par le Centre Régional du Livre de Bourgogne et l'Agence Comtoise de Coopération pour la Lecture, l'Audio-visuel et la Documentation (ACCOLAD), cet événement est à découvrir dans près de cinquante établissements – bibliothèques, médiathèques, archives, musées, facultés, lycées, accessibles gratuitement. Au programme, des expositions, des visites de magasins de conservations et de fonds patrimoniaux, mais aussi des ateliers ludiques, des conférences, des débats, des jeux de piste... Pour permettre à la population de comprendre l'histoire des collections patrimoniales, et leur importance dans la construction du monde de demain.

Par Aurélie Vautrin

**PATRIMOINES ÉCRITS  
EN BOURGOGNE – FRANCHE-COMTÉ,**  
jusqu'au 28 octobre  
[www.crl-bourgogne.org](http://www.crl-bourgogne.org)

23 JUIN 17-  
28 JAN 18 !! PROLONGATION

# RESSOURCES HUMAINES

COMMISSAIRE : VIRGINIE JOURDAIN

ARTISTES : G. AMER, B. CUSSOL,  
DÉCIDER ENTRE HOMMES, K. HOLMQUIST,  
O. KISSELEVA, K. KIWANGA,  
C. LESCARBEAU, N. MCCOMBER,  
A-M. PROULX, J. SCHWEBEL, J. SPENCE,  
P. TAKALA, M. UKELES, M. VIALE

RESSOURCES HUMAINES S'INSCRIT DANS LE CADRE DU PROJET COLLECTIF  
« LE TRAVAIL À L'ŒUVRE » INITIÉ PAR LES TROIS FRAC DU GRAND EST.

49 NORD  
6 EST  
FRAC  
LORRAINE

WWW.FRACLORRAINE.ORG

FONDS RÉGIONAL D'ART  
CONTEMPORAIN DE LORRAINE  
1BIS RUE DES TRINITAIRES,  
F-57000 METZ

TÉL. : 0033 (0)3 87 74 20 02  
INFO@FRACLORRAINE.ORG

ENTRÉE LIBRE



OUVERTURE :  
MARDI AU VENDREDI 14H-19H  
SAMEDI & DIMANCHE 11H-19H

VISITES GUIDÉES GRATUITES  
MERCREDI À 17H &  
WEEK-END À 11H & 17H

CONFÉRENCE FORUM-IRTS, LE BAN-ST-MARTIN

JEU 05 OCT / 20h / Gratuit

## Travail émotionnel

Anna Safuta, sociologue

Modération : Fanny Zanferrari, sociologue

Quels mécanismes s'enclenchent quand sentiments et profession s'entre-mêlent ? Dans les métiers de l'aide à la personne, aides-soignantes, femmes de ménage, ... les employeurs ou les bénéficiaires usent souvent de la corde sensible pour en obtenir toujours plus. Asservit-on par les émotions les travailleur.euse.s d'aujourd'hui ?

En partenariat avec le Forum IRTS de Lorraine

WORKSHOPS 49 NORD 6 EST, METZ

SAM 07 OCT / Gratuit sur réservation

## Conflits, corps, émotions

14h-16h

*Vous avez dit harcèlement moral ?*

Avec l'IEDRS - Institut Européen pour  
le Développement des Relations Sociales

Quelle attitude avoir face au harcèlement moral ? Gestion des émotions, méthodes de communication, jeux de rôles, autant d'outils mis à disposition pour prévenir les conflits au travail. Une sensibilisation nécessaire par les temps actuels !

16h30-18h30

*Se sentir bien au travail*

Catherine Collin-Penazzi, sophrologue

Peut-on trouver des solutions alternatives pour lutter contre le mal-être au travail, qu'il soit de corps et / ou d'esprit ? Des clés pour se recentrer sur soi et désamorcer les tensions. À appliquer sans modération.

Nombre de places limité.

WORKSHOP 49 NORD 6 EST, METZ

SAM 21 OCT / 11h-19h / Gratuit sur réservation

## À l'intersection : travail, sexisme & racisme

Marie Dasylyva, fondatrice de l'agence NKALI ;  
Khadija Fadel, responsable juridique Grand-Est à l'ADDH ;  
Laura Nsafou, auteure et blogueuse afroféministe

Quelles que soient leurs professions, les femmes racisées sont confrontées, comme tout.e travailleur.euse, aux violences et conflits mais avec des dynamiques spécifiques. Travail, sexisme et racisme, une combinaison rarement évoquée... et toujours taboue au 21e siècle ! Partage d'expériences, exercices d'empowerment et conseils avisés de professionnelles... C'est le moment de passer à l'action !

Réservé aux femmes racisées.

Nombre de places limité.

PERFORMANCE 49 NORD 6 EST, METZ

SAM 04 NOV / 17h & 18h / Gratuit

## Composition pour 15 réveils

Les Trotteuses, joueuses de réveils

Le réveil est l'outil indispensable à tout.e travailleur.euse. Le monde (du travail) n'appartient-il pas à ceux qui se lèvent tôt ? Par le détournement de leurs alarmes, ces joueuses de réveils transforment ce fatidique rappel à la réalité en une partition musicale déroutante.

Dans le cadre du week-end des FRAC.

En partenariat avec l'Association Fragment.

LE 49 NORD 6 EST - FRAC LORRAINE BÉNÉFICIE DU SOUTIEN DE LA RÉGION GRAND EST  
ET DU MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION - DRAC GRAND EST

IMAGE : JO SPENCE, ANGERHÖRK, 1988. COLL. FRAC LORRAINE. © DR



## Décoiffant !

Inspirée des cours de langue de la méthode Assimil, qui consistait à apprendre des phrases simples n'ayant aucun lien entre elles, *La Cantatrice chauve* ne se veut pas intellectuelle, mais représente parfaitement la comédie de l'absurde dont Eugène Ionesco est l'un des chefs de file. Il n'y a pas d'histoire à proprement parler, juste une rencontre entre un couple fantoche de la bourgeoisie anglaise, les Smith, qui reçoit un autre couple, les Martin. S'écoule alors un flux d'échanges déjantés qui mettent à l'honneur la fantaisie du langage. En 1991, Jean-Luc Lagarce décide de mettre en scène *La Cantatrice chauve* avec sa troupe du Théâtre de la Roulotte ; la tournée est un triomphe comme il le confie dans son journal, un succès populaire et professionnel de grande ampleur. Lors de sa création, la pièce est portée par ses deux acteurs fétiches, compagnons depuis le début des aventures de la Roulotte : Mireille Herbstmeyer et François Berreur, que l'on retrouve en 2017 pour fêter les soixante ans de la naissance de Jean-Luc Lagarce. Le décor original de Laurent Peduzzi et les costumes de Patricia Dubois revendiquent une esthétique criarde. Dans un décor illusoire, les deux couples devisent et partagent l'ennui trivial de la bourgeoisie devant une maison minuscule, interrompus par des rires enregistrés et des personnages annexes hauts en couleur. **Bien que l'absurdité du texte serve une comédie hilarante, on ne peut passer à côté d'une critique sociale amère**, des personnages qui frôlent le ridicule. Une pièce ingénieusement montée par un metteur en scène aux idées florissantes.

Par Aurélie Vautrin

**LA CANTATRICE CHAUVÉ,**  
théâtre du 10 au 12 octobre  
au Centre Dramatique National de Besançon  
[www.cdn-besancon.fr](http://www.cdn-besancon.fr)



Maceo Parker

## Get up !

Un esprit venu des années soixante-dix s'apprête à prendre possession de votre corps. Sentez-vous, déjà, cette vibration qui parcourt la plante des pieds ? Ces gimmicks de batterie tranquilles mais imperturbables, cette infatigable basse, que l'on aime encore plus lorsqu'elle abandonne son flegme naturel au sein d'une composition un peu *speed*, ces voix, ces soupirs... Et puis, évidemment, le contre-temps légèrement nasal du saxophone, en séquences répétées encore et encore, ou en roue libre le temps d'un solo, qui au funk confère tout son cuivré. Celui, première époque, d'un Maceo Parker accompagné de ses King's Men. Ou secondant diligemment les Red Hot Chili Peppers, Keith Richards, Georges Clinton. Sur scène, on scande son nom. Quand James Brown dit « thank you » à Maceo dans *Soul of a black man*, c'est un instrument plus plaintif qui résonne, et l'émotion monte au creux de l'estomac. Mais il revient au côté de Prince, son magnétisme rutilant en bandoulière, de quoi donner la bougeotte pour toujours à des danseurs fous du XXI<sup>e</sup> siècle.

**La légende de la musique soul se produira lors du festival Jazz dans l'air(e), une série de concerts entre Belfort et Montbéliard.** On pourra y entendre cette année l'héritage d'une Lisa Simone, un hommage à Paco de Lucia par Louis Winsberg, leader de Sixun, ou encore une leçon dédiée à Thelonious Monk.

Par Antoine Ponza – Photo : Philip Ducape

**MACEO PARKER + DJ BLACK VOICES,**  
concert le 25 novembre au Moloco,  
à Audincourt  
[www.jazzdanslaire.com](http://www.jazzdanslaire.com)

2017

# ST-ART

FOIRE  
EUROPÉENNE  
D'ART  
CONTEMPORAIN

17 → 20 NOV

PARC EXPO STRASBOURG  
WWW.ST-ART.COM

Une foire  
d'art contemporain  
unanimentement reconnue  
par la presse

La Carte blanche dédiée au critique d'art / Une scénographie et une sectorisation claires  
Les espaces sculptures / Les espaces d'accueil / Les services plus de ST-ART / L'ancre dans le territoire

Bernar Venet - *Ligne indéterminée* - Place de Bordeaux, Strasbourg - 1990

INVITÉ  
D'HONNEUR

La **Fondation Bernar Venet** inaugurée en juillet 2014  
dans le magnifique Domaine du Muy.

365 ch. du Moulin des Serres 83490 Le Muy  
[www.venetfoundation.org](http://www.venetfoundation.org)



**STRASBOURG evenements**  
palais des congrès • parc des expositions  
convention centre • exhibition park

Place de Bordeaux - FR 67082 Strasbourg Cedex  
Tel: +33 (0)3 88 37 67 67  
[info@strasbourg-events.com](mailto:info@strasbourg-events.com)

f /ST-ART  
t @ST\_ART\_FOIRE  
i START\_Strasbourg\_Officiel  
[www.st-art.com](http://www.st-art.com)



Lisbeth Gruwez dances Bob Dylan



## Simple détour

De tout temps, la musique africaine a intégré tous les éléments qu'elle pouvait assimiler. Elle l'a fait parce que les apports extérieurs lui parvenaient, mais aussi parce que ses musiciens partaient, puis revenaient, la tête pleine des nouveaux sons, occidentaux souvent, sud-américains parfois, voire de bien plus loin. Jean-Pierre Bokondji alias Jupiter a grandi en Allemagne dans les années 70, mais il est revenu à Kinshasa pour vivre à l'opposé de ce qu'il avait connu en Europe. Bien sûr, il n'est pas revenu les mains vides, mais avec tout le background artistique d'un musicien africain confronté aux sons d'ici. Au début des années 80, il rejoint une formation à géométrie variable, Okwess, et poursuit son rêve musical. En 2006, ce sont les incontournables Florent de la Tullaye et Renaud Barret, dénicheurs en leur temps du Staff Benda Bilili, qui ont révélé cet autre groupe majeur de Kinshasa au point de susciter l'intérêt de Sandrine Bonnaire, devenue entretemps une incontournable. En moins de deux albums, le groupe a su, à la manière du Staff, imposer son nom unique, si bien qu'aujourd'hui ce sont les plus grands, Damon Albarn, Warren Ellis des Bad Seeds ou Robert del Naja alias 3D de Massive Attack qui viennent puiser à la musique fortement rythmée de ces grands frères experts. Peut-on y voir un juste retour des choses ? Oh oui, assurément !

Par Emmanuel Abela - Photo : Florent de la Tullaye

**JUPITER & OKWESS,**  
en concert le 27 octobre  
à l'Espace Django Reinhardt,  
à Strasbourg Neuhof  
[www.espacedjango.eu](http://www.espacedjango.eu)

## Folklore de la peur

Drôle de mélange que le crépitement d'anciens vinyles, dont surgit la voix nasillarde, envoûtante, de Bob Dylan, et le minimalisme tant scénique que corporel choisi par Lisbeth Gruwez, qui probablement vise à exercer la même attraction sur son public. Vêtue d'un ensemble chemise blanche-pantalon noir, celui, peut-être, de l'artiste interprète, on perçoit une volonté de redire les poèmes musicaux avec son langage. **La chorégraphe et danseuse flamande, qui exhibe au cours de la performance sa musculature de danseuse, donne ainsi corps aux chansons de l'icône folk par le biais d'une gestuelle fluide et rythmée.** La quasi violence de l'expression physique se retrouve dans un autre spectacle de Lisbeth Gruwez, *We're pretty fuckin' far from okay*. Ce n'est guère étonnant, puisqu'elle se remémore ici *Les Oiseaux* d'Alfred Hitchcock. Une autre sorte de transe inspirée par la peur, celle que les films noirs cherchaient à inspirer de façon brute, anime son duo avec Nicolas Vladyslav. Une crise mise en mouvement, exprimant aussi la paranoïa de notre époque, à la fois personnelle, sous la forme d'une introspection extrême, et plus globale lorsqu'elle régit les rapports à autrui au sein d'une société anxieuse.

Par Antoine Ponza

**LISBETH GRUWEZ DANCES BOB DYLAN,**  
danse les 24 et 25 novembre à Pôle-Sud, à Strasbourg  
**WE'RE PRETTY FUCKIN' FAR FROM OKAY,**  
danse, le 22 octobre à La Filature, à Mulhouse ;  
les 29 et 30 novembre à Pôle-Sud, à Strasbourg  
[www.pole-sud.fr](http://www.pole-sud.fr)  
[www.lafilature.org](http://www.lafilature.org)

**ESPACE  
MULTIMÉDIA  
GANTNER**  
EXPLOREZ LA CULTURE NUMÉRIQUE

# THE GREAT OFFSHORE\*

**RYBN.ORG**

**EXPOSITION DU 18 NOVEMBRE 2017  
AU 27 JANVIER 2018**

*The Great Offshore\* nous invite à une plongée en immersion dans les profondeurs de l'économie occulte, à travers un ensemble de récits, de cartes et d'objets glanés au cours d'un voyage dans les territoires énigmatiques des paradis fiscaux.*

[www.rybn.org](http://www.rybn.org)

1, rue de la Varonne • 90140 Bourogne  
03 84 23 59 72 • [lespace@territoiredebelfort.fr](mailto:lespace@territoiredebelfort.fr)

Entrée libre du mardi au samedi de 14 h à 18 h,  
et le jeudi de 14h à 20h

[www.espacemultimeddiagantner.territoiredebelfort.fr](http://www.espacemultimeddiagantner.territoiredebelfort.fr)

    **ESPACE MULTIMÉDIA GANTNER**



RÉGION  
BOURGOGNE  
FRANCHE  
COMTE



# MARTINE FEIPEL & JEAN BECHAMEIL THEATRE OF DISORDER

28.10.2017 – 07.01.2018

41, rue Noire-Dame  
L-2240 Luxembourg  
[www.casino-luxembourg.lu](http://www.casino-luxembourg.lu)

Heures d'ouverture  
Lundi, mercredi, vendredi, samedi, dimanche: 11 h 00 – 19 h 00  
Jeudi: 11 h 00 – 23 h 00 / Fermé le mardi. Entrée gratuite

Avec le soutien de



S.J.L. JIMENEZ LUNZ  
LOW FURN LUXEMBOURG



CASINO LUXEMBOURG  
Forum d'art contemporain



Nikita Teryoshin, *Nothing personal*, Kielce, Pologne 2016



Carla Bley et le quartet de Dave Douglas

## Folies et paradoxes

Est-ce vraiment étonnant que des zinzins aillent puiser le réconfort dans des pratiques et théories ésotériques lorsque l'on regarde avec froideur le monde qui nous entoure ? Un monde bourré de paradoxes, où l'on peut capitaliser sur les faiblesses de celles et ceux qui nous entourent et à la fois, entourer cette malveillance d'un emballage rassurant. C'est précisément sur ce paradoxe que travaille le jeune et talentueux photographe Nikita Teryoshin, déjà repéré par *Vice* ou *Wired*, pour ne citer qu'eux. Dans sa volonté d'adosser sa nouvelle saison sur le concept de l'engagement, La Chambre a décidé de consacrer sa première exposition à l'artiste allemand qui présente trois séries fascinantes. La première, intitulée *Nothing Personal* revient sur une gigantesque foire d'armement polonaise où se croisent technologies terrifiantes, petits fours et champagne à gogo. Visages cachés, les protagonistes apparaissent comme des silhouettes profitant de la grande fête avec insouciance, alors que derrière le voile se joue sans doute le pire de notre humanité. La deuxième, *Perfect Prospects*, joue sur le même principe : un salon de pompes funèbres, témoin du juteux business de la mort. Ici, des professionnels posent à côté de side-car cercueil et autres urnes funéraires... Enfin, la dernière, très personnelle, *Space and time discontinuum* témoigne des errements du photographe qui shoote l'extra-ordinaire ou l'absurde banalité. **Jamais dans une critique frontale, Nikita Teryoshin confie vouloir simplement s'amuser des dysfonctionnements d'une société profondément malade.** À l'évidence, il vaut mieux en rire qu'en pleurer...

Par Cécile Becker

**NIKITA TERYOSHIN,**  
exposition jusqu'au 22 octobre  
à La Chambre, à Strasbourg  
[www.la-chambre.org](http://www.la-chambre.org)

## Conscience

Le jazz est résistance, il l'a été, il le reste. Résistance à l'étroitesse d'esprit ; résistance aux attitudes veules de tous bords ; résistance à l'idée d'un monde qui se dérobe. D'un monde qui nous échapperait. **On se fait la réflexion à chaque édition de Jazzdor, et la prochaine risque de provoquer le même sentiment : le jazz est un espoir constant, et mieux que cela, il est déclencheur, moteur, acteur.** Avec cette volonté affichée de se montrer à l'écoute des « *nouvelles pulsations* », comme le formule avec intelligence son directeur Philippe Ochem, l'équilibre est trouvé entre les grandes figures du jazz, dont la si troublante et légendaire pianiste Carla Bley qui accompagne le quartet monté par le trompettiste américain Dave Douglas, ou Joachim Kühn, Daniel Humair, Dave Liebman, et ces jeunes gens qui poussent derrière avec l'enthousiasme de ceux qui alimentent et renouvellent le genre : le génial Émile Parisien et la remuante Airelle Besson, ou encore le troublant Benjamin Moussay – en magnifique régional de l'étape ! –, parmi tant d'autres. Ces quinze journées, à Strasbourg et alentours, constituent comme autant de stations de découverte d'une musique d'aujourd'hui. Vibrante et consciente, en un mot, plus nécessaire que jamais.

Par Emmanuel Abela

**JAZZDOR,**  
festival du 10 au 24 novembre à Strasbourg,  
Schiltigheim, Erstein, Lingolsheim, Bischwiller,  
Wissembourg, Offenbourg  
[www.jazzdor.com](http://www.jazzdor.com)

# PATRIMOINES ÉCRITS

en Bourgogne - Franche-Comté

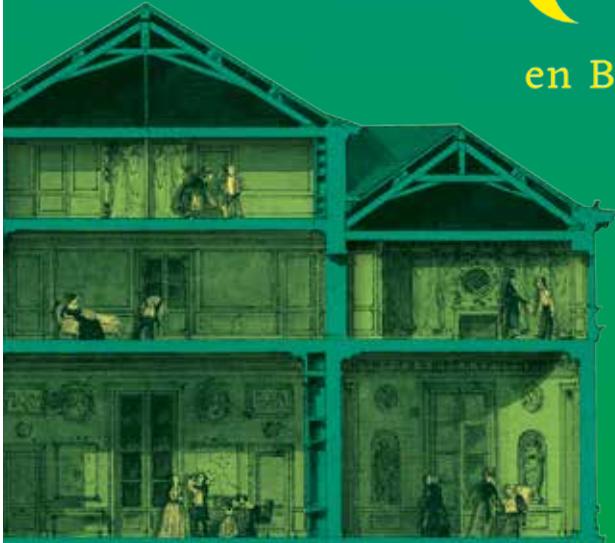
2017

Visites  
Expositions  
Animations

01  
juillet



28  
octobre



DOUBS



JURA



FILLES DIVERSIONS



## Jazz dans l'air(e) 2017 2018

LA PROGRAMMATION JAZZ  
ET MUSIQUES DU MONDE PROPOSÉE  
PAR LE GRANIT (SCÈNE NATIONALE  
DE BELFORT) ET LE MOLOCO  
(ESPACE MUSIQUES ACTUELLES  
DU PAYS DE MONTBÉLIARD).

VEN. 13 OCT | 20h30 | LE MOLOCO | 10€/13€/16€  
Guillaume Perret « Free » + Potlatch

JEU. 19 OCT | 12h20 | LE GRANIT | GRATUIT  
Concert Sandwich avec Prima Luce

SAM. 21 OCT | 20h | LE GRANIT | De 8€ à 21€  
Louis Winsberg Jaleo « For Paco »

SAM. 4 NOV | 14h > 16h | LE MOLOCO | 15€/18€  
Masterclass guitare avec Christophe Godin  
En coproduction avec l'école de musique Rockbox

SAM. 25 NOV | 20h30 | LE MOLOCO | 22€/25€/28€  
Maceo Parker + Black Voices (DJ set)

MER. 29 NOV | 20h |  
LE GRANIT À LA MAISON DU PEUPLE | De 16€ à 34€  
Lisa Simone « My World »

VEN. 22 DÉC | 20h | LE GRANIT | De 8€ à 21€  
La leçon de jazz d'Antoine Hervé : Thelonious Monk

MAR. 9 JAN | 20h | LE GRANIT | De 8€ à 21€  
Sarah Murcia « Never Mind The Future »

VEN. 23 MARS | 20h | LE GRANIT | De 8€ à 28€  
Émile Parisien Quintet invite Vincent Peirani « Sfumato »

JEU. 26 AVRIL | 12h20 | LE GRANIT | GRATUIT  
Concert Sandwich avec l'Ensemble Confluences / Trio Jazz

MAR. 15 MAI | 20h | LE GRANIT | De 8€ à 28€  
Tuck & Patti

VEN. 1<sup>ER</sup> JUIN | 20h | LE GRANIT | De 8€ à 21€  
Carte Blanche à Jan Vanek

ET D'AUTRES RENDEZ-VOUS  
À VENIR EN 2018 !

LE MOLOCO

le Granit

h  
INFOS,  
RÉSERVATIONS :  
[www.jazzdanslaire.com](http://www.jazzdanslaire.com)



Bob Schutz, Prison Attica,  
l'État de New York  
le 10 septembre 1971

## Jour de révolte

Des hommes de couleur, visages fermés, poings levés. L'image n'est pas sans en rappeler une autre, celle des deux sprinters américains, Tommie Smith et John Carlos, lors des JO de Mexico en 1968. Celle-ci fut prise trois ans plus tard, le 9 septembre 1971, à la prison d'Attica dans l'État de New York, lors d'une mutinerie qui marqua le pays au fer rouge. En quatre jours seulement, l'établissement devint le symbole de la révolte des Noirs américains, de la lutte des minorités, de la répression policière et du mensonge d'état. La révolte se termina dans le sang, avec une quarantaine de morts et des centaines de blessés, lors d'un assaut d'une violence sans nom. À l'intérieur de l'enceinte, des journalistes, des photographes, choisis par les mutins eux-mêmes pour dénoncer leurs insoutenables conditions d'incarcération, assistent, impuissants, au massacre. Leurs témoignages bouleversèrent la terre entière, aussi bien d'un point de vue politique qu'artistique, avec une empreinte indélébile dans la culture pop des 70's. Bob Dylan, Jimi Hendrix, John Lennon, Yoko Ono, Al Pacino, Mohammed Ali, et tant d'autres, firent entendre leurs voix pour dénoncer la tuerie d'Attica. **C'est cette histoire, à la fois artistique et politique, que met en lumière l'exposition Attica USA 1971.** Cent cinquante pièces – photos, films, musiques, textes – qui témoignent sans détour, et de l'intérieur, de ce triste pan de l'histoire américaine.

Par Aurélie Vautrin

**ATTICA USA 1971, IMAGES ET SONS D'UNE RÉVOLTE,**  
exposition jusqu'au 27 octobre,  
au CCAM de Vandœuvre-lès-Nancy  
[www.centremalraux.com](http://www.centremalraux.com)



Michel Bussi par Delphine Ghosarossian

## Natures et Découvertes

Cela fait bientôt trente ans que le FIG bouscule votre vision poussiéreuse de la géographie - ce vague souvenir que vous gardez des cours de Madame Martin en 5<sup>e</sup> A ou B. Car le Festival International de Géographie, c'est bien plus fun que les cours de Madame Martin, notamment parce que, au fur et à mesure des éditions, les organisateurs de ce festival ont su allier et fédérer différentes disciplines, différents supports, autour d'un même objectif : la planète. Ainsi, le FIG, c'est à la fois **un salon scientifique, un salon littéraire et un salon gastronomique, de nombreuses conférences et débats publics, des projections de films, des lectures, des rencontres, des personnalités** – de l'écrivain et géographe Michel Bussi à Richard Bohrinher et Brigitte Fossey en ce qui concerne cette 28<sup>e</sup> édition – des animations pour les enfants, des spectacles, des dessins, de la danse, des artistes de rue, des documentaires, des expositions, du théâtre, des expériences, des ateliers... Au total, 130 événements autour d'un pays invité, l'Afrique du Sud, et d'un thème ouvert et complexe : « Territoires humains, mondes animaux ». À l'heure où l'homme s'interroge sur la place accordée à l'animal sur la planète, à l'impact de la surconsommation de viande sur les conditions d'élevages et sur la santé humaine et environnementale, le débat promet d'être plutôt intéressant.

Par Aurélie Vautrin

**FESTIVAL INTERNATIONAL  
DE GÉOGRAPHIE,**  
du 29 septembre au 1<sup>er</sup> octobre,  
à Saint-Dié-des-Vosges  
[www.fig.saint-die-des-vosges.fr](http://www.fig.saint-die-des-vosges.fr)



**POLE  
-SUD**

CDCN - STRASBOURG



**LA DANSE  
À 2 PAS DE CHEZ VOUS**

2017/18

AMALA DIANOR /  
 PIERRE BOLO & ANNABELLE LOISEAU /  
 EMANUEL GAT / FRANK MICHELETTI /  
 LOUISE LECAVALIER / GISÈLE VIENNE /  
 LISBETH GRUWEZ / DANIEL LARRIEU /  
 ALI CHAHROUR / JANN GALLOIS /  
 CLAIRE JENNY /  
 OLÉ KHAMCHANLA & PICHET KLUNCHUN /  
 EMMANUEL EGGERMONT /  
 BRAHIM BOUCHELAGHEM / (LA)HORDE /  
 THOMAS HAUERT / JULIE NIOCHE /  
 ALI MOINI / MARCOS MORAU / SALIA SANOU /  
 ROBYN ORLIN / ALEXANDRE ROCCOLI /  
 DOROTHÉE MUNYANEZA / MITHKAL ALZGHAIR /  
 YAN DUYVENDAK & OMAR GAYATT /  
 SERGE AIMÉ COULIBALY

1 RUE DE BOURGOGNE 67100 STRASBOURG

**POLE-SUD.FR**

+33 (0)3 88 39 23 40 /   



C D E

Festival



70 ans de  
décentralisation  
théâtrale  
28.—30.09.2017

1718

#### Festival

Les Soixante-dix  
premières années  
du Centre  
dramatique national  
de Colmar

28.—30.09.2017

Trois jours de performances  
réalisées par sept metteurs en  
scène. La C D E accueille  
le TJP – CDN de Strasbourg,  
le Nest – CDN de Thionville,  
la Comédie de Reims – CDN  
de Reims, La Manufacture –  
CDN de Nancy, le Théâtre  
National de Strasbourg et le  
Théâtre du Peuple de Bussang.

Une manière festive et inédite  
de découvrir le travail qui existe  
dans ce réseau des théâtres  
publics du Grand Est.

Comédie De l'Est  
Centre dramatique  
national d'Alsace

6 route d'Ingersheim  
68000 Colmar

03 89 24 31 78

Direction :  
Guy Pierre Couleau

Programme  
complet sur  
comedie-est.com

#### Tamara

Texte et mise en scène :  
Guy Pierre Couleau

#### Cancrelat

De Sam Holcroft  
Mise en scène :  
Vincent Goethals

#### La Vie des formes

Conception et interprétation :  
Renaud Herbin et  
Célia Houdart

#### Ma langue pèle

Conception : Jean Boillot

#### Histoire de la

littérature récente  
D'Olivier Cadiot  
Mise en voix : Ludovic Lagarde

#### Don Juan revient de la guerre

d'Ödön Von Horváth  
Mise en scène :  
Guy Pierre Couleau

#### La Nuit juste

avant les forêts  
De Bernard-Marie Koltès  
Par Michel Didym

#### Ce que la vie signifie

pour moi  
De Jack London  
Lu par Stanislas Nordey

#### CDE Story

Mise en espace :  
Carolina Pecheny



Shigeru Ban, Curtain wall house  
(Case Study House 7), Tokyo, 1965  
© Shigeru Ban  
Photo © Hiroyuki Hirai



## Amour, toujours

**C'est la rentrée aussi pour l'Opéra National de Lorraine, dont la saison lyrique 2017-2018 va vous faire réviser vos classiques, avec la programmation de six incontournables du répertoire.** Le cycle débute avec l'« opéra des opéras », l'indémoudable *Don Giovanni* de Wolfgang Amadeus Mozart. Une coproduction de l'Opéra national de Lorraine, du festival international d'art lyrique d'Aix-en-Provence, des théâtres de la ville de Luxembourg et du Teatro comunale di Bologna, montée cet été dans le Sud de la France. *Don Giovanni*, c'est le classique à l'état brut, un *dramma giocoso* brûlant d'ambiguïtés, à la fois comique, tragique et furieusement moderne dans sa vision de l'amour libertaire. Un classique, donc, mais réinventé cette fois-ci par le metteur en scène Jean-François Sivadier, habitué des mythes, après *Carmen*, *Les Noces de Figaro*, *La Traviata* ou *Le Barbier de Séville*. « *Mettre en scène Mozart lui-même c'est d'abord mettre en scène Mozart lui-même : (...) sa sensualité, son appétit insatiable, sa fureur de vivre, son irrévérence (...) Et puis Mozart, c'est l'enfance. Et l'enfance, c'est un mot fondamental pour le théâtre. (...) Mozart réveille en nous la part d'enfance qui ne s'est jamais laissée apprivoiser.* » Rani Calderonn, le directeur musical de l'Opéra lui-même, sera à la tête de l'Orchestre Symphonique et Lyrique de Nancy, et le charismatique André Schuen tiendra le rôle-titre d'une distribution prometteuse. De quoi facilement succomber à la tentation...

Par Aurélie Vautrin – Photo : Pascal Victor

**DON GIOVANNI**, opéra jusqu'au 10 octobre  
à l'Opéra National de Lorraine, à Nancy  
[www.opera-national-lorraine.fr](http://www.opera-national-lorraine.fr)

## Les possibilités d'une île

**Le Centre Pompidou-Metz consacrera trois expositions d'ampleur et une dizaine de rencontres, concerts et spectacles à la création contemporaine japonaise avec Une Saison japonaise**, qui débute avec *Japan-ness*, exposition consacrée à l'architecture nipponne de 1945 à nos jours. Suivra *Japanorama*, qui abordera les arts visuels du 20 octobre au 5 mars puis une exposition monographique dédiée au collectif de théâtre expérimental *Dumb type*, du 20 janvier au 14 mai. C'est le concept de « *Japan-ness* », d'après le néologisme forgé par l'architecte Arata Isozaki, que le musée messin tentera de mettre en lumière : une « japonité » multiple, changeante, insaisissable, en constante redéfinition, se construisant à la fois autour d'une réceptivité exacerbée aux influences extérieures et d'un enfermement sur elle-même. La première exposition de la saison, consacrée à l'architecture, se divise de manière chronologique en six parties. Une longue histoire traversée de questionnements et d'affirmations : la reconstruction, la ville, l'habitat individuel, le mouvement métaboliste et son apogée lors de l'Exposition Universelle d'Osaka en 1970... Des architectes historiques tels que Kenzo Tange, Tadao Ando ou Kisho Kurokawa, d'autres plus contemporains comme Toyo Ito, le duo SANAA ou Shigeru Ban, qui a signé l'architecture du Centre Pompidou-Metz, sont évoqués. Près de 65 maquettes originales, 150 dessins, des films et documents autour de quelque 300 projets nourrissent *Japan-ness*, dont la scénographie se développe autour de l'idée de « ville organique » imaginée par Sou Fujimoto.

Par Benjamin Bottemer

**UNE SAISON JAPONAISE**, exposition jusqu'au 14 mai 2018  
au Centre Pompidou-Metz  
**JAPAN-NESS**, exposition jusqu'au 8 janvier 2018  
au Centre Pompidou-Metz  
[www.centrepompidou-metz.fr](http://www.centrepompidou-metz.fr)





## Alors on danse

Après deux (exp)éditions en Lorraine en 2013 et 2015, la Biennale de la Danse investit désormais tout le Grand Est, et même le Luxembourg, pour son troisième volet. **Deux mois de spectacles et de performances, donnés par des compagnies de la région et de l'autre bout du monde, avec un seul mode d'expression : la danse contemporaine.** Une centaine de représentations, et autant de visions de notre société qui se répondent, du DJ set à la danse buto, de la réécriture de rituels médiévaux à la représentation dansée de la course effrénée à la modernité... Une parenthèse temporelle où les expériences, les genres, les styles, les ambitions se mélangent. L'idée, finalement, semble tout simplement de susciter l'envie. L'envie de regarder, de découvrir, de pratiquer. De créer. Déjà très éclectique, tantôt accessible, tantôt exigeante, la programmation artistique sera complétée par des rencontres, des stages, des expositions, des projections... Et même des événements à destination du jeune public, où les plus hardis pourront faire leurs premiers pas sur scène et profiter de conseils de professionnels. Cette année, plus d'une vingtaine de lieux ouvriront leurs portes entre Strasbourg et Reims pour une centaine de représentations, faisant ainsi de la Biennale de la Danse du Grand Est un véritable laboratoire de la création contemporaine. Avec en prime le lancement de l'*Happening birthday* du Centre chorégraphique national - Ballet de Lorraine, qui fêtera cette année ses cinquante ans. Alors, dansez maintenant.

Par Aurélie Vautrin

**BIENNALE DE LA DANSE GRAND EST,**  
festival du 5 octobre au 5 décembre  
[www.arteca.fr/expedition/](http://www.arteca.fr/expedition/)



La Chambre du fils de Nanni Moretti, 2001

## Felice Compleanno

**Créé en 1976 mais interrompu pendant deux ans au cours des années 1980, le festival du film italien de Villerupt fête cette année sa 40<sup>e</sup> édition.** Sans tambours ni trompettes – ce n'est pas la genre de la maison – mais un thème aux allures de rétrospective, « *le cinéma italien qui gagne* ». L'occasion de (re) voir des films primés à Cannes, à Berlin, aux Oscars, comme *La Vie est belle*, *La Chambre du fils*, *Reality*, *Fuocoammare*... Un thème en parfaite adéquation avec l'esprit même de ce festival, véritable institution dans le Pays Haut, pour qui la culture, populaire comme élitaire, est bel et bien destinée à tous – cinéphiles italophiles ou non. Quinze jours d'échanges, de partages, de rencontres, d'hommages (cette année, au réalisateur engagé Marco Tullio Giordana) pour être ensemble, avant tout.

Par Aurélie Vautrin

**FESTIVAL DU FILM ITALIEN DE VILLERUPT,**  
du 27 octobre au 12 novembre  
[www.festival-villerupt.com](http://www.festival-villerupt.com)

## Liens sacrés

Sept artistes. 999 mètres de corde. Tel est le point de départ du spectacle de la compagnie Sens Dessus Dessous, présenté en octobre sur la scène du Carreau de Forbach. Un voyage étrange et onirique, comme en apesanteur, où se mêlent danse, cirque, art plastique et théâtre contemporain, où le cordage emprisonne comme il libère, où la poésie côtoie l'effort physique, où les corps se jouent des cordes et l'inverse, cloués au sol ou flottant dans les airs. **Un spectacle à la fois lyrique, énigmatique et délicieusement intrigant,** qui nous interroge sur la manière dont les liens nous (dés)unissent.

Par Aurélie Vautrin

**(DIS)-CORDES,** spectacle le 13 octobre  
et le 16 octobre au Carreau, à Forbach  
[www.carreau-forbach.com](http://www.carreau-forbach.com)

# BIENNALE D'ARTS DE LA DANSE GRANDEST

EXP.ÉDITION 2017

05 OCTOBRE > 05 DÉCEMBRE

[WWW.BIENNALEDANSE-GRANDEST.COM](http://WWW.BIENNALEDANSE-GRANDEST.COM)

DESIGN GRAPHIQUE : STUDIO PUNKAT / PHOTO : PHOTODOMAN (SHUTTERSTOCK)

arte

scèneweb.fr

un événement  
Télérama

GrandEst  
ALSACE CHAMPAGNE ARDENNE LORRAINE

# OPÉRA 1817

[WWW.OPERA-NATIONAL-LORRAINE.FR](http://WWW.OPERA-NATIONAL-LORRAINE.FR)

**DON GIOVANNI**  
MOZART

**HANSEL ET GRETEL**  
HUMPERDINCK

**KATIA KABANOVA**  
JANÁČEK

**UN BAL MASQUÉ**  
VERDI

**WERTHER**  
MASSENET

**L'ITALIENNE À ALGER**  
ROSSINI

ville de  
Nancy

opéra national de Lorraine

GrandEst

leclercq

grand est

Opéra  
national de  
Lorraine



Filarmonica de Pasárgada © Edson Kumasaka

## Paradis luxuriant

**Superbe divagation, un poème symphonique écrit par Luis de Freitas Branco introduira la cinquième soirée du festival Atlântico. Les Paradis artificiels s'inspirent des confessions du poète britannique Thomas de Quincey à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, consommateur hédonique d'opium. Immersion garantie.**

Retentiront ensuite les éclats lyriques d'une des *Bachianas brasileiras*, aux couleurs denses et chaudes. Ce cycle de neuf pièces, composées par Heitor Villa-Lobos à la gloire de la musique folklorique de son pays, rappelle parfois l'immensité de la *Symphonie du Nouveau Monde*. Comme le tchèque Dvořák, intégrant, lui, au XIX<sup>e</sup> siècle une manière indo-américaine à sa partition, Villa-Lobos teinte le Brésil de son héritage occidental. Celui de Jean-Sébastien Bach, évidemment. Preuve en est avec la *Bachiana brasileira* de 1942, comptant prélude, choral, aria et danse, à l'instar des suites baroques. Au deuxième mouvement, les violons plaintifs induisent aussi un grand romantisme. Le quatrième mouvement dérive pratiquement vers le jazz, dansant, chatoyant, décrivant à l'aide des cuivres un Brésil en pleine floraison.

À propos de jazz : n'oubliez pas de passer par le Foyer. Dernier hommage du jour à la musique des pays lusophones, l'ensemble Filarmonica de Pasárgada chantera son répertoire pop et éclectique, à grand renfort d'accordéon, de clarinette et de basson. *Made in São Paulo*.

Par Antoine Ponza

**LISBOA – RIO – SÃO PAULO,**  
concerts le 13 octobre à la Philharmonie du Luxembourg  
[www.philharmonie.lu](http://www.philharmonie.lu)



Alix-Cléo Roubaud, *Si quelque chose noir*  
© BnF Estampes et photographie

## Si quelque chose noir

À la nuit tombée, vous progressez dans une ruelle tortueuse dont l'obscurité pâlerait un Jack l'éventreur. Ne serait-ce pas un piétinement de mauvais augure que vous oyez derrière vous ? Faites comme si vous ne l'entendiez pas, passez et pressez le pas conseillerait Prévert. Mais selon les auteurs du méfait, Ian De Toffoli et Tulio Forgiarini, les *Variations autour d'un meurtre* finissent toujours mal. Cette lecture désespérante, le 17 octobre, ouvrira le festival *Touch of noir*, déclinant le thème des ténèbres le temps d'une dizaine de soirées. Sous la forme d'un thriller cinématographique encore, Michael Fassbender affrontant un bonhomme de neige au regard assassin (*The Snowman*). Et d'une programmation musicale orientée jazz.

Tout en nuances, le trio de Rembrandt Frerichs exploite la technique du « *chiaroscuro* », thème de la performance, utilisée notamment par un fameux peintre flamand. On retrouvera ces pigments dans des compositions orientalisantes laissant à l'imagination le soin d'illustrer la sombre atonalité, à l'aide d'un violoncelle et d'un saxophone qui s'ajoutent à la formation initiale. Vient en tête l'étrange série « *Si quelque chose noir* » d'Alix-Cléo Roubaud, autoportraits à l'ombre d'une pièce vide. Le piano-forte de Frerichs laisse penser, de surcroît, à une filiation avec Beethoven à qui l'instrument, une fois son clavecin délaissé, permet l'expression d'autres grands clairs obscurs. Pom, pom, pom, pom !

Par Antoine Ponza

**TOUCH OF NOIR,**  
festival du 16 au 27 octobre  
à l'espace culturel Opderschmelz, à Dudelange  
[www.opderschmelz.lu](http://www.opderschmelz.lu)



**Karolina Markiewicz  
 + Pascal Piron**

SIDE EFFECTS OF REALITY



**Giulia Andreani**

FACE AU TEMPS

23.09.2017 - 27.10.2017

[www.centredart-dudelange.lu](http://www.centredart-dudelange.lu)



**17 / 18**  
 CCAM /  
 SCÈNE NATIONALE  
 DE VANDŒUVRE

- + ATTICA USA 1971 + JÉRÔME NOETINGER +
- + AUDE ROMARY + CIE OÛTE/DIRE + MAGUY MARIN +
- + VIDAL BINI + LOTUS EDDÉ KHOURI + ERIKM +
- + CHRISTOPHE MACÉ + ANTHONY PATERAS +
- + ODILE DARBELLEY + MICHEL JACQUELIN +
- + CIE LI(LUO) + CIE PERNETTE + CIE 1 DES SI +
- + LA PHILO EN PETITS MORCEAUX + MOLITOR #10 +
- + CIE L'ATALANTE + LES PATRIES IMAGINAIRES +
- + FESTIVAL DU FILM D'ARCHITECTURE +
- + CIE PARDÈS RIMONIM + LA MÂCHOIRE 36 +
- + FRANÇOISE KLEIN + FESTIVAL POÉMA +
- + NATACHA MUSLERA + CHRISTOPHE CARDOEN +
- + STEFANO TAIUTI + CIE LES DÉCISIFS +
- + MARTINE ALTENBURGER + ENSEMBLE K +
- + CIE LES OMBRES PORTÉES + CIE DU JARNISY +
- + EDMOND BAUDOIN + NICOLAS MOUZET TAGAWA +
- + CIE LA BANDE PASSANTE + COLIN DUNNE +
- + CIE LA MUE/TTE + COLLECTIF KINOREV +
- + FESTIVAL MUSIQUE ACTION +

...

CCAM / SCÈNE NATIONALE DE VANDŒUVRE  
 RUE DE PARME, 54500 VANDŒUVRE-LÈS-NANCY  
 SITE : [WWW.CENTREMALRAUX.COM](http://WWW.CENTREMALRAUX.COM) • TEL : 03 83 56 15 00  
 LICENCES : 340-240/250/251 - DESIGN GRAPHIQUE : STUDIO PUNKY

SÉL

22<sup>E</sup> BIENNALE  
D'ART CONTEMPORAIN

EST'

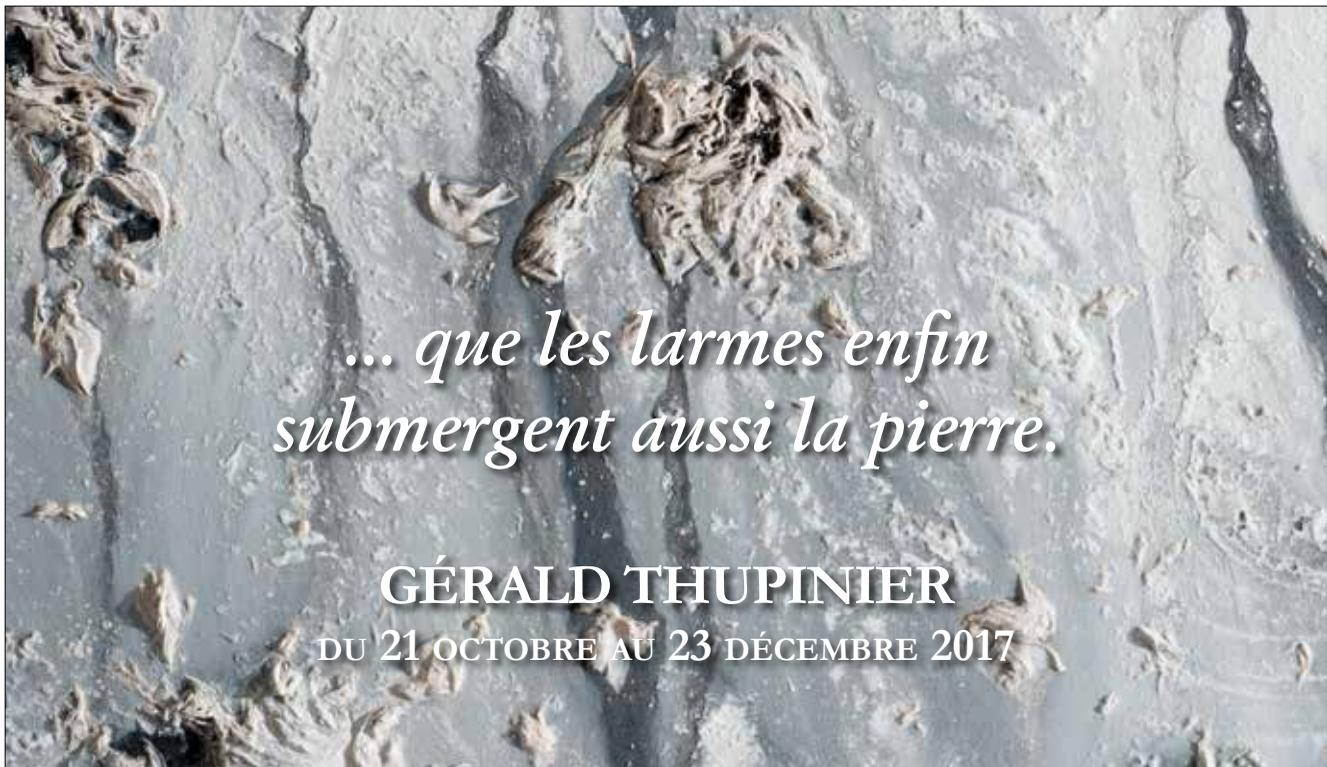
CARTE BLANCHE À  
BENEDETTO BUFALINO

7.10 –  
12.11.17

ART



[www.selestat.fr](http://www.selestat.fr)



*... que les larmes enfin  
submergent aussi la pierre.*

**GÉRALD THUPINIER**

**DU 21 OCTOBRE AU 23 DÉCEMBRE 2017**

**ESPACE D'ART CONTEMPORAIN ANDRÉ MALRAUX**

4 Rue Rapp 68000 COLMAR rens : 03 89 24 28 73 ou [artsplastiques@colmar.fr](mailto:artsplastiques@colmar.fr)  
ENTREE LIBRE du mardi au dimanche de 14h à 18h, excepté le jeudi de 12h à 17h.



## The Great Offshore

L'art, comme outil de perversion ? Les acteurs de la plateforme de recherche artistique RYBN.ORG fondée en 1999 ne sont pas loin de le penser, tant ils cherchent à sonder les tréfonds de l'économie occulte des paradis fiscaux. Leurs détournements technologiques constituent autant de récits qui questionnent nos pratiques actuelles. Démarche abrasive nécessaire, voire salutaire quand il s'agit enfin de faire table rase. (E.A.)

---

Du 18 novembre au 27 janvier,  
à l'Espace multimédia Gantner, à Bourogne  
[www.espacemultimeddiagantner.cg90.net](http://www.espacemultimeddiagantner.cg90.net)  
[www.rybn.org](http://www.rybn.org)



## Performance Process

Depuis Jean Tinguely et ses actions performatives des années 60, les artistes suisses excellent souvent dans l'art de la performance, de Daniel Spoerri à San Keller en passant par Massimo Furlan. Dans le cadre d'une coopération avec la Kaserne et la Kunsthalle, le musée Tinguely présente 60 ans d'art performatif en Suisse, rétrospective réjouissante ponctuée de nombreux rendez-vous, dont des réactivations de pièces historiques par des artistes et un symposium international clôturé par Christian Marclay himself. (P.S.)

---

Jusqu'au 18 février 2018 au Musée Tinguely,  
à la Kunsthalle et à la Kaserne, à Bâle  
[www.tinguely.ch](http://www.tinguely.ch) / [www.kunsthallebasel.ch](http://www.kunsthallebasel.ch)  
[www.kaserne-basel.ch](http://www.kaserne-basel.ch)

Jean Tinguely, *Kuttlebutzer*,  
*Basler Fasnacht – Kuttlebutzer*, 1974  
© 2017 Museum Tinguely, Basel  
Photo : Helen Sager



## On Glaciers and Avalanches

Irene Kopelman est Argentine, mais c'est lors d'une résidence à Amsterdam qu'elle a commencé à s'attacher aux paysages à la manière des peintres naturalistes des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup>. Des paysages de montagne dont elle réduit aujourd'hui la forme à quelques touches quasi abstraites. Au point d'obtenir comme le formule si joliment la commissaire de l'exposition, Juan Canela, des « *images-socle* », solides et pourtant si fragiles, qui renvoient à celles qui peuplent notre mémoire. (E.A.)

---

Du 15 octobre au 14 janvier 2018 au CRAC Alsace, à Altkirch  
[www.cracalsace.com](http://www.cracalsace.com)

*Three Lines*, 2015  
Courtesy de l'artiste et Labor, Mexico

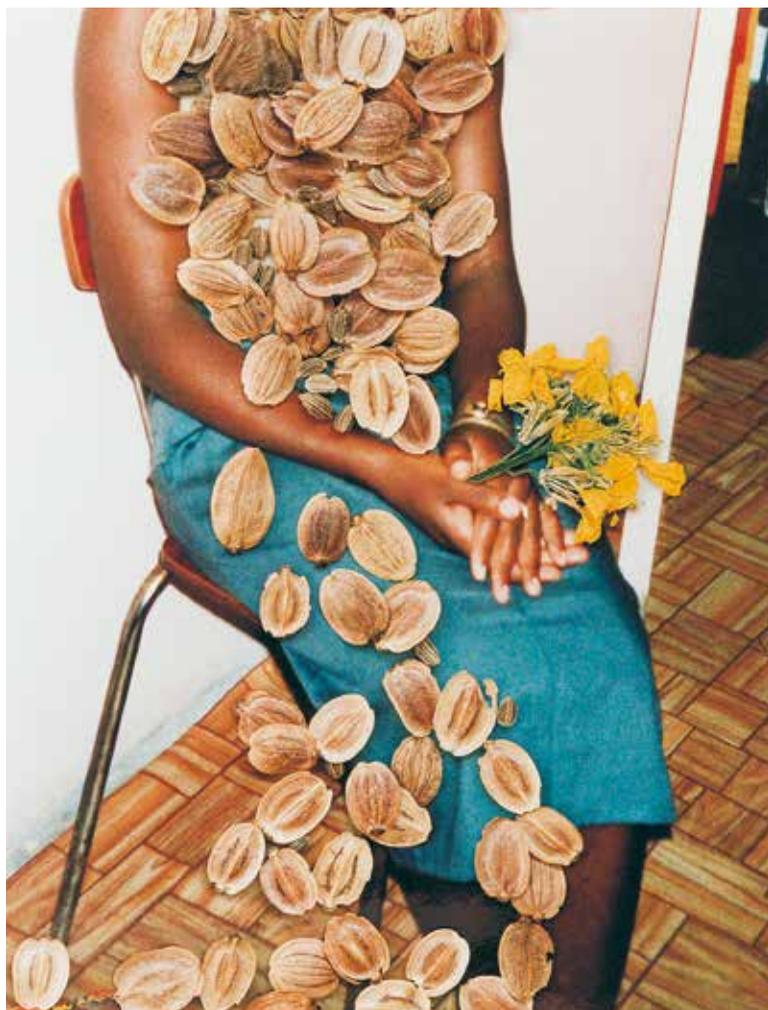
# Quand tout s'éparpille, il faut rassembler les pièces différemment

Pour ce deuxième volet d'un projet autour du son comme générateur de fiction, Anne-Laure Chamboissier, commissaire invitée, et Sandrine Wymann, directrice de la Kunsthalle Mulhouse, invitent Steve Roden pour sa première grande exposition rétrospective en Europe. L'artiste américain applique des procédés sonores à ses œuvres plastiques et des processus visuels à ses pièces sonores, s'emparant de matériaux divers pour inventer les systèmes formels souvent ludiques qui sous-tendent son travail sans brider son imagination. (P.S.)

Jusqu'au 12 novembre à la Kunsthalle, à Mulhouse  
[www.kunsthallemulhouse.com](http://www.kunsthallemulhouse.com)



Photo : Sébastien Bozon



## Stephen Gill

Né en 1971 et repéré très tôt par Martin Parr, Stephen Gill est un photographe expérimental, conceptuel et documentaire anglais. La Filature présente une large sélection de ses photographies opérée parmi une dizaine de séries (Day Return, Talking to Ants, Pigeons...). Après s'être intéressé au tissu urbain et aux habitants de Londres, il a réduit son champ d'action à son quartier en mutation, Hackney. C'est sur ce territoire mi-ville mi-friche, qu'il a réalisé la magnifique série Hackney Flowers, dans laquelle il appose sur ses images des fleurs récoltées lors de ses promenades. (P.S.)

Jusqu'au 12 novembre à la Filature, à Mulhouse  
[www.lafilature.org](http://www.lafilature.org)

Stephen Gill (\*1971, Great Britain)  
Untitled, from the series 'Hackney Flowers'  
2005-2007/2007

# ST-ART 2017

Plus que jamais, la foire d'art contemporain ST-ART peut s'appuyer sur le rayonnement européen de Strasbourg. La richesse de ce territoire artistique renforce son ancrage en relation avec les structures existantes, elle peut surtout favoriser des échanges qui permettent d'attirer un peu plus encore les meilleures galeries nationales et internationales. D'où la présence d'un plateau d'exception avec parmi les invités Bernar Venet – dont les attaches strasbourgeoises ne sont plus à démontrer –, le critique d'art Henri-François Debailleux, Damien Cabanes dans le cadre d'une carte blanche à Olivier Kaepelin, directeur de la fondation Maeght. Et bien sûr, des galeries de l'Europe toute entière pour une plongée en apnée au cœur de la création continentale. (E.A.)

Du 17 au 20 novembre au Parc Expo, à Strasbourg  
[www.st-art.com](http://www.st-art.com)



Edite Grinberga, *Schreibtisch mit Stuhl und rot*, 2016, 180 × 120 cm,  
Courtesy Galleria Stefano Forni

## Gérard Thupinier

Depuis Joseph Kosuth, on sait l'importance des mots dans l'art. Avec son exposition *Que les larmes submergent aussi la pierre*, l'artiste niçois Gérard Thupinier vient nous rappeler cette importance-là. Il le fait avec poésie bien sûr, mais sans se détourner du sens, lui qui manifeste une appétence particulière pour la philosophie. Au final, une lutte s'opère entre ces mots et la matière qui tend à s'imposer comme une force irrésistible. Démarche touchante, par bien des aspects. (E.A.)

Du 21 octobre au 23 décembre  
à l'Espace d'art contemporain André Malraux, à Colmar  
[www.colmar.fr](http://www.colmar.fr)



Sans Titre, techniques mixtes sur contreplaqué, 200 x 150 cm



Benedetto Bufalino, *La voiture jacuzzi Seat Ibiza*, Lautrec 2014

## SELEST'ART 2017

Le choix d'une carte blanche à Benedetto Bufalino constitue une évidence. Selon ses propres mots, cet artiste lyonnais aime « *regarder les gens vivre la ville comme une pièce de théâtre* ». Dans le cadre de la biennale, une belle occasion s'offre à lui de faire de la ville de Sélestat son nouveau terrain de jeu. Nul doute que cet esprit facétieux saura s'emparer des lieux pour faire dialoguer ses œuvres avec l'architecture et un contexte urbain dont il aura à cœur de pleinement s'emparer. (E.A.)

Du 7 octobre au 12 novembre, à Sélestat  
[www.selestat.fr](http://www.selestat.fr)



Zeigerlosigkeit, 150 × 120 cm, 2017

## Timespace

Temps & espace, une éternelle obsession. Un peu plus encore quand il s'agit du photographe Andrej Pirwitz qui grâce à une méthodologie rigoureuse, sans essai et sans retouche, nous amène à une perte de repères dans des espaces indéterminés, mais magnifiques, où le temps a fait son œuvre depuis bien longtemps. Troublant et hautement poétique. (E.A.)

---

Jusqu'au 22 octobre au CEAAC, à Strasbourg  
ceaac.org

## Ressources humaines

Le travail est structurant, mais il est vécu de manière inégalitaire entre ceux qui en ont et ceux qui n'en ont pas, mais aussi bien sûr entre les hommes et les femmes. La perception diffère, elle peut conduire au malentendu. C'est pourquoi la commissaire invitée du Frac Lorraine, Virginie Jourdain, explore la question avec une position féministe dans le cadre d'une proposition impertinente, voire dérangeante, qui resitue les vrais enjeux du travail du point de vue des artistes qu'elles.ils qu'elles.ils soient. (E.A.)

---

Jusqu'au 5 novembre au Frac Lorraine, à Metz  
www.fraclorraine.org



Jo Spence, Angerwork. 1988  
Collection 49 Nord 6 Est  
Frac Lorraine



Su-Mei Tse, *The Pond 2* © Su-Mei Tse

## SU-MEI TSE

Temps, souvenir, son et langage, l'œuvre de Su-Mei Tse est traversée de part en part. Rien d'étonnant à cela tant cette artiste luxembourgeoise est marquée par ses origines, entre Europe et Asie. Comme le fruit d'un travail au long cours, cette exposition, Nested, mêle sa production du passé à des travaux récents, et trace de nouvelles lignes de force : notre relation au végétal et à l'animal, et au-delà de cela notre relation à l'histoire avec des perspectives vertigineuses. (E.A.)

---

Du 7 octobre au 8 avril au MUDAM Luxembourg  
[www.mudam.lu](http://www.mudam.lu)



Mike Bourscheid, Performance. © Mike Bourscheid.  
Photo : Luke Andrew Walker.

## THANK YOU SO MUCH FOR THE FLOWERS

Mike Bourscheid représente le Luxembourg à la 57<sup>e</sup> Biennale de Venise. Un bonheur pour nous de voir cet artiste s'imposer, lui qui cherche à bousculer les codes. On se souvient de ses propos livrés à Benjamin Bottemer dans *Novo 45* : « *Mes costumes peuvent évoquer l'amour, dire que l'on peut choisir malgré les normes, qu'il existe d'autres versions du masculin et du féminin, du mariage, du foyer... L'humour aide à faire passer cela, car il est lui-même un langage hors-normes.* » Vital, donc. (E.A.)

---

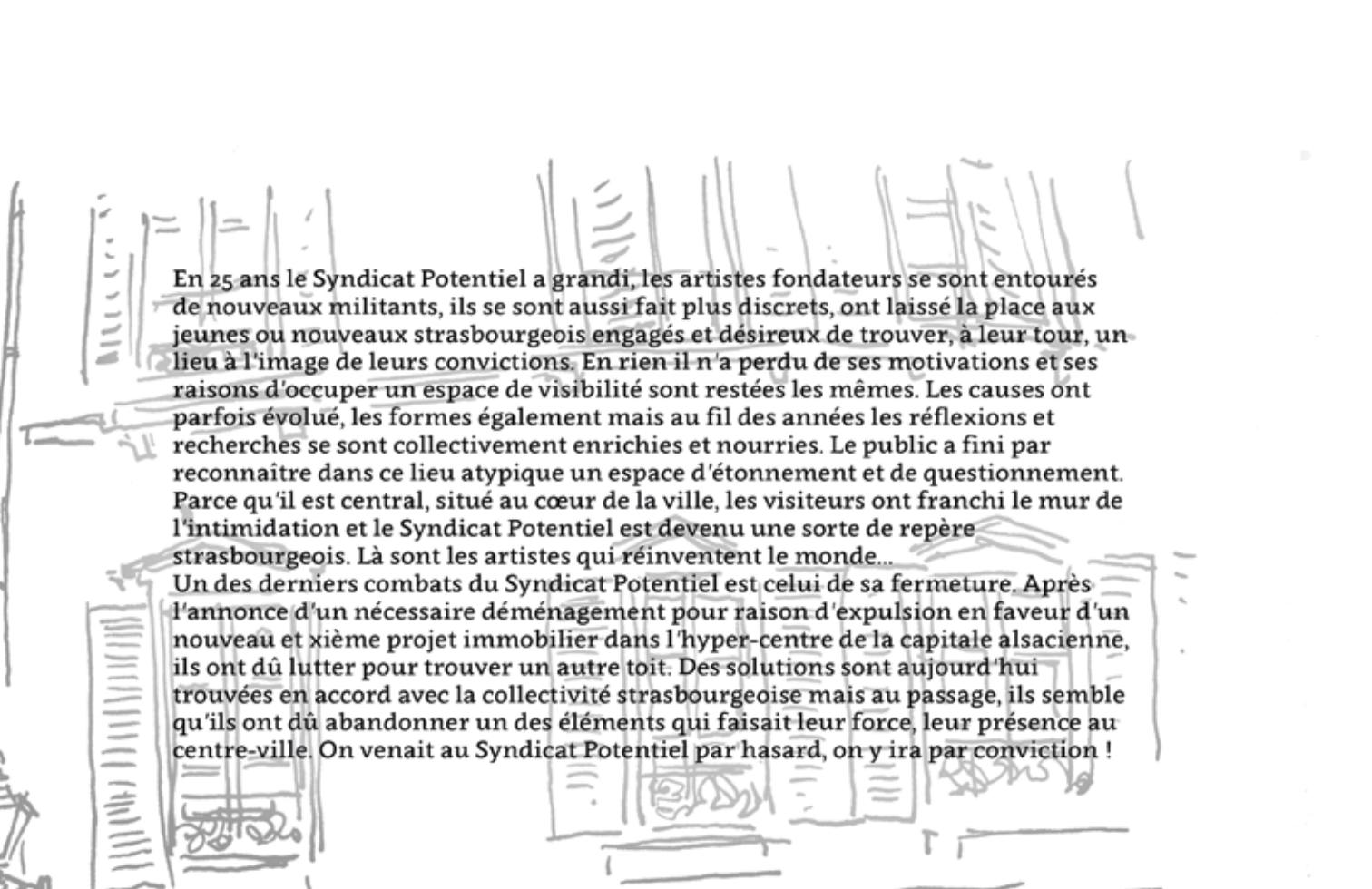
Jusqu'au 26 novembre à la 57<sup>e</sup> Biennale de Venise  
[www.luxembourgpavilion.lu](http://www.luxembourgpavilion.lu)  
[www.casino-luxembourg.lu](http://www.casino-luxembourg.lu)

### Petit lieu fait pour durer

L'histoire de ces petits lieux commence souvent de la même manière d'une ville à l'autre. Une bande de jeunes artistes, souvent encore étudiants aux beaux-arts, se réunissent et se donnent les moyens d'exposer, de montrer ce qui les meut. Ils prennent lieu pour répondre concrètement à leur nécessité d'expression et de visibilité, parce qu'ils ont l'intuition, et la conviction, que c'est de là, et en multipliant les projets, qu'ils pourront transformer par l'art le monde tel qu'ils le critiquent. Ce sont des lieux foisonnants, vifs, qui passent rapidement d'un projet à un autre. Sans grands moyens mais avec une énergie considérable, ces artistes enchaînent les événements se démènent pour suggérer débats et alternatives à la société en place.

L'histoire du Syndicat Potentiel est grandement celle-ci. Quand un groupe d'étudiants prend l'initiative, il y a 25 ans, d'ouvrir le lieu, c'est pour se donner, à Strasbourg, un espace indépendant de débat et de diffusion. Leur ambition est d'y montrer leur travail, celui des artistes auxquels ils croient, d'aborder les questions contemporaines sociales, politiques, économiques et d'y apporter des éléments de réponses formels. La liberté de forme et d'expression est très vite devenue leur grande force. Outre les expositions, ils organisent des performances, des rencontres. Les artistes viennent au Syndicat Potentiel parce que c'est là que tout projet inclassable peut voir le jour. Performances participatives, expériences économique-sociales, forums de discussion. Ils s'emparent des sujets qui font l'actualité, pour en parler toujours autrement, pour donner des visions alternatives et faire entendre une autre façon de penser le monde. Ils ont des projets si possible visionnaires et ne craignent pas le politiquement incorrect. Leurs propositions se succèdent toujours à la même adresse, 13 rue des couples, un espace au profil malheureusement aussi précaire que celui de ceux qui le font vivre. C'est là d'ailleurs un de leur grand thème : se battre contre la précarité de l'artiste et aussi de celle d'une majorité des habitants de la planète. Chercher, inventer, expérimenter d'autres vivre ensemble est la ligne directrice de leur projet artistique.





En 25 ans le Syndicat Potentiel a grandi, les artistes fondateurs se sont entourés de nouveaux militants, ils se sont aussi fait plus discrets, ont laissé la place aux jeunes ou nouveaux strasbourgeois engagés et désireux de trouver, à leur tour, un lieu à l'image de leurs convictions. En rien il n'a perdu de ses motivations et ses raisons d'occuper un espace de visibilité sont restées les mêmes. Les causes ont parfois évolué, les formes également mais au fil des années les réflexions et recherches se sont collectivement enrichies et nourries. Le public a fini par reconnaître dans ce lieu atypique un espace d'étonnement et de questionnement. Parce qu'il est central, situé au cœur de la ville, les visiteurs ont franchi le mur de l'intimidation et le Syndicat Potentiel est devenu une sorte de repère strasbourgeois. Là sont les artistes qui réinventent le monde...

Un des derniers combats du Syndicat Potentiel est celui de sa fermeture. Après l'annonce d'un nécessaire déménagement pour raison d'expulsion en faveur d'un nouveau et xième projet immobilier dans l'hyper-centre de la capitale alsacienne, ils ont dû lutter pour trouver un autre toit. Des solutions sont aujourd'hui trouvées en accord avec la collectivité strasbourgeoise mais au passage, il semble qu'ils ont dû abandonner un des éléments qui faisait leur force, leur présence au centre-ville. On venait au Syndicat Potentiel par hasard, on y ira par conviction !

#### Actualité :



Vient de se terminer une exposition de Ryo Tomo. Le photographe s'est penché sur le problématique thème de la pollution, abordé sous son potentiel de séduction. Quand les déchets nichés sur une plage deviennent un tableau coloré et que le cadrage de l'artiste transforme le désastre en un plaisant paysage... quand les objets glanés perdent leur pouvoirs destructeurs et se retiennent comme des trésors porteurs de valeurs nostalgiques... Sommes-nous dupes ou prétendons-nous l'être ?





# Leïla Slimani

09.09 Le Livre sur la Place Nancy

Par Aurélie Vautrin  
Photos : Arno Paul

Il n'aura fallu que quelques mois à Leïla Slimani pour mettre son nom sur toutes les lèvres, ses écrits dans les bibliothèques et ses mots dans les mémoires. Un peu plus de quatre cent pages pour s'imposer comme l'une des voix désormais incontournables de la littérature contemporaine. À présent, elle est celle dont il faut avoir lu les livres pour pouvoir (sur)vivre avec. Deux romans dans lesquels la jeune franco-marocaine s'interroge sur les tréfonds de l'âme humaine... En 2014, avec *Dans le jardin de l'ogre*, elle nous glissait dans l'esprit d'une nymphomane accro au sexe comme d'autres à l'héroïne, espérant son rapport suivant comme un drogué son prochain fix. Deux ans plus tard, dans *Chanson Douce*, elle inspectait à la loupe notre modèle d'éducation et taillait au scalpel nos priorités de vie, dans une société dominée par l'argent et les préjugés, où une nounou modèle de dévouement devient tueuse d'enfants. L'écriture est ciselée, résolument moderne, parfois sulfureuse, toujours impertinente. Pas d'attendrissement, jamais d'empathie, le style est âpre et sans détour, façon écorché vif et papier de verre. Dans ses bouquins, le lecteur devient voyeur et la lecture une expérience (limite) éprouvante. Aujourd'hui, un Goncourt dans son salon, du charisme à revendre et un talent fou, Leïla Slimani ouvre une nouvelle fois le débat avec *Sexe et Mensonges*, un livre coup de poing sur la vie sexuelle dans son pays d'origine, le Maroc. Un essai dans lequel elle donne la parole aux femmes qui ont levé le voile sur leurs secrets d'alcôves... Sur cette vie où elles n'ont le choix qu'entre être vierge ou épouse, où toute liberté sexuelle au grand jour est prohibée, où l'on répare les hymen en secret pour préserver l'honneur soit disant bafoué. Une lettre ouverte sortie en France comme au Maroc, version livre classique en lice pour le prochain Prix Renaudot, mais aussi en roman graphique, alors titré *Paroles d'honneur* et illustré par Laetitia Coryn. De quoi faire voler une nouvelle fois en éclat les tabous d'une société corsetée dans l'hypocrisie généralisée, et interroger la place de la femme dans le monde arabomusulman du moment. En ne sacrifiant jamais ni sa liberté de ton, ni d'expression. Rencontre avec une jeune femme belle comme le jour qui écrit ce qu'elle pense et pense ce qu'elle écrit.

**Vous travaillez sur *Sexe et Mensonges* depuis six ans, pourquoi le sortir maintenant ?**

Question de calendrier, finalement. Depuis les Révolutions Arabes, le sujet me taraudait. Et puis lorsque j'ai publié mon premier roman, *Dans le jardin de l'ogre*, des femmes sont venues spontanément vers moi pour me raconter leurs vies, leurs expériences, leur intimité... À ce moment-là, j'ai commencé à comprendre que pour moi, le plus important, c'était moins de développer une théorie, ou de réaliser une enquête journalistique stricto sensu, mais plus d'écrire quelque chose d'assez libre en terme de forme. Et qui, surtout, donnerait la parole aux femmes. Je ne voulais pas me limiter, m'enfermer dans quelque chose. Au contraire. Ma priorité, c'était vraiment de délivrer leurs mots tels qu'ils étaient, à la fois très crus, brutes, authentiques... Je voulais faire entendre une parole que l'on n'a justement pas l'habitude d'entendre dans le débat public. Et puis, durant ce travail d'écriture, il y a eu une accumulation de faits divers au Maroc, qui à la fois nourrissait mon travail et me confirmait la nécessité d'engager un débat sur cette question de la sexualité. Parce que je sentais que, d'une certaine façon, la société marocaine était mûre pour ce débat. Autour de moi des journalistes, des intellectuels, des éditorialistes, mais également des militants, des gens de la société civile avaient tous le même discours : il y a un problème de ce côté, et ce nœud-là, il faut commencer à le dénouer. Au final, j'ai terminé ce travail juste avant la sortie de *Chanson Douce*, mais on a dû reporter la sortie car après le Goncourt j'ai été très occupée... C'est pour cela que le livre est publié maintenant, finalement.

**À travers ce livre, vous sentez-vous porte-parole de ces femmes ?**

Je ne me sens pas porte-parole, parce que pour moi « porte-parole », cela veut dire que l'on va sur le terrain pour débattre, et que l'on s'engage de manière quasi militante, quasi politique... Ce n'est pas ça mon



rôle. Moi, je veux vraiment rester dans mon rôle d'écrivain – parce que c'est aussi ce métier-là qui a donné envie à ces femmes de se confier à moi. Elles avaient confiance en moi parce que j'écrivais, parce que dans mon travail littéraire, je m'intéresse à l'âme humaine aussi d'une certaine façon. Donc non, je ne me sens pas porte-parole. Mais plutôt comme quelqu'un qui accorde une importance à la parole... Et même plus que ça, en fait. Quelqu'un qui considère que donner la parole, cela permet aux gens de devenir des sujets, de reprendre un certain pouvoir sur leur vie, sur leur destin.

**L'écrire sous forme d'essai, était-ce aussi pour retrouver ce qui vous plaisait dans le journalisme ?**

Oui et non, parce qu'en vérité, je n'ai pas utilisé de méthode journalistique rigoureuse. Ce n'est pas un livre où j'ai interviewé tous les intervenants sur la question, point par point, l'un après l'autre... Je me suis accordée vraiment beaucoup de liberté, et j'ai adopté une forme assez impressionniste dans l'écriture au final. Mais il est vrai que j'y ai retrouvé effectivement le plaisir que j'avais quand j'étais reporter, c'est-à-dire d'aller sur le terrain, de discuter avec des gens, d'observer ce qui se passait autour de moi, de lire la presse, d'être à l'écoute des choses et des gens. Mais après encore une fois, sur la forme, c'est beaucoup plus libre qu'une enquête journalistique à proprement parler.

**Est-ce que cela demande du courage d'écrire un essai comme celui-ci ?**

Non, je ne crois pas. Cela demande du travail, de l'écoute... Pour moi, le courage ce sont ces femmes qui l'ont eu, le courage de venir me voir, de se confier, de me parler. Moi au final, je ne fais que mon travail.

**... Rapporter la parole, donc.**

Voilà. Exactement. Rapporter la parole. Lui donner un écho qu'elle n'avait pas jusqu'à présent. Et parler à voix haute de cette société où tout se fait en cachette et dans le secret, entre désir d'émancipation et poids de la tradition.

**Cependant, ce livre permet de participer, d'une certaine manière et de façon concrète, à faire évoluer les mœurs de la société marocaine. Difficile de ne pas y voir un engagement direct...**

Oui, il y a quand même un engagement évidemment, je suis consciente des enjeux. Et je vois le débat que cela provoque au Maroc aujourd'hui – débat d'ailleurs très positif – donc, oui, j'avais tout de même envie d'apporter ma petite pierre à l'édifice. De dire d'une certaine façon qu'il était important aujourd'hui de briser la loi du silence, d'engager une discussion sur ces questions. Mettre fin à l'isolement, aux secrets, aux mensonges. À l'insécurité des gens face à tout ça. D'ailleurs j'encourage tout le monde à s'exprimer, même ceux qui ne sont pas d'accord avec moi. Je pense qu'il est important aujourd'hui de s'interroger, au Maroc, sur ce qu'est le « vivre-ensemble », et d'être capable de vivre ensemble en ayant des idées et des avis différents.

**Votre livre est distribué au Maroc, j'imagine que c'est quelque chose dont vous êtes fière ?**

C'était essentiel. Pour ce livre-là comme pour les autres finalement. J'ai toujours tenu à ce qu'ils sortent le même jour, à des prix abordables... Et *Sexe et Mensonges* est d'ailleurs vendu dans une édition à 25 dirhams, c'est-à-dire 2,50 euros, donc à un prix vraiment très très modéré... L'idée est réellement de permettre à tous de pouvoir y accéder, pour libérer la parole et la pensée. Et puis, avec ce livre, on n'est pas dans quelque chose pour l'argent. C'est vraiment un engagement beaucoup plus profond au départ.

**D'où l'envie de l'adapter en roman graphique ?**

Exactement. L'idée est venue très vite, dès le début de l'écriture, dès la mise en place du projet. Parce qu'un essai, c'est quelque chose vers lequel les plus jeunes ne vont pas beaucoup malheureusement... La lecture en paraît un peu ardue, et puis ils n'ont pas forcément envie de se plonger dans cet aspect « documentaire ». Or la jeunesse est justement une des cibles principales de cet écrit... Alors le roman graphique, c'était une bonne manière de leur permettre de découvrir ces histoires. D'appréhender le sujet et de se poser des questions. Et puis, cette bande dessinée c'était aussi une manière de rendre hommage à mon pays, à ses couleurs, à la beauté de ses paysages – et à celle de ces femmes anonymes, qui

m'ont confié leur vie la plus intime... Montrer, non pas un Maroc de carte postale, mais bien le Maroc tel qu'il est, et qu'on ne voit pas toujours – voire pas souvent – en France.

**Et se retrouver personnage de bande dessinée ça fait quoi ?**

... C'est rigolo, et puis ça fait beaucoup rire mon fils, je crois que pour moi c'est cela le plus amusant !

**Est-ce que vous êtes quelqu'un d'optimiste ? Parce qu'il y a peu de place laissée à l'espoir dans vos livres...**

Oui, je suis très optimiste en réalité ! Dans un roman, on raconte une tranche de vie, on décortique l'âme de quelqu'un, enfin en ce qui me concerne... Pour moi, il n'est pas question d'être ni pessimiste, ni optimiste. Il n'y a pas de jugement de valeur, dans un roman. Juste une histoire, un parcours individuel, plein de contradictions, plein de complexités. Après, c'est le lecteur qui choisit d'être optimiste ou pessimiste, l'écrivain ce n'est pas vraiment son propos je pense.

**Comment écrivez-vous ? Est-ce que vous avez déjà la fin de votre histoire quand vous commencez l'écriture d'un roman ?**

En général, j'ai le début et la fin... Bon, après, il faut que je trouve le milieu ! Mais j'ai toujours plein d'idées en même temps, dans ma tête, des sujets, des personnages...

**Au Livre sur la Place à Nancy, Daniel Picouly a dit cette jolie phrase, « jamais on n'écrit aussi beau que dans sa tête » : vous en pensez quoi ?**

Ah ça c'est complètement vrai... L'écriture c'est une école de l'insatisfaction. Parfois c'est extrêmement frustrant, et en même temps c'est ce qui fait que l'on continue à écrire... Chaque livre est une tentative à la fois de correction, d'amélioration, de sublimation de ce que l'on a fait avant, et des erreurs que l'on a perçues... Donc oui... Je suis complètement d'accord. Et c'est à la fois mélancolique et extraordinaire.

**Comment fait-on pour ne pas s'auto-censurer lorsque l'on se frotte à des sujets comme ceux de vos livres ?**

Ah, ça... Pour moi, c'est tout simplement primordial. Tout à l'heure quand vous me demandiez s'il m'avait fallu du courage pour écrire *Sexe et Mensonges*, en fait je crois que le seul courage que j'ai eu, c'est le tout premier jour, quand je me suis mise devant une table de travail et que j'ai décidé de devenir écrivain. À partir de ce moment-là, j'ai toujours su que j'écrirai exactement ce que je voulais écrire, ce que j'avais réellement envie d'écrire... Je trouve que si l'on décide de devenir écrivain, il faut l'être de manière absolue, totale, sans penser à être aimé, ou à plaire, ou à séduire, ou à dire ce qu'il faut dire. Pour moi, l'écriture est par essence un espace et un territoire d'absolue liberté.

**En trois ans, votre vie a basculé de manière complètement extraordinaire. Vous vouliez faire quoi comme métier quand vous étiez petite ?**

Écrivain ! Je crois que ça a toujours été là... À sept ou huit ans, je disais que je voulais être payée pour rêver et penser. Et voilà, aujourd'hui, c'est à peu près ça...

**Et vos deux romans seront bientôt adaptés au cinéma... *Chanson Douce* par Maïwenn, c'est bien ça ?**

Oui, tout à fait. Le casting est en cours, et le tournage est pour l'année prochaine je crois. Mais je lui laisse complètement la liberté d'en faire ce qu'elle veut... Pourquoi ? Parce que c'est une artiste et qu'elle est là pour exercer son art... Je ne suis pas là pour la surveiller... Moi j'ai fait ce que j'avais à faire. À elle, maintenant.

*Sexe et mensonges, La vie sexuelle au Maroc*, Leïla Slimani, Arènes éditions.  
*Paroles d'honneur*, Leïla Slimani et Laetitia Coryn, Arènes éditions.



# Peter Brötzmann

26.08 Festival Météo Mulhouse

Par Guillaume Malvoisin  
Photos : Sébastien Bozon

**Souvent, on peut lire des mots ou entendre des mots comme « violence » ou « rage » pour qualifier votre musique.**

Merde ! Ce sont des conneries. Cela me suit depuis la sortie de l'album *Machine Gun*. C'était en 1968... C'est complètement stupide aujourd'hui.

**Je résumerais votre jeu à une énergie insistante et sensuelle.**

Je suis familier du jeu de Coleman Hawkins ou Don Byas. Sans leurs sons, je ne saurais pas jouer comme je joue. Pour revenir à la colère, comment pourrait-on être heureux dans ce monde ? Mais tracer une ligne directe entre cela et ma musique, c'est un peu trop facile.

**Trouvez-vous une certaine joie dans un jeu aussi puissant ?**

Oui. Aller chercher les limites, dépasser certaines barrières. C'est une sensation très agréable de finir un set le corps vidé et bousillé. J'adore ça.

**Vous semblez explorer depuis 50 ans la même façon de rester en vie ?**

Qu'est-ce que c'est la vie ? Il faudrait d'abord que je sache où je suis, où je vais. Pour moi, le jazz n'a jamais été une question de style, swing, be-bop ou autres. C'est une histoire de personnalités. Ce qui est beaucoup plus intéressant. Je n'ai pas de but singulier mais j'aimerais connaître ce que je suis. Et cela nécessite la durée d'une vie. Je m'approche peut-être de la réponse.

**Quel lien peut-on faire entre votre travail graphique et votre musique ?**

J'ai débuté comme peintre. J'imprimais en sérigraphie et j'ai fait 99% des pochettes de mes albums mais à la fin des années 60, la musique a pris le pas. Le but de la musique reste de créer à plusieurs. C'est une force sociale. On n'a pas besoin d'une amitié profonde mais de respect.

**Vos choix de partenaires sont-ils basés sur leur façon de jouer ?**

Je crois que cela ne se passe pas tout à fait comme cela. Par exemple, Heather Leigh m'a choisi et j'en suis vraiment très honoré mais, pour être honnête, je ne la connaissais pas, je ne savais même pas ce qu'était le *pedal steel guitar*. Elle m'a simplement appelé et nous avons joué ensemble au festival de Glasgow. Sinon, j'ai un faible pour les batteurs. Ils sont un contrepoint parfait à mon travail. Dans ma petite histoire musicale, tu trouveras les meilleurs batteurs qu'on peut choisir.

**On peut noter une certaine provocation dans les titres de vos albums. Cela viendrait-il de votre passage au sein du mouvement Fluxus ?**

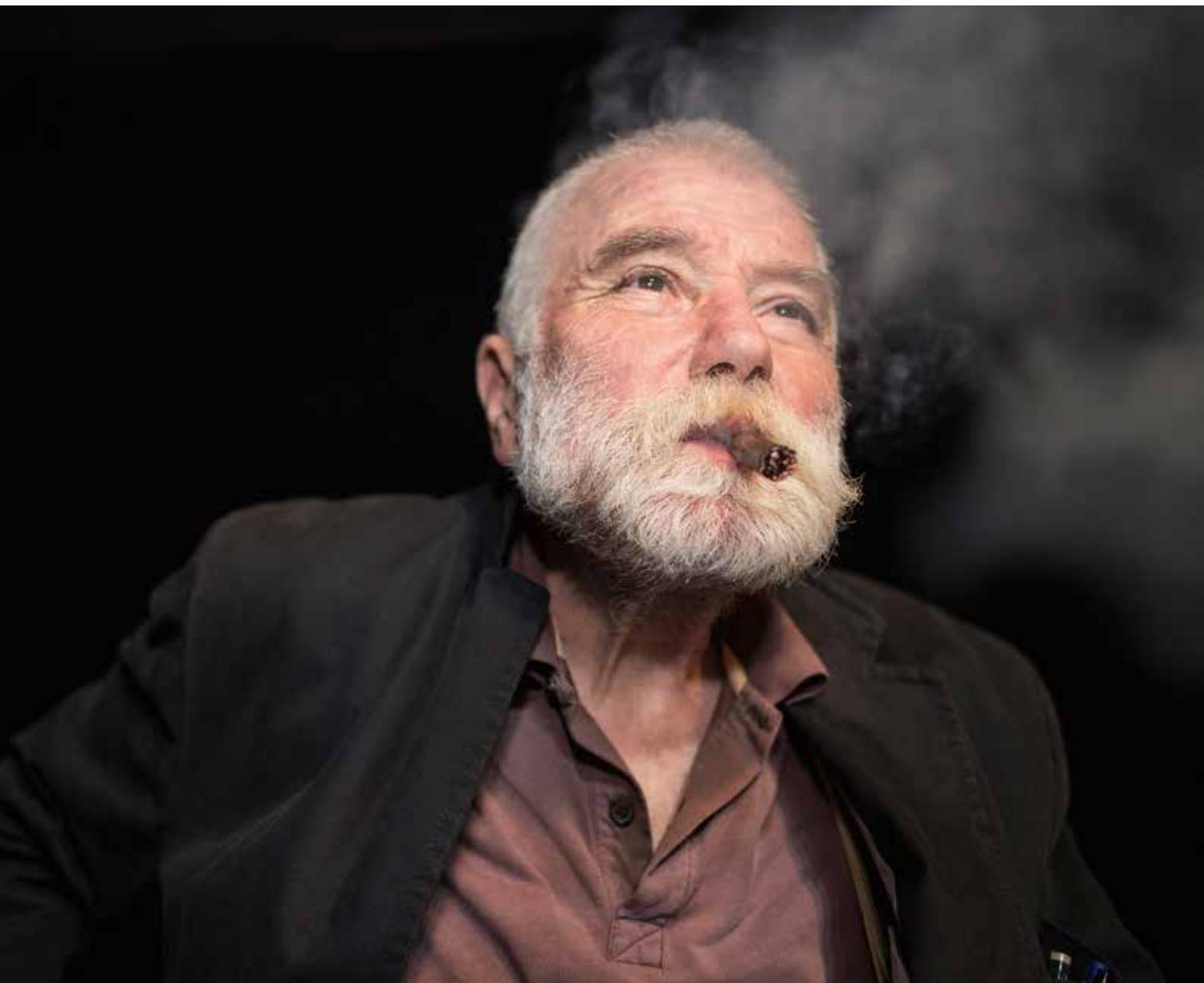
Je ne me suis jamais vraiment engagé dans le mouvement Fluxus. La rencontre avec Nam June Paik aux débuts des années 60 reste importante pour mon travail graphique comme Don Cherry l'a été pour ma musique. Tu sais, pour créer une musique différente, tu dois aller rencontrer des peintres, des gens de théâtre. J'ai rencontré assez tôt Mauricio Kagel, Stockhausen et John Cage. Cela m'a beaucoup aidé. Aujourd'hui, tout est rangé dans des petites boîtes et le business t'oblige à produire, à être présent sur Internet. La musique s'en trouve forcément changée.

**C'est grâce à ce constat qu'on trouve un titre comme *Whatthefuckdoyouwant* sur un de vos albums ?**

Ça a pas mal à voir avec cela, oui.

**En vous entendant jouer, on pense bien sûr à Albert Ayler, Coltrane ou Don Cherry. C'est pourtant Coleman Hawkins ou Art Pepper qui reviennent souvent, selon vous, comme influences.**

Dans ma façon de jouer et de considérer la musique, Coleman Hawkins et Sonny Rollins ou même Ben Webster sont des repères. Ce sont tous des musiciens avec un soin très personnel de leur son. J'essaie de me rapprocher de cela. Si tu écoutes la radio et qu'un de



mes morceaux est joué, tu sais que c'est moi qui joue. Beaucoup de jeunes types me demandent comment faire tel ou tel truc mais je n'en sais rien. Cela me vient, je le développe en jouant. Il n'y a pas de recette.

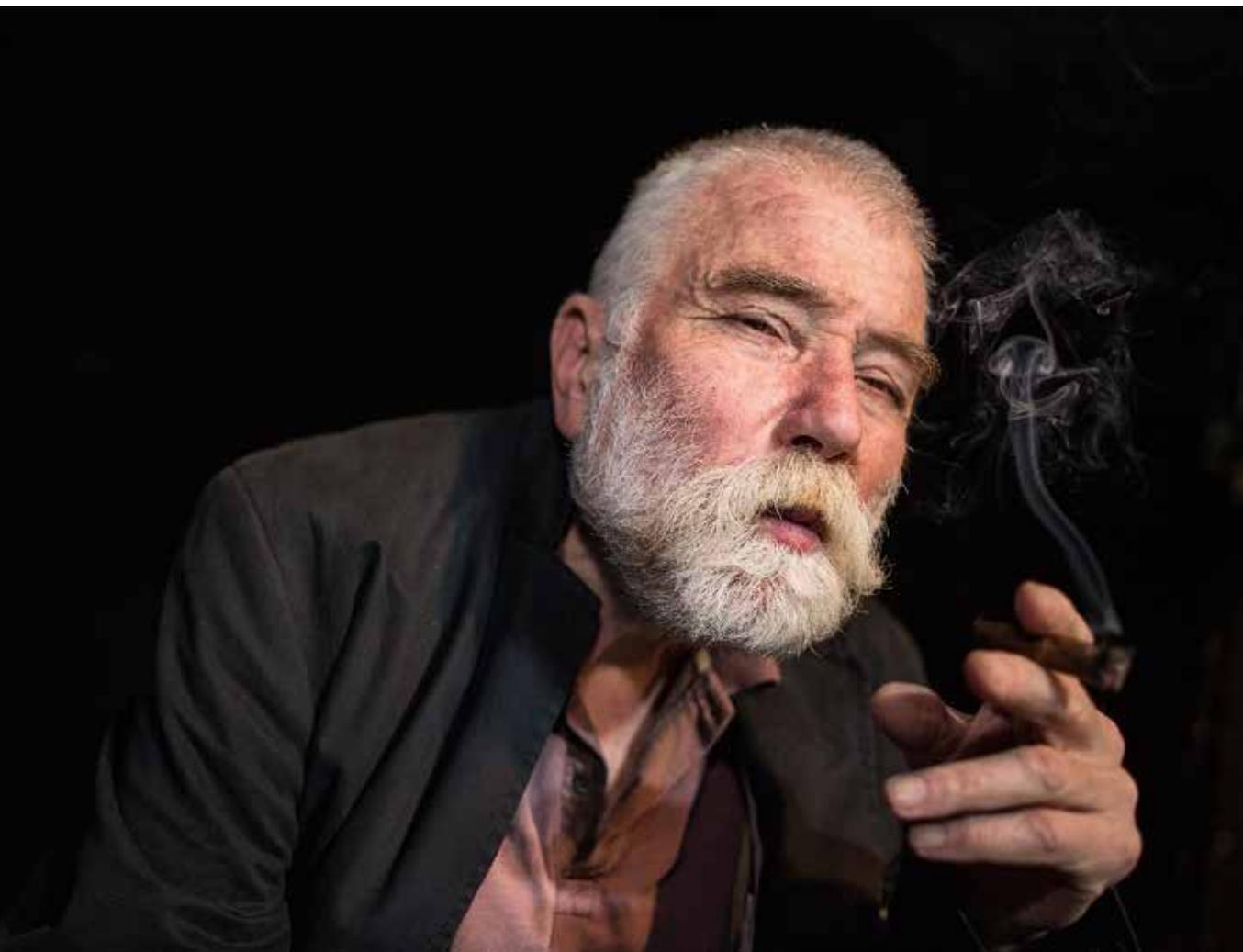
#### **Écoutez-vous beaucoup de musique ?**

Non. Quand je suis à la maison, dans mon atelier ou mon jardin, parfois j'écoute des albums d'Ellington, première période. J'admire ce type. Même s'il a joué et rejoué durant sa carrière beaucoup de ses mélodies composées dans les années 20, il a toujours essayé de développer des sons différents en choisissant ses musiciens avec soin. Rester sur ses acquis est tentant mais il y a toujours quelque chose de plus à découvrir dans sa propre musique. Par exemple je continue de jouer avec Han Bennink, aussi vieux que nous soyons,

nous trouvons toujours quelque chose de nouveau que nous n'avions jamais encore joué.

**Autre chose vous relie à Ellington et Hawkins. C'est la charge politique dans la musique. Ellington devait se battre pour imposer sa musique dans l'industrie blanche, on retrouve Hawkins aux côtés de Max Roach sur la *Freedom Now Suite*.**

Oui ! On pourrait ne pas soupçonner cela de Coleman Hawkins. Surtout avec Max Roach ! Avoir cette prise de position politique de la part d'un vieil homme comme Hawkins, au son si léger, est une chose admirable. Le seul mec avec qui je peux parler de cela est Joe McPhee. On a le même âge, on a traversé la même histoire. Il a vécu les soulèvements de Washington, s'est fait coffrer par la police. J'ai vécu 68/70 en Allemagne.



**Avez-vous pris part à ces événements en Allemagne ?**  
Avec ma musique, plus ou moins.

**Avez-vous rencontré par exemple un type comme Rainer Werner Fassbinder ?**

Je l'ai rencontré à Wuppertal où j'habitais alors. J'ai été mis en contact avec Fassbinder et nous avons commencé à envisager une collaboration mais il est mort. Je le voyais comme un *soul brother*. Quand je revois ces premiers films, je me dis que cela aurait été un chouette truc.

**Vous avez grandi en RDA. Cela a-t-il eu une influence sur votre musique ?**  
Hum.

**1989, est-ce une année particulière pour vous ?**

Pas vraiment. Je crois que les deux Allemagnes pouvaient coexister. Bien sûr, nous avons la même langue, la même histoire. C'est une belle chose. Mais ce bordel de réunion est allé trop vite. C'était juste une urgence de communication politique. Les choses ont besoin de temps. J'ai commencé à bosser avec des gens comme Günter Sommer, Petrowsky, Connie Bauer

ou Uli Gumpert. À cette époque, il y avait une vraie scène jazz en Allemagne de l'Est mais, désormais, tout le monde se plaint et personne ne fait rien. C'est assez triste.

**Vous avez furieusement repris le *EinheitsFrontlied* de Brecht et Eisler.**

Ce n'était pas prévu. Je me souviens qu'on jouait avec Van Hove et Bennink depuis une semaine à l'Académie des Arts de Berlin. J'ai toujours été fana des travaux de Brecht et de la musique de Eisler. J'ai juste commencé à jouer le thème et un type du label FMP m'a lancé : « *Ok ! La bande tourne !* » J'ai dû l'écouter récemment pour une émission de radio, c'était une bonne déclaration.

**Pensez-vous qu'Eisler est un compositeur sous-estimé ?**

Oui ! Pas seulement pour la musique écrite pour les textes de Brecht. C'est ce qui a été le plus exposé. Mais son travail de compositeur pour petit orchestre, ses lieder pour piano et voix. Il y a une œuvre que j'adore et que j'écoute souvent, *Fourteen Ways Of Describing The Rain*. C'est une chose magnifique.

**NANCY**  
11 → 21  
OCT 2017  
**JAZZ**  
**PULSATIONS**

GRAMATIK • JULIETTE ARMANET  
VITALIC • CHARLELIE COUTURE  
INNA DE YARD • SON DEL SALÓN  
AYO • ÉMILE PARISIEN 5<sup>tet</sup>  
INVITE MICHEL PORTAL  
TIGRAN HAMASYAN • ROVER  
YOUN SUN NAH • SARAH MCKENZIE  
KENNY NEAL • GUILLAUME PERRET  
DEAD KENNEDYS • SARAH MCCOY  
PABLO MOSES • CHAPELIER FOU  
BIRÉLI LAGRÈNE GIPSY PROJECT  
CALYPSO ROSE • ROULER PINDER  
KEZIAH JONES • DJANGO MEMORIES  
PASOLINI PAR VIRGINIE DESPENTES,  
BÉATRICE DALLE ET ZÉRO  
FISHBACH • WALLACE RONEY 5<sup>tet</sup>  
EMIR KUSTURICA & THE NO SMOKING  
ORCHESTRA • ...

CAISSE D'ÉPARGNE  
LORRAINE CHAMPAGNE-ARDENNE

N culture à  
Nancy

[WWW.NANCYJAZZPULSATIONS.COM](http://WWW.NANCYJAZZPULSATIONS.COM)

Licence II : 54-0104 • Licence III : 54-0264 • Peinture (détails) : François Malingré



TRINITAIRES  
& BAM

oct.  
déc.  
20  
17

10 ans de  
Born Bad Records  
Abraham Inc. feat.  
David Krakauer,  
Fred Wesley  
& Socalled  
Amadou & Mariam  
Festival Musiques  
Volantes #22  
Festival Zikametz #14  
Igorrr  
Patrice  
Rodolphe Burger  
Rone  
Ruines Franck Vigroux  
Sanseverino  
The Residents  
Tinariwen

Et plus encore à découvrir  
sur [www.trinitaires-bam.fr](http://www.trinitaires-bam.fr)

cité musicale  
metz

Grand Est  
LORRAINE CHAMPAGNE-ARDENNE

Cité Musicale Metz

Licences  
1-1097303 1-1097302  
2-1097304 3-1097305

Par Emmanuel Abela  
(avec la complicité malicieuse de Régis Debray)  
Photos : Pascal Bastien

# Tel est pris





**La vie réserve parfois des surprises : tel l'arroseur arrosé, l'intervieweur se retrouve interviewé. Par le philosophe Régis Debray, qui plus est. Récit d'une rencontre pas ordinaire.**

Oh bien sûr, la perspective d'un échange avec Régis Debray m'enthousiasmait. Je pense le lire depuis mes plus jeunes années étudiantes, et certains de ses ouvrages dont les *Cours de Médiologie générale* (1991) ou *Vie et Mort de l'image* (1992) ont fini par orienter durablement – voire conditionner – certains de mes propres points de vue. Là, l'occasion de sa venue dans le cadre des Bibliothèques Idéales à Strasbourg s'annonçait trop belle et la demande a été formulée, puis honorée très tôt. Je dois avouer que j'avais tendance à me perdre un peu dans ses deux derniers ouvrages, *Civilisation* et *Le Nouveau Pouvoir*, avec lesquels il pratique encore un peu plus cette écriture impulsive, pleine d'ironie et ultra référencée, qui sans occulter le sens de ce qu'il formule, l'amène tel un garnement à chercher à se convaincre lui-même avant de convaincre quiconque d'autre. Mais je pensais bien éclaircir certaines zones d'ombre, voire quelques contradictions, en m'entretenant avec lui.

Rendez-vous est pris dans le nouvel hôtel Boma, rue du 22 Novembre à Strasbourg, le vendredi 8 septembre à 11h. J'y suis, mon ami photographe Pascal aussi. La jeune fille à l'accueil fait un peu de résistance : pourquoi donc l'appeler à l'heure dite alors qu'il est préférable d'attendre un peu ? J'essaie de lui expliquer que j'aimerais me signaler de suite plutôt que de donner le sentiment d'arriver en retard, mais elle, elle préfère me faire patienter. Dialogue de sourds pas bien dommageable, mais qui crée un semblant d'inconfort ; je n'étais pas au bout de mes peines... Régis Debray est finalement prévenu de notre présence au téléphone. Je le guette par l'entrée qui donne accès aux chambres, mais faut-il croire qu'il n'est jamais là où on l'attend, il arrive par derrière, dans mon dos, en scannant du regard

tout ce qui l'environne : les revues disposées sur la table, l'encodeur mp3 avec son micro déjà branché et un peu plus loin le studio photo installé par Pascal, avec son grand flash sur pied. Il nous salue cordialement, mais nous questionne en feignant un air grave : « Vous a-t-on prévenu que j'étais un mauvais client ? » Non, on ne nous a prévenus de rien. « Ah, ils auraient dû vous dire que je n'aimais pas me livrer au jeu de l'interview ! Et puis, à quoi bon, me direz-vous ? Pour assurer la promotion d'un ouvrage ? » J'ai beau marmonner que rien ne s'impose à lui, il s'empare déjà de la revue. « Ah oui, c'est plutôt bien mis en page. Vous accordez de l'importance à l'image, j'apprécie ! » Il feuillette avec attention. De manière naïve, je me dis que la présence de Marcel Gauchet dans nos colonnes l'amènera à reconsidérer sa position sur une éventuelle interview, mais sa réaction ne me laisse —>



forme de fuite, un abandon, non ? » Je suis mouché : ai-je fui l'enseignement ? Peut-être... Il reprend *Novo* en main : « Et alors, comment en arrive-t-on à créer un magazine comme celui-là ? » Sans m'étendre, je lui rappelle qu'au sein de l'équipe nous sommes quelques-uns à avoir beaucoup fait cela depuis plus de 25 ans : créer du magazine, *LimeLight*, *Polystyrène*, *Zut*, *Novo*, et bien d'autres encore. Avec des modèles qu'il connaît bien, *Trafic* notamment de ce cher Serge Daney qu'il a interviewé dans le cadre de cette superbe série d'émissions, *Itinéraire d'un ciné-fils*, peu de temps avant la mort du critique en 1992. « Oui, vous avez été lecteur des Cahiers du cinéma ! », lance-t-il avec la satisfaction de celui qui sait. Les *Cahiers*, entre autres choses suis-je tenté de rajouter, *Rock&Folk*, *Best* ou des fanzines rock au début des années 80. Mais comment expliquer le punk à un vieux sagouin si respectable soit-il ? Là aussi, je m'abstiens.

Il poursuit son interview improvisée et aborde la question de la gratuité. « Vous n'êtes pas sans savoir... » Je termine la phrase : « ...que la presse gratuite apparaît comme suspecte du fait de son financement par l'insertion... » Il est surpris par mon anticipation dans ce jeu amusant qui nous lie désormais ; il prend le contre-pied : « Exactement ! Mais vous cherchez à construire de vrais contenus à ce que je vois ! » J'acquiesce avec un brin de fierté non feinte, et lui expose cette petite théorie échafaudée récemment en présence d'un homme de presse britannique, critique rock et accessoirement ami de Paul McCartney, Paul Du Noyer, fondateur de *Q*, puis de *Mojo*, qui a obtenu la distinction d'*Editor of the Year* en Grande-Bretagne en 1994 : ensemble, nous en étions arrivés à la conclusion que la gratuité émancipe, qu'elle libère ; une fois les financements obtenus – ce qui n'est jamais simple –, elle permet de tendre paradoxalement vers des contenus augmentés, des visuels choisis et un graphisme soigné. « Ce ne sont que des bouteilles à la mer, en définitive. On espère juste qu'elles atteindront le rivage, à destination de quelqu'un qui saura s'en saisir. » Il semble séduit par la courte démonstration, mais me rétorque : « Vous voyez, pour moi, le format de *Novo* se situe

→ plus guère d'espoir : « On s'en fout de ce qu'il peut raconter, Marcel Gauchet, non ? » Là, il surjoue la posture du mauvais coucheur, ça n'est pas loin de nous amuser beaucoup. Bon, s'il accepte la photo, on tiendra bien quelque chose. Mais là aussi, il manifeste un peu de résistance : « Ah, je dois me déplacer là-bas ? Vous ne voulez pas la faire là, comme ça ? » Pascal ne se démonte pas, et l'entraîne à sa suite. Quelques courts instants plus tard, ils reviennent tous les deux. Je m'attends à tout, j'espère cependant qu'il va entamer la discussion et me laisser l'interroger. Il reprend la revue en main, et pointe mon nom dans l'ours : « Vous savez ce qu'on va faire ? C'est que je vais vous interviewer, moi ! Ça sera l'interview d'Emmanuel Abela par Régis Debray ! C'est plus intéressant, non ? » Je n'ose pas répondre, déjà résigné. Au fond de moi, je me dis que les premiers instants passés j'arriverai à inverser les rôles à nouveau, mais autant l'annoncer de suite : Régis Debray ne se démonte pas, et l'Histoire nous relate ces instants de conviction profonde qui l'amènent à ne jamais dévier de sa décision première ; il n'y avait aucune raison en la circonstance de déroger à cette règle. Il y va tout de go, et m'interroge sur mes études. Ce qui est troublant, c'est que je comprends d'emblée qu'il sait tout, déjà ; en un regard, tel un appareil de radiographie ultra perfectionné, il vous sonde l'esprit. « Des études d'histoire et d'histoire de l'art ? Vous avez donc enseigné ? » Oui, j'ai enseigné pendant douze années. « Mais pourquoi avoir quitté l'enseignement ? Pour vous consacrer au journalisme ? » Je lui explique que c'est plus compliqué que cela, que j'avais des craintes de vieillir dans le métier, et surtout que nous nous situions à une époque, celle de l'avènement du Smartphone, où je n'étais plus sûr de comprendre les centres d'intérêts des gamins, généralement axés sur une imagerie qui m'échappait. « Mais j'ai aimé enseigner, viscéralement ! » Il situe les choses en médiologie : « Oui, en homme de la graphosphère, vous vous retrouvez confronté à un public typique de la vidéosphère. » J'aimerais objecter que, natif de la fin des années 60, je me sens aussi issu de la génération du tout image, mais je m'abstiens. « Cela ne m'explique guère, poursuit-il, ce que je juge comme une





entre le magazine et la revue. » Je lui réponds que nous-mêmes, nous avons tendance à nous chamailler à ce propos. Puis, il se montre critique : « La ligne ne me semble pas une évidence. Le propos est culturel certes, mais je partirais plutôt sur quelque chose de thématique, voyez-vous. Si vous faites un numéro sur les changements de civilisation qui se sont opérés et qui font qu'aujourd'hui nous "sommes devenus Américains" [le vrai sujet de son livre *Civilisation*, ndlr], j'en suis. » Message reçu. Je lui souris, il a compris que je n'avais pas l'intention de recréer ni *Les Temps Modernes*, ni *Le Débat*. Je tente alors de lui préciser les choses : « Une revue comme la nôtre a bien sûr pour but de relayer une information culturelle sur les régions que nous couvrons, mais nous aimerions aller plus loin que cela et justement profiter de cette liberté que nous offre la gratuité pour tendre vers d'autres formes de création : il s'agit d'ouvrir des espaces à notre réseau étendu de journalistes, auteurs, photographes, illustrateurs et graphistes, pour que l'expression soit la plus personnelle possible. C'est bien sûr une gageure en ces temps incertains, mais je crois véritablement au fait que nous puissions nous montrer activateurs de réels désirs textuels et visuels. À ce titre, l'implication de nos contributeurs doit être totale dans la construction de nos contenus. Moi, je cherche simplement à me montrer garant de l'équilibre et de la cohérence du tout. » Je lui redis cependant qu'on se situe à un moment de remise en question globale liée au danger d'une forme de « confort » ou de routine qui vise à enfilet les perles. Je rajoute : « N'y a-t-il rien de plus dangereux que le confort, non ? » Il acquiesce, puis rebondit : « Alors, je passe de l'objection à une interpellation : comment fait-on ? » Je lui réponds que l'approche thématique est une possibilité, mais que dans le contexte économique qui est le nôtre, une tonalité particulière peut être trouvée de numéro en numéro – et c'est déjà le cas, une édition à dominante cinéma, une édition arts plastiques ou avec des passerelles entre littérature et musique, etc. –, même si tout cela est naturellement contredit par la nécessité d'ancrer davantage la revue. Rien de paradoxal à cela, si ce n'est la volonté d'embrasser l'ensemble d'un vaste territoire sur l'est de la France, avec des entrées en Suisse, en



Allemagne et au Luxembourg. « Oh l'ancrage régional dans le contexte très favorable de ces villes de province, voilà sans doute une force, admet-il. À renforcer donc pour affiner la ligne. » Là aussi, le message est bien reçu. Il se tourne vers Pascal : « Plutôt un bon client, non ? Et qui en plus ne fait pas la gueule, ce qui est plutôt appréciable. Mais je le connais, en modeste, il cherchera à reléguer ce sujet dans un coin de son magazine. Je compte sur vous pour veiller à ce qu'il figure en bonne place ! » Je lui promets la présence de cet article en belle entrée de lecture à un endroit clé de la revue. Il revient sur son refus initial de répondre favorablement à une interview : « Vous savez, je fonctionne en escalier, j'ai la réponse à la question qui m'est posée dix minutes plus tard. » Et moi donc, aurais-je envie de lui dire. Comme s'il était si simple de trouver les mots justes, là dans l'instant, en réponse aux questions de Régis Debray... Nous poursuivons la discussion sur sa propre revue, *Médium*, dans laquelle figure le texte initial qui a donné lieu à la publication du *Nouveau Pouvoir* aux éditions du Cerf. Il m'avoue que le contexte économique ne peut garantir la pérennité d'un tel support, je comprends mieux dès lors son questionnement et l'intérêt qu'il manifeste pour notre petite aventure éditoriale. Je sors de cette mini épreuve un tantinet assommé, comme lors de ces instants où l'on ne sait plus vraiment si on a rêvé. Tel est pris qui croyait prendre, me dis-je en souriant, et surtout que ça me serve de leçon... J'entends l'objection, j'entends aussi et surtout l'interpellation. J'entends enfin l'invitation presque amicale à continuer d'exister et à penser notre projet. Elle nous engage. Avec une conviction renforcée, j'ai le sentiment que nous saurons y répondre.

**Régis Debray, *Civilisation*.**  
**Comment nous sommes devenus Américains,**  
Gallimard ; *Le nouveau pouvoir*, Cerf.

# Impulsions culturelles

Avec Laboratoire d'Europe, 1880-1930, la Ville de Strasbourg sort un projet à la fois dense et audacieux de son tube à essai. L'exposition a pour ambition de retisser la toile des dynamiques culturelles au centre de laquelle se place Strasbourg au tournant du XX<sup>e</sup> siècle.

Croisements interculturels, transferts et parallélismes sont au cœur des problématiques soulevées par Laboratoire d'Europe qui s'inscrit à l'échelle de la ville toute entière en mobilisant plusieurs institutions. Autour du Musée d'art moderne et contemporain, qui fait office d'épine dorsale, gravitent plusieurs espaces complémentaires, comme le Musée zoologique ou la Bibliothèque nationale et universitaire, déclinant d'autres facettes du sujet.

Lieu de l'expérience, le laboratoire est aussi celui de tous les possibles. Dans notre imaginaire, il évoque à la fois la rigueur des paillasses du biologiste, le cabinet de travail de l'homme de lettres et l'atelier de l'artiste qui met à l'épreuve couleurs et matières. Une dimension expérimentale partagée par les arts, les lettres et les sciences, parmi les trois principaux domaines embrassés par l'exposition. Résolument pluridisciplinaire, Laboratoire d'Europe n'est pas seulement conçue comme une présentation d'œuvres d'art : elle met en perspective des éléments historiques issus des collections de l'université, des bibliothèques de la ville et des musées et invite le spectateur à établir une relation originale aux objets présentés. Roland Recht et Joëlle Pijaudier-Cabot, commissaires de l'exposition, accompagnés de Jean-Claude Richez, membre du comité scientifique, posent un regard complémentaire sur le sujet.

**Racontez-nous : quels ont été les éléments déclencheurs de ce projet foisonnant..**

**Roland Recht :** Mes recherches sur l'histoire de l'art d'une région comme la nôtre m'ont fréquemment, pour ne pas dire toujours, rendu attentif à la question du récit national sous-jacent. Que ce récit ait pour auteur un Allemand ou un Français, il lui est difficile de ne pas revendiquer, plus ou moins fortement, parfois même sur un ton polémique, à un moment donné de l'histoire de l'Alsace, la prééminence de son pays sur l'autre. Une belle occasion est offerte à ces auteurs par la période qui va de la guerre franco-prussienne aux années 1920. Il est peu d'Alsaciens aujourd'hui, qui possèdent une vision relativement claire et objective de ce moment de l'histoire. J'ai pensé qu'il était peut-être temps de procéder à une réécriture de l'histoire de Strasbourg en prenant en compte l'action de la totalité des acteurs qui ont fait de notre ville ce qu'elle est aujourd'hui.

Alors, pourquoi « laboratoire d'Europe » ? Parce que nous saisissons que Strasbourg est alors une véritable passerelle linguistique, et que les transferts culturels, les hybridations qui s'y manifestent, contribuent, plus qu'ailleurs semble-t-il, à l'invention de l'idée européenne.





Max Beckmann, *Kleine Operation*, 1915.  
Pointe sèche, 32 × 42,7 cm,  
Musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg  
© Musées de Strasbourg © Adagg, Paris, 2017



→ **En vous penchant sur les dynamiques et les réseaux, plutôt que sur une approche strictement chronologique vous dites vouloir tendre « vers une approche d'un temps plus long ». Pouvez-vous nous préciser ce parti pris ?**

R.R. : La perception du temps est toujours induite par l'échelle à laquelle on mesure les choses. Certes, pour un historien, 50 années [1880-1930, *ndlr*] ne constituent pas une « longue durée ». Mais si nous approchons notre lorgnette, nous nous apercevons qu'une infinité de modifications plus ou moins discrètes, de mutations plus ou moins lentes, se produisent et agissent sur le corps social, sur les institutions, sur les mentalités. En fait, nous adoptons deux cadres, celui d'un temps donné et celui d'un espace donné : ce que représente pour les hommes et les femmes qui l'ont expérimenté, le « moment strasbourgeois » de leur existence (de poète, de musicien, de savant, etc.). C'est là une nouvelle échelle de mesure à laquelle s'intéresse l'exposition de cet automne, avec le catalogue qui l'accompagne, et le dictionnaire publié par les Presses Universitaires qui forme leur complément.

**Regarder l'histoire de Strasbourg au travers du prisme de la culture est-il aussi un moyen de poser un regard nouveau sur l'histoire de la ville ?**

Jean-Claude Richez : Le choix de l'exposition, et du dictionnaire qui l'accompagne, est effectivement de proposer une lecture de l'histoire de la ville qui ne soit pas réduite à sa seule histoire politique. Il s'agit aussi de mieux montrer comment cette histoire s'articule avec les grands courants artistiques, culturels, intellectuels qui marquent alors la période. On peut évoquer par exemple l'apport à l'Art nouveau que constitue le cercle de Saint Léonard ou encore de l'introduction en France de la phénoménologie par le philosophe et théologien Jean Hering.

**D'ailleurs, l'exposition se propose d'étendre la sphère d'influence culturelle à l'Europe. Pouvez-vous nous donner quelques exemples d'interactions qui dépassent les frontières de la France et de l'Allemagne ?**

J.-C.R. : Considérer que Strasbourg est au croisement de différentes aires culturelles est d'abord un parti pris métho-

dologique. Il permet d'échapper à la réduction de la culture à ses seules dimensions nationales. Tout au long de la période concernée, Strasbourg entre en interaction avec d'autres aires culturelles : avec les confins de l'Empire russe, avec l'Italie qui influence une partie du mouvement littéraire en Alsace, avec la Suisse et dans une moindre mesure, avec la Belgique. Pour moi, si Strasbourg est alors laboratoire d'Europe, c'est dans le sens où on peut l'entendre aujourd'hui, comme « processus d'intégration » avec comme horizon de nouveaux mélanges de langues, de cultures, d'histoire, de nationalités. Ce que j'aimerais que l'on retienne, c'est l'histoire d'une ville inscrite dans des espaces et des histoires plurielles, échappant aux logiques identitaires type « vieux Strasbourg », « vieille allemande » ou encore « bastion français sur le Rhin ».

**Échanges et fécondations ne vont pas forcément de soi, surtout dans un contexte d'annexion. Comment avez-vous intégré les tensions et les oppositions qui sont aussi inhérentes à la confrontation de deux cultures ?**

R.R. : J'espère que le visiteur lorsqu'il sortira de l'exposition du MAMCS, saura répondre à cette question : cela voudra dire que nous avons réussi notre pari. Je pense que les tensions sont opérantes, elles sont facteurs d'enrichissements. Des écrivains comme René Schickele, sont de parfaites illustrations d'une création entre une culture qui doit beaucoup à la France, et son expression dans la langue allemande, mais constamment en tension. Tension que semble avoir résolue Hans-Jean Arp, parce qu'il s'éloigne définitivement des bords du Rhin. Pour le premier, cette tension est source de souffrances, pour le second elle se résorbe dans l'humour.

**Foisonnante, l'exposition fait cohabiter dans un même espace des instruments de savoir issus du monde universitaire, des œuvres d'art aux médiums variés et des documents historiques. Comment avez-vous jonglé avec cette diversité ?**

R.R. : L'exposition a nécessairement un caractère encyclopédique puisqu'elle a pour objectif de montrer (dans la mesure où c'est possible) tous les aspects de l'activité de l'esprit créateur. En

même temps, cela nécessitait des choix dont il émane, c'est mon opinion, une atmosphère tout à fait poétique parce que l'esprit du visiteur peut rêver à l'occasion de la rencontre qu'effectuent les objets entre eux. Bien sûr, l'appareil didactique, qui accompagne chaque visiteur, lui permet aussi d'apprendre beaucoup de choses, comme nous avons appris nous-mêmes en concevant cette exposition.

**Une grande attention est portée à la ville de Strasbourg en tant que cadre urbain et architectural. Par quels moyens avez-vous réussi à inviter la ville dans le musée et à la rendre vivante ?**

J.P.-C. : La ville, dans sa présence physique, a été au cœur de notre réflexion en élaborant le parcours de l'exposition ; c'est d'ailleurs l'un des défis que nous avions posés à notre scénographe, Adeline Rispal, que de rendre palpable l'atmosphère urbaine dans une exposition qui ne traiterait pas d'architecture, puisque le sujet serait traité dans l'exposition que le service de l'inventaire consacre dans le même temps à la Neustadt. La ville est présente dans les frises d'images qui se déploient tout au long des salles des expositions, dans des compositions ponctuant le parcours, qui mêlent images du Strasbourg de l'époque et de la ville actuelle et dans les films d'archives qui ont été montés et mis à disposition par la MIRA (Mémoire des images réanimées d'Alsace).

Très emblématique, enfin, de la façon dont nous avons voulu montrer la ville, l'exposition consacrée à la musique, présentée à la Galerie Heitz, au sein du Palais Rohan. Elle évoque la vie musicale à travers ses différents lieux : la musique savante en ses lieux institutionnels, la musique légère dans les parcs et jardins, la musique militaire dans son cadre urbain...

**Et inversement, les manifestations hors les murs invitent aussi le visiteur à affiner son regard sur la ville...**

J.P.-C. : En effet, les visiteurs seront incités à parcourir la ville dans son ensemble (une application numérique multilingue est destinée à les guider) et à aller à la rencontre des expositions proposées par nos partenaires nombreux et enthousiastes (BNU, archives et médiathèques, la HEAR...). Ils pour-



Anton Seder, planche extraite de *Das Thier in der decorativen Kunst*, Vienne, Gerlach et Schenk, 1896, Bibliothèque des Musées de la Ville de Strasbourg  
© Musées de Strasbourg

ront aussi assister à d'autres temps forts de cette programmation culturelle dont la musique constitue l'un des éléments phares (festival Musica, opéra, chorales...).

#### **Des œuvres ont-elles été acquises ou revalorisées dans le cadre de Laboratoire d'Europe ?**

J.P.-C. : Les expositions font avant tout la part belle aux collections strasbourgeoises. Concernant les collections muséales, nous avons en effet acquis récemment quelques « pépites », comme des dessins du directeur allemand de l'École des arts décoratifs, Anton Seder, acteur du Jugendstil européen. Toutefois, notre effort a essentiellement porté

sur la restauration d'œuvres importantes, voire exceptionnelles, comme celle d'un ensemble montré par Charles Spindler à l'exposition universelle de Saint-Louis, aux USA, en 1904 (grâce au concours des Amis du musée d'Art moderne et contemporain). Cet ensemble complet sera reconstitué dans l'exposition et a été l'occasion d'exceptionnelles redécouvertes dans nos réserves.

#### **Le mot laboratoire suggère une dimension quasi expérimentale. Défendez-vous l'idée d'un « musée-laboratoire », comme un centre de recherche dont les expositions devraient présenter les résultats à un large public ?**

J.P.-C. : Le terme de laboratoire s'est imposé spontanément dès le début de nos travaux ; il revient d'ailleurs assez régulièrement sous la plume de divers protagonistes de l'époque. Au-delà de la référence immédiate à la recherche scientifique et à l'université, il s'est imposé car il rend compte du caractère expérimental, très particulier, de ce qui s'est joué alors, dans une ville devenue un véritable laboratoire urbain. Une ville dans laquelle s'est développé un lien original entre enseignement, recherche universitaire et collections muséales d'ambition européenne. Qu'est-ce que serait aujourd'hui un « musée-laboratoire » ? Un musée dans lequel les artistes ont toute leur place et depuis lequel, en tant que chercheurs, ils s'adressent à la Cité. Un musée qui propose à ses publics de nouvelles formes d'exposition : expérience de l'œuvre, transmission de l'état de la recherche, mais aussi apprentissage de la citoyenneté. À ce titre, le musée est bien, à sa manière, un laboratoire de formes et d'idées !

**LABORATOIRE D'EUROPE,  
STRASBOURG 1880-1930,  
exposition jusqu'au 25 février 2018  
au MAMCS, Musée des Beaux-arts  
et Galerie Heitz, Musée zoologique,  
à Strasbourg  
Sous la direction de Roland Recht  
et de Jean-Claude Richez, *Dictionnaire  
culturel de Strasbourg, 1880-1930*,  
Presses universitaires de Strasbourg**



# La trace de l'éphémère

Pendant la Biennale Mulhouse 017,  
Laurent Lacotte a été invité par l'association  
Mulhouse Art Contemporain à intervenir  
dans l'espace public. Dominique Bannwarth,  
président de MAC, revient avec lui sur une œuvre  
qui a fait parler d'elle.

**L'appel à projet pour o(ff)17 de Mulhouse Art Contemporain portait sur une « œuvre performative ». Qu'est-ce qui a motivé ton intérêt pour cette proposition ?**

Mon travail est protéiforme, il ne répond pas à un schéma de cases. Je navigue entre plusieurs interrogations et ne m'interdit aucune forme. Mon travail embrasse un petit peu tous les champs. Je suis un spécialiste de tout et de rien... Ce qui m'a plu à Mulhouse, c'est de répondre au culot à cet appel à projet spécifique au regard d'une de mes pratiques qui consiste à aller et à faire dans l'espace public. La performance n'est pas à proprement parler partie prenante de mon travail. Mais si l'on élargit sa stricte définition ma façon de faire dans l'espace public, l'énergie mobilisée en son sein, les interactions générées, tout ceci relève du geste performatif.

**En répondant à cet appel à projet, tu as aussi relevé le défi de débarquer dans une ville inconnue pour toi. Dans un premier temps, nous te l'avons fait découvrir au fil des quartiers, de leur personnalité, de leur urbanisme, de leur histoire, de leur sociologie... Quelles ont été tes premières impressions ?**

J'ai rencontré une ville qu'on qualifierait de prime abord « à échelle humaine » et en même temps qui semble étendue. Entre la magnificence architecturale qui témoigne d'une histoire et certaines conditions des personnes que l'on peut croiser, l'écart est assez grand, et le contraste intéressant.

**Justement, comment as-tu abordé ce territoire mulhousien, son espace, ses habitants, lorsque tu as commencé à réfléchir aux gestes que tu voulais réaliser dans le cadre de cette immersion ? On porte nécessairement un jugement sur ce que l'on découvre, mais on est à la fois absorbé par cette découverte, non ?**

Je me garderai bien de juger. Je suis plutôt dans une façon d'absorber les choses. Il y a chez moi une grande part d'intuitif. Le parti pris c'est de fonctionner un peu à l'instinct, au travers des sens, la vue, l'odorat, l'ouïe, le goût, le toucher, pour dégager une sorte d'ambiance générale et établir une cartographie plus affective que socio-politique. Être le médium...

**Le « médium c'est le message » pensait Marshall McLuhan... Tu as à la fois réagi à des situations rencontrées, investi des objets trouvés par hasard sur ton chemin, mais aussi utilisé des accessoires achetés et utilisés dans certains gestes...**

C'est vrai que dans les artères très franchisées des grandes villes on ne peut pas s'empêcher d'aller fouiner dans ces endroits connus de tous, surabondants d'objets en plastique

manufacturés en Asie et de confectionner une espèce d'atelier transportable de matériaux disponibles dont on peut effectivement se demander si ce n'est pas eux qui vont induire le travail... Néanmoins, c'est loin d'être une systématique dans mon travail tant j'aime travailler avec des matériaux usagés, abîmés ou marqués.

**L'espace public, c'est a priori un espace passant, visible de tous... Or tu as choisi de réaliser ton premier geste sous la dalle du marché du canal couvert... un lieu caché, dans la quasi obscurité...**

Le lieu, complètement atypique, a été une évidence pour moi. J'avais envie de commencer par des lieux frappés de singularité. De plus, ce tunnel était en rapport avec certaines de mes problématiques. Silencieux, il est situé sous l'endroit le plus vivant de la ville. Et donc j'ai choisi de l'investir un jour de marché. L'énoncé de la proposition de Mulhouse Art Contemporain évoquait des gestes. Du coup, l'idée de l'éphémère, de quelque chose qui n'allait durer que quelques heures s'est imposée. Pour cela, j'ai décidé d'utiliser des objets qui avaient une durée vie déterminée à l'avance ; des bougies chauffe-plats. Leur emballage évoquait une durée de flamme de quatre heures. J'ai conçu une œuvre plastique un peu augmentée en ce sens où elle était en simultanée une exposition à part entière – d'où le titre Four Hours Exhibition – qui avait un début et une fin. 200 bougies furent allumées au cœur du tunnel et vécurent, le temps de leur combustion totale. Cette zone de lumière donnée à voir un moment, a éclairé une zone de bas-fond, un endroit refuge pour des personnes de la rue, avec des traces qui nous laissent imaginer des vies chaotiques, abritées sous ces murs de béton et près de ce cours d'eau poétique qui éprouve le temps... Il y a aussi comme une dimension politique dans ce premier geste... La dimension politique c'est aussi de faire une œuvre que peu de gens verront. L'art a le mérite d'exister parce qu'il existe en soi. Le faire dans un endroit un peu inaccessible, c'est un contre-pied de l'art spectaculaire.

**De tes « gestes », tu conserves néanmoins des traces, ces photographies que tu prends. Sont-elles juste une manière de documenter ton travail, ou peuvent-elles devenir elles-mêmes des œuvres à part entière ?**

De mes actions, gestes, ou installations dans l'espace et vouées à disparaître par l'action humaine ou les intempéries, je garde des traces. Les artistes produisent des gestes aussi pour être diffusés, être vus, et proposer quelque chose au reste du monde.

Après on peut effectivement se demander : qu'est-ce qui fait œuvre ? Le geste, l'installation, réalisés à un moment M ou leur trace plus largement diffusée ? Œuvre ou pas œuvre ? À qui le droit de le dire ? Au spécialiste ? Au créateur ? J'ai envie de dire que c'est un engagement : je décide quand je le veux si c'est une œuvre ou pas, c'est moi qui décide de ce que je fabrique. Dans nos histoires humaines, on a besoin que les choses perdurent. En se sachant faillible et mortel, on a envie de montrer quelque chose qui reste. Je n'y échappe pas.

[www.mulhouse-art-contemporain.fr](http://www.mulhouse-art-contemporain.fr)  
[www.laurentlacotte.com](http://www.laurentlacotte.com)

# Des nouvelles du Pays de Trêlles

Cela fait plus de 50 ans que Matthieu Messagier écrit de la poésie, dessine, collabore avec des artistes, participe à des films. Figure majeure des Poètes électriques depuis les années 70, son œuvre se poursuit avec un nouveau livre : *Poèmes de gare*.

***Poèmes de gare*, avec ses allures de livre de poche, brouille les codes de l'édition poétique. Quelle intention soulève le titre de l'ouvrage ?**

Cela fait des années que l'envie de faire ce livre était là, c'était profond. J'aurais aimé trouver sur une banquette de gare un livre à dix euros abandonné avec des poèmes dedans. C'est un peu le solde de quarante ans d'écriture. Dès que j'en ai parlé à Cyrille Comnène, éditeur des Nouvelles éditions Place, il a été partant pour faire ce livre avec moi. *Poèmes de gare* contient donc tous les poèmes inédits que j'ai écrits depuis 2000. Le titre est générique, il rappelle un peu les romans de gares, les livres érotiques, les séries noires, tout ce qui fait le tourniquet d'une gare. J'ai envie d'être dedans. J'ai toujours été sidéré par le fait qu'il faille cent ans pour qu'un Baudelaire, un Rimbaud ou un Mallarmé, deviennent communs. Les contemporains qui sont autour de nous sont presque toujours inaccessibles. Je voudrais entrer dans les circuits de la grande distribution, presque tromper, surprendre quelqu'un qui ouvrirait le livre par hasard. Ça me plairait que ce livre soit méprisé pour sa forme et qu'il trouve ensuite son intérêt. Je crois qu'aujourd'hui tout est possible.

**Si les textes ont été écrits entre 2000 et 2017, comment les avez-vous rassemblés ?**

Ça a été le travail de Cyrille Comnène. Je lui ai donné des textes. Il y avait au départ deux tapuscrits *Des minutes restantes* et *Opus et des songes*. Comme on le ferait avec un jeu de cartes, Cyrille Comnène a rebattu l'ensemble, il a créé des séquences. Il a donné au recueil une incohérence cohérente. Chacune des séquences est indépendante, bien qu'elles soient toutes liées entre elles. C'est un vrai travail d'éditeur, ce qui se fait de moins en moins souvent.

**Un poème du recueil s'intitule *Ode à la mort d'Internet*, il y est question de « cet Internet mort à l'avance et puis renaqui après l'esprit ». Êtes-vous technophobe ?**

On est plombé aujourd'hui, par ce qu'Antonin Artaud avait très bien décrit, la séparation de l'esprit et de la matière. Il faut tout gagner sur le futur en utilisant les moyens d'aujourd'hui sans être à leur solde, c'est-à-dire vivre mieux que ce qu'on nous propose, dans un luxe spirituel et non pas physique et matériel. C'est aussi une façon de lutter contre la surconsommation qui n'est pas la même que celle proposée par les ayatollahs de l'écologie. Parfois ils proposent des choses bien, mais ça reste un système. Depuis le *Manifeste électrique aux paupières de jupes*, j'écris contre ça, je me sens vraiment dans l'époque mais pas dans les manipulations technologiques. Faire un livre c'est aussi choisir un autre chemin qu'Internet, c'est une manière de plonger dans le monde, de ne pas se laisser contraindre par l'époque. Et puis je continue à faire des livres parce que j'aime ça. Je suis insoumis au parti des insoumis...

**Où étiez-vous en Mai 68 ?**

En plein dedans ! Mais en dehors aussi. C'était magnifique. J'adorais cet air d'insurrection mais quand j'ai vu comment ça tournait... Je n'ai jamais été un activiste. Je serais plutôt un anarchiste non violent. J'avais beaucoup d'amis qui ont pris d'autres chemins, je ne les envie pas, je ne les juge pas non plus. Les idéologies m'insupportent. Je crois qu'il y a des choses qui dépassent l'humain. La poésie est un contre-pouvoir, une puissance silencieuse que personne n'écoute. Tout le monde connaît le nom de Mallarmé, mais si peu de gens le lisent. Alors les gens disent que la poésie est confidentielle, mais en vérité qui connaît le nom du directeur de la banque de France ? Alors ça c'est confidentiel ? C'est juste qu'il existe des



circuits comme des circuits électriques, les branchements ne sont pas les mêmes. C'est aussi la logique du système culturel français d'accepter quelqu'un et ensuite de le valoriser à l'excès, tandis qu'un autre à côté peut faire des choses magnifiques et rester dans l'ombre. C'est comme ça. Ce ne sont pas les gens qui sont responsables, il y a des machinations inconscientes qui n'ont rien à voir avec les théories du complot... Ce livre j'aime qu'il soit là, même s'il tombe dans très peu de mains, ça me suffit. C'est un peu comme un pavé jeté n'importe où. La force est souvent silencieuse et malheureusement moralement individuelle. C'est un peu dommage, mais c'est un peu une auto-défense des gens qui en eux ont encore quelque chose de personnel, qui ne prennent pas leurs références sur TF1, *Le Monde*, *Libération*, où n'importe quoi d'autre. Ce n'est pas une question de moyens ou d'intelligence. Pourquoi est-ce que les grottes de Lascaux et de Chauvet ne sont pas signées ? Parce que les auteurs n'en avaient pas besoin. Aujourd'hui face à un livre

on regarde d'abord le nom de l'auteur. Tous les livres devraient être anonymes. Quand vous prenez un livre, vous l'ouvrez, vous l'aimez ou bien vous ne l'aimez pas. Aujourd'hui les gens se précipitent aux grandes expositions. Ils vont voir Vermeer sans rien y comprendre, puis regardent la voile sur TF1, mais ça ne fait rien, je trouve ça rigolo. Tout ça fait un grand mélange, un grand mic-mac et c'est ça la culture. Je ne suis pas contre ça, au contraire. Je ne suis pas pessimiste, je crois beaucoup aux jeunes générations.

**MATTHIEU MESSAGIER,**  
*Poèmes de gare*  
Les Nouvelles éditions Place  
[www.lesnouvelleseditions.com](http://www.lesnouvelleseditions.com)  
[www.matthieumessagier.eu](http://www.matthieumessagier.eu)



# Aux racines des marges

Deux amis, encore un peu jeunes. Elles viennent de voir deux films de Clément Cogitore. Elles n'en discutent pas – d'autres le font –, mais elles y pensent.



Le 22 août dernier, au sortir de *Bielutine* et *Braguino*, documentaires de Clément Cogitore projetés lors des États généraux du documentaire, à Lussas (07), nous étions avec J. peu disertes. Comme si le silence nous permettait de conserver par devers nous l'atmosphère des films. Près de nous, un couple échangeait vivement.

« Ok, c'est maîtrisé, beaux sujets, belles images. Mais bon, le réalisateur est un peu... dispersé ? »

– Attends, il est plasticien, réalisateur, il a un projet avec la Cité internationale de la tapisserie à Aubusson. Rien que cet automne, il sort *Braguino* avec, en lien, une expo – pour laquelle il est lauréat d'un prix –, un bouquin et une création radiophonique sur France Culture ; une autre expo, une vidéo pour l'opéra de Paris, etc. Si ça continue, bientôt, il va diriger un orchestre, aussi ? Ou devenir éleveur de chèvres en Ardèche ?

– Ça, c'est vraiment une vision très française. Dans le monde anglo-saxon, ce n'est pas péjoratif de toucher à tout... »

Le couple s'éloignait en pérorant. J. m'a regardée d'un air entendu. Je sus qu'elle pensait à Pierre-Yves Vandeweerd : pour un documentaire, le réalisateur installé en Lozère était devenu berger, s'occupant pendant trois ans d'un troupeau de moutons. « *Construire un film à partir d'une expérience de vie* », a dit Vandeweerd, dit J., continuant : *N'est-ce pas une façon magnifique d'envisager le documentaire ?* » De mon côté, je ne comprenais pas cette critique : un artiste est aussi produit par le champ dans lequel il exerce. Dans ce cas, la pluridisciplinarité de Clément Cogitore est autant le signe d'un artiste se saisissant de la forme la plus pertinente pour son projet, son discours, que l'expression de sa notoriété – cette dernière lui donnant accès à différents médiums. Quelques jours plus tard, la phrase de Pierre-Yves Vandeweerd, dite par J., m'est revenue. Si *Bielutine* et *Braguino* sont des œuvres si puissantes, c'est parce qu'il y est question d'expériences de vies particulières. Qu'il s'agisse de *Bielutine* (2011) – consacré à un couple de russes reclus dans leur appartement saturé d'œuvres d'art de la Renaissance (Cf. *Novo 11*) – ou de *Braguino*, les mondes qu'explore Cogitore sont ceux des marges. Des univers étrangers que le réalisateur filme au plus près, révélant

progressivement leurs ambiguïtés, comme les bouleversements qui les menacent. Pour *Braguino*, Clément Cogitore s'est rendu deux fois à l'extrémité orientale de la Taïga sibérienne pour rencontrer Sacha Braguine et sa famille. Installés là depuis les années 70 à l'initiative de Sacha, les Braguine sont issus d'une communauté de vieux-croyants, une branche elle-même séparée de l'Église orthodoxe russe. Sauf que cette micro-société familiale, idyllique par son fonctionnement frugal ; fascinante par sa nuée de blondinets à demi livrés à eux-mêmes et régis par leurs propres règles, a son revers. La douceur initiale se teinte de tension, et l'équilibre de cette micro-société se révèle menacée (l'un des plus cruels dangers venant des voisins, les Kiline, dont la mère n'est autre que la sœur de l'épouse de Sacha.) Dans des paysages dont la beauté saisissante est celle de ces lieux où la nature exprime sa suprématie sur l'homme, Clément Cogitore filme patiemment ce microcosme, ces vies particulières renvoyant à d'autres récits, partagés, archaïques. Autour de *Braguino* et de ses films, rencontre avec Clément Cogitore.

—>

→ **Quel accueil vous a réservé la famille Braguine ?**

Très bon. Le voyage dure quatre jours depuis Moscou, c'est assez fou. Alors lorsqu'ils ont compris que nous ne faisons pas ce déplacement pour prendre leur terre ou chercher du pétrole, mais pour les rencontrer, ils nous ont accueillis comme des amis. C'était d'autant plus agréable que dans le documentaire, il faut du temps avant que les masques tombent. Il y a un rapport de pouvoir avec la caméra, les gens s'en méfient. Là, comme ils n'ont aucun rapport à l'image, il n'y a pas cela. Certains enfants n'avaient jamais vu des personnes autres que des membres de leur famille, ils ne savaient même pas que des langues étrangères existaient. Le plus curieux pour les petits, c'était de nous voir nous, vêtus différemment et parlant une autre langue. Là était la vraie sidération.

**Comment s'est déroulé le tournage ?**

Il n'y avait que deux périodes possibles pour y aller (fin juin/début juillet, ou début septembre) et le voyage coûtant très cher, nous ne pouvions y aller qu'une fois. Nous ne pouvions rester plus de dix jours, au risque de bousculer l'équilibre autarcique de la famille. Ils vivent de la chasse, de la pêche, de la culture, de

l'élevage de leur bétail et notre présence ralentissait le travail. Dans cette région où il faut en permanence lutter contre le climat, tout demande beaucoup de travail. Réunir du matériau suffisant pour un film et une exposition dans ces conditions était assez risqué. Et durant les sept premiers jours, nous n'avons rien filmé de très probant. Nous avons capté des choses, des moments, des images, qui introduisaient un personnage, donnaient une sensation, construisaient le cadre. Mais rien qui fasse « scène », qui donne le cœur du projet. Tout s'est fait dans les trois derniers jours, par hasard et par chance. Certaines images qui auraient pu ne pas se produire ont eu lieu ; d'autres ont surgi parce qu'avec le dernier moment la parole s'est libérée et certains personnages se sont livrés.

**À quel moment avez-vous compris qu'il y avait deux familles ?**

En 2012, lors du premier voyage. Comme ils sont nombreux, se ressemblent, j'ai mis peut-être deux jours à saisir que de l'autre côté d'une barrière vivaient des gens que je n'avais jamais vus. C'est en tentant de savoir qui ils étaient, que j'ai compris qu'il y avait un conflit. Nous n'avions pas le droit de nous en approcher, le sujet était tabou. Là, j'ai réalisé

que j'avais le sujet du film : l'impossibilité d'une communauté, au bout du monde. Sacha Braguine a construit un petit paradis, en plein cœur de la Sibérie. Dans cet endroit très dur, où l'hiver la température atteint des -35, -40° C., où les villages situés à 700 ou 1 000 km alentours sont des lieux de misère, Sacha a créé un lieu paisible, fonctionnel, doux. Jusqu'à ce que l'on saisisse que ce petit paradis ne se partage pas, qu'il y a un antagonisme. C'est la possibilité de s'inventer un monde, de le construire, doublée de l'impossibilité de le conserver et de le partager. Sacha n'a aucune volonté de s'étendre, de convertir des gens à son mode de vie ou de posséder plus. Il le dit : ils ne chassent que ce dont ils ont besoin. Mais il ne se protège pas, et leur monde va être détruit. Dans le film, il le comprend chaque jour un peu plus, il est de plus en plus vulnérable. Après, cette histoire pourrait se passer ailleurs qu'en Russie, c'est toujours le même processus qui est en marche : tout est à vendre, tout le temps.

**Le péril qui menace ce monde semble devenir omniprésent ?**

Comme il n'y a personne avec qui échanger, il y a une paranoïa ambiante et tous les problèmes prennent des dimensions



© Clément Cogitore / ADAGP, Paris 2017



folles. Les conflits renvoient également aux questions de la survie et de l'équilibre. Ouvrir la porte, comme le font les Kiline, à des hommes venant chasser à l'arme automatique, c'est courir le risque qu'il n'y ait plus de gibier, donc plus rien à manger pour l'hiver. C'est le pire de la civilisation qui progresse et se rapproche d'eux. Ce que je n'imaginai pas réellement lors de mon voyage en 2012 : à l'époque je pensais que personne ne pourrait les rejoindre ici, qu'ils fantasmaient un danger. Alors qu'il est réel... Ils sont pris dans un étau, entre ce conflit avec les Kiline et les autres menaces qui se rapprochent – la civilisation, le réchauffement climatique... L'exposition et le film donnent à voir ce récit des origines.

**Votre précédent documentaire, *Bielutine*, va être projeté dans certains cinémas à l'occasion de la sortie de *Braguino*. Qu'est-ce qui relie ces deux films ?**

Même si *Bielutine* se passe dans un appartement et *Braguino* essentiellement dans la taïga, il y a l'idée d'un enfermement. Ce sont des espaces dont on ne peut s'échapper. Dans les deux cas, également, il y a une paranoïa, une manière de fictionnaliser les événements. Après, leur manière d'échapper au réel est très différente : pour *Braguino*, si on s'en tient au rapport au monde de Sacha, tout est sain. Sa manière de penser les ressources et les possessions fonctionne. La fictionnalisation du réel passe par une utopie. Chez les *Bielutine*, leur monde est romanesque, délirant, ils vivent dans une spirale qui refuse le réel.

**Vous avez dit de *Ni le ciel, ni la terre*, votre premier long-métrage (en compétition à Cannes en 2015) que c'était un « western médiéval ». Que seraient *Bielutine* et *Braguino* ?**

Je disais ça car si l'on enlève les technologies numériques, c'est une histoire de cow-boys et d'indiens, un récit archaïque. *Braguino*, c'est pareil, cela pourrait se passer dans un village d'indien. *Bielutine* est un peu à part, c'est un documentaire sur une fiction, où presque 80% de ce qu'ils disent à la caméra est faux. C'est comme une pièce de théâtre où les personnages s'inventent en temps réel, et où j'essaie de ne pas en être trop dupe, et le spectateur non plus. *Bielutine* a à voir avec la commedia dell'arte. Mais le film raconte quelque chose d'important sur l'esprit humain : le réel ne suffit jamais. C'est l'origine de toute fiction théâtrale, cinématographique, romanesque, etc. Le réel doit toujours être inscrit dans une histoire plus grande, plus folle. Cela peut faire de nous des poètes, mais peut aussi nous rendre fous.

**Pourquoi les questions du territoire ou de la frontière traversent-elles plusieurs de vos projets (les films *Ni le ciel ni la terre*, *Braguino*, *Bielutine*, *Parmi nous*, l'installation *Scènes de chasse*) ?**

Se concentrer sur un nombre réduit de figures, dans un décor circonscrit, c'est comme un laboratoire. Dans cet isolement des comportements, des mécanismes psychologiques, affectifs, amoureux, se révèlent et s'incarnent dans un, deux, trois personnages. C'est un peu

chercher à comprendre l'infiniment grand par l'infiniment petit. Pour la frontière, ce n'est pas forcément celle qui est donnée à voir dont il est question : pour *Parmi nous* et *Ni le ciel, ni la terre*, la frontière est aussi politique. Des brèches s'ouvrent dans une idéologie, dans des mondes, et le dysfonctionnement amène une transformation (libération ou implosion) d'un système.

**Tous vos films semblent être l'occasion d'un déplacement, d'une découverte d'un territoire inconnu ?**

Derrière le fait de faire un film, il y a l'idée de s'intéresser à un ou des personnages, en trouvant la bonne distance. Certains réalisateurs savent filmer leur famille, leurs proches, se tenir dans un dispositif quasiment autobiographique. Je ne sais pas faire ça, je pense que j'aurais tendance à être trop complaisant. En revanche, je sais m'intéresser à quelqu'un dont je ne connais ni le quotidien, ni la culture et trouver la bonne distance pour me rapprocher de lui. Même à l'autre bout du monde, une fois passé un certain nombre de barrières, nous avons en commun des structures psychologiques, affectives, des croyances. C'est explorer cela qui m'intéresse.

**Un autre point commun est la question de la lumière. Avez-vous conscience de travailler avec elle ?**

Oui. Fabriquer des images, cela renvoie aussi à l'idée de fresques venues de la nuit des temps. C'est dans l'obscurité que sont apparues les premières images, c'est la lumière qui a permis leur apparition, leur mise en récit. Du coup, le travail sur la perception, qu'il s'agisse d'une bougie ou d'une caméra infrarouge, raconte quelque chose de l'histoire du regard, de notre fabrication des images et de la construction d'un récit.

**BRAGUINO**, documentaire, sortie en salles le 1<sup>er</sup> novembre, diffusion sur Arte le 20 novembre, avant-première le 6 octobre à Strasbourg

**BRAGUINO OU LA COMMUNAUTÉ IMPOSSIBLE**, exposition jusqu'au 24 décembre, au BAL, à Paris.  
Livre aux éditions Filigrane

**UCHRONIES**, exposition du 20 octobre au 23 novembre à la Galerie Eva Hober, à Paris



# À bras- le-corps

## Le metteur en scène Simon Delétang ouvre le tombeau d'une icône, Andreï Tarkovski, et exhibe *Le Corps du poète* pour en extraire la substantifique moelle.

Stanislas Nordey co-signait l'an dernier une pièce sur Fassbinder. Est-ce que le cinéma infuse le théâtre contemporain ? Pas mal de metteurs en scène s'emparent du langage cinématographique, notamment celui de Rohmer. Tarkovski est pour moi tellement plus un poète, un peintre, quelqu'un qui a marqué l'histoire de l'art, que je mets plutôt en avant la place de l'artiste créateur avec son œuvre et son combat pour la réaliser. C'est pour ça qu'il n'y a aucune image de film ou de rapport à la vidéo dans le spectacle. Évidemment, les grands cinéastes inspirent les metteurs en scène. Je suis très sensible aux œuvres de David Lynch, David Cronenberg et Lars von Trier – une lignée avec Tarkovski que j'ai découverte au fur et à mesure –, à un cinéma d'auteur qui cherche à faire du film une œuvre d'art. Je fais souvent des montages de textes, alors forcément il y a quelque chose de cinématographique dans le travail d'écriture : comment on passe d'une scène à l'autre ? C'est quoi faire des fondus enchaînés au théâtre ? Est-ce qu'on peut faire des champs-contrechamps ? Mais je ne pense pas être influencé esthétiquement et n'ai pas le fantasme de faire moi-même des films. Parfois on a envie de dire à des camarades metteurs en scène, qui finissent par passer à la réalisation : « Vas-y, fais un film plutôt que de mettre des images partout et de ne plus savoir quoi faire avec les acteurs présents sur scène ! » Mais je trouve ça intéressant que ces deux expressions soient poreuses.

**Vous mentionnez Lynch... Vos pièces précédentes étaient assez violentes, dans celle-là, comme dans les films de Tarkovski, vous êtes en quête de beauté. Cette beauté passe-t-elle par la violence ?**

Il y a des textes qui m'ont fracassé et j'avais besoin de transmettre cet effroi au spectateur. Dans les films, je trouve qu'il n'y a rien de plus beau qu'un plan sur la nature ou sur un visage apaisé après une scène extrêmement dure. J'ai souvent cherché à contrebalancer la violence visuelle par une extrême douceur musicale, c'est-à-dire de chercher toujours ce contraste entre une musique magnifique d'Arvo Pärt et un meurtre l'instant d'après. Cette tension produit quelque chose pour le spectateur. Ce spectacle sur Tarkovski c'est un des plus intimes, une chose que pour l'instant je réservais à mon jardin secret. Une chose qui m'accompagne, mais que je ne traduisais pas dans mon travail de manière frontale. Je ne me suis pas totalement adouci, mais je pense que j'ai moins besoin d'aller secouer le spectateur. Je préfère interpellier son intelligence, son émotion, plutôt que d'aller chercher du côté du choc et de la provocation.

**Entend-on Arvo Pärt dans *Le Corps du poète* ?**

Absolument. Par rapport à l'écriture musicale, à la recherche du sacré et au goût du silence, il y a un lien qui était pour moi assez évident. Arvo Pärt surgit parce que ses morceaux prennent l'âme et l'élèvent. J'ai vraiment fait attention à une identité musicale proche de l'univers de Tarkovski, tout en cherchant à ne pas uniquement utiliser les œuvres que lui a citées dans ses films.

**Dans *Le Temps scellé*, Tarkovski affirme : « Un artiste ne peut exprimer l'idéal moral de son temps s'il ne touche pas à ses plaies les plus sanglantes (...) » Vous dites que votre spectacle réagit à l'air du temps : quel idéal tentez-vous d'exprimer ?**

Le sien avant tout, dans une société de plus en plus matérialiste, en perte de repères éthiques, philosophiques ou moraux. Même spirituels, puisqu'il a ce rapport très présent à la foi. En tant qu'athée profond, je peux saisir sa manière de s'y raccrocher, en exil, pour donner un sens à son existence. J'y vois aussi simplement le fait de tout artiste qui a une foi créatrice. L'air du temps artistique est saturé de nouvelles esthétiques : vidéo, chaos, défiance vis-à-vis du metteur en scène solitaire, recrudescence du collectif. On n'a eu de cesse, en répétition, de retravailler le texte [avec Julien Gaillard, l'auteur, ndr] mais pour moi ce n'est pas de l'écriture au plateau. Il y a une tête parce qu'il y a un vrai travail de conception. J'ai l'exigence idéaliste de trouver la qualité partout. Il y a des analogies avec Tarkovski, sans avoir la prétention de m'y comparer. Tout ce qu'il a défendu lui dans son travail ou dans son *Journal* me touche, et je me dis qu'on est qu'à dix pour cent de son intransigeance, du sacrifice qu'il a pu s'imposer. Mais je ne suis pas pour la souffrance dans le travail. On peut trouver des choses dans la bienveillance, même si Tarkovski dit que si on est joyeux c'est qu'on ne comprend pas le monde. Je ne vais pas aussi loin, je suis capable d'apprécier la vie ! En tout cas, il y a une forme de retour à l'essentiel : poser des questions sur l'art. L'art, ce n'est pas la culture, c'est quelque chose de plus haut, mais qui ne doit pas être moins accessible. Là se trouve ma quête.

**Comment cela se traduit quand on veut parler d'un auteur relativement complexe comme Tarkovski ?**

C'est le pari du spectacle. Il y a pas mal de références tirées des films, mais les acteurs sont très vigilants avec moi. Le montage est fait de telle sorte qu'il y a des interviews de Tarkovski parlant de son travail, des scènes de film qu'il explique et problématise après. C'est un spectacle sur un artiste qui nous livre la quintessence de la pensée de son travail. Cela met la barre assez haute sur l'énonciation de cette pensée, mais en même temps elle est totalement audible, ce n'est pas quelqu'un qui s'exprime par métaphore. Le spectacle est spectaculaire. Ce n'est pas un Tarkovski dépressif à une table qui explique son cinéma à un journaliste, cela se passe dans un décor inspiré d'un de ses films et ça bouge ! Le spectacle est la mise au tombeau d'un artiste. Malgré tout, il est très vivant.

**TARKOVSKI, LE CORPS DU POÈTE,**  
théâtre les 19, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 28 et 29 septembre  
à l'Espace Grüber au TNS, à Strasbourg  
[www.tns.fr](http://www.tns.fr)



S'arranger avec le réel, pour vivre, pour survivre, questionner notre réalité et notre société... Le *Menteur*, création de Julia Vidit au Théâtre de la Manufacture de Nancy, nous y enjoint : « Apprenez à mentir ! »

# Jeux de miroirs

La première création de Julia Vidit avec la compagnie Java vérité, qu'elle fonde en 2006, est un montage de textes de Pierre Desproges baptisé *Mon Cadavre sera piégé*, marqué par « la violence de la vérité ». Dans les années à venir, la compagnie explorera les thèmes du mensonge, du masque, du virtuel, avec un solide attachement au texte : au réel. « *Je fais un travail sur du texte, avec des acteurs, quelque chose de fort et de concret, pas du conceptuel*, cadre Julia Vidit. *Un spectacle qui ne questionne pas le monde dans lequel je vis ne m'intéresse pas.* »

Après avoir adapté *Fantasio* de Musset ou *Le Faiseur de Théâtre* de Thomas Bernhard, multiplié les résidences et les représentations, notamment en Lorraine, la Messine décline, au côté du dramaturge Guillaume Cayet, une série de spectacles inspirés d'*Illusions* d'Ivan Viripaev. *La Grande Illusion* et ses satellites vont à nouveau faire naître la réflexion et le débat autour du mensonge, de la vérité, de l'amour et de la chose théâtrale. « *J'ai toujours eu un rapport très personnel à la franchise, au fait d'être directe ; c'est plus tard que j'ai compris que c'était au cœur de mon travail* », explique Julia Vidit. Ce spectacle où un couple de magiciens arrive sur scène en remplacement du spectacle prévu, et où la question du couple prendra le pas sur la magie, aborde les sujets chers à la compagnie avec une volonté de transmission qui dépasse le cadre de la pédagogie ou d'un théâtre pour initiés. « *Pour un comédien, l'avatar, le fait de jouer un rôle sont des choses évidentes, mais pas pour tous : c'est pour cela que notre travail avec les amateurs et notre*

*rapport au public tient également compte de cette notion de multiplicité. On y fait entendre que le théâtre est un super outil pour s'amuser avec le réel tout en restant intègre ; prendre un peu de distance avec cela, ça fait un bien fou...* »

Aujourd'hui, la compagnie en résidence au Théâtre de la Manufacture de Nancy présente avec *Le menteur* une création d'envergure. Dans cette œuvre de Corneille écrite en 1643, Dorante est prêt à toutes les manipulations et à toutes les dissimulations pour parvenir à ses fins. Julia Vidit y joue à nouveau avec la vision moralisatrice, limitée et hypocrite que notre société entretient vis-à-vis du mensonge. « *On est toujours plus proches du mensonge que de la vérité : on peut transformer le réel pour vivre, pour survivre, mentir sur quelque chose pour qu'il adviennne... Ici, Corneille est très punk car il fait gagner le menteur. Il pressent l'arrivée de la courtisanerie avec l'avènement de Louis XIV, qui annonce en quelque sorte l'entrée dans un monde de communication.* »

Pourquoi monter à nouveau cette pièce du XVII<sup>e</sup> siècle en 2017 ? Julia Vidit a pour préoccupation de la rendre « *accessible, plus directe* » à un public d'aujourd'hui, tout en préservant la langue en alexandrins. Elle a aussi à cœur de mettre en évidence le caractère actuel de la pièce de Corneille. « *Dorante est un jeune ambitieux qui veut abattre un monde ancien ; il y a une corrélation avec la situation politique actuelle, mais aussi avec une époque où le flou n'a jamais été aussi manifeste entre le virtuel et le réel, où chacun met en scène sa vie pour se montrer sous son meilleur jour.* »

L'espace scénique figurera une place Royale, actuelle place des Vosges, lieu de galanterie, de rencontres, d'ébats et de voyeurisme, où le miroir jouera un grand rôle. Un monde imaginaire peuplé de créatures aux costumes extravagants, inspiré des lignes du XVII<sup>e</sup> siècle, au sein d'une architecture modulaire. La couleur dominante du décor, un orange éclatant, promet de rendre toute relative la notion d'obscurité. « *Mon collaborateur le plus proche est toujours le scénographe. Le décor augmente l'épaisseur de la pièce ; ici j'ai voulu un espace qui donne des sensations.* »

Cette saison, Julia Vidit sera artiste associée au Théâtre de la Manufacture. Elle proposera cet automne la forme courte *Le menteur 2.0*, une conférence sur le mensonge par Michèle Sinapi, la projection de *Zelig* de Woody Allen, des répétitions publiques du *Menteur* ou encore des ateliers. Réflexion, moyens, reconnaissance... Java vérité avance. « *Je crois qu'aujourd'hui nous parvenons à être plus contemporains tout en continuant à faire du théâtre de texte et d'acteurs*, résume Julia Vidit. *On introduit un peu d'abstrait avec le décor, les costumes, mais toujours en s'appuyant sur un texte fort. Mon travail en tant que metteur en scène : faire en sorte que l'on y croit.* »

**LE MENTEUR, théâtre du 3 au 8 octobre**  
au Théâtre de la Manufacture, à Nancy  
[www.theatre-manufacture.fr](http://www.theatre-manufacture.fr)  
[www.javaverite.fr](http://www.javaverite.fr)

Dans le cadre de la biennale de la danse  
Grand Est, Le Maillon accueille avec Pôle-Sud  
la prochaine création de Gisèle Vienne : *Crowd*.

# Ceremony



Créatrice atypique, Gisèle Vienne est l'une des jeunes artistes les plus passionnantes du moment : metteuse en scène, auteur, marionnettiste, chorégraphe, photographe, et peut-être encore bien plus que cela... Depuis une vingtaine d'années, elle construit au fil de ses créations un univers singulier d'une grande puissance esthétique tout en éveillant en nous une féroce potentialité d'interrogation. *Crowd* est une pièce pour 15 danseurs, réunis le temps d'une fête, autour de la dramaturgie de Gisèle Vienne et de Dennis Cooper – fidèle complice –, d'une sélection musicale de Peter Rehberg et de compositions originales de Peter Rehberg et Stephen O'Malley (KTL). Soutenue par la Ville de Strasbourg et la région Grand Est, ainsi que par le Maillon qui participe à la coproduction de *Crowd*, Gisèle Vienne est, cet automne, de retour chez nous.

***Crowd* met en scène le rituel de la fête ; un univers qui semble plus jubilatoire et plus peuplé que ceux de vos précédents spectacles... Est-ce le signe d'un nouveau cap dans votre travail ?**

Le contexte que nous prenons en exemple est celui d'une fête qui serait improvisée par un groupe de jeunes gens à notre époque, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle ou au début du XXI<sup>e</sup>, en Europe, dans un lieu indéterminé. L'intensité de la musique et l'excitation qui amènent ces personnes dans ce lieu créent un terrain favorable à une multitude de grands huit émotionnels qui s'entremêlent. Pour cette nouvelle création, je souhaitais retrouver des structures types de rituels dans une fête telle qu'on peut la trouver aujourd'hui. Ce qui m'intéressait, c'était de mettre en scène la quête de jeunes gens au sein de fêtes qui ne sont pas organisées comme des rituels, ce qu'ils y trouvent ou ce qu'ils n'y trouvent pas. Il y a la recherche d'une expérience forte, éventuellement d'une certaine spiritualité, mêlant à la fois le plaisir social et des dimensions plus sauvages. *Crowd* fait également références aux utopies qui accompagnent différents types de fêtes depuis la fin des années 60, et particulièrement durant les années 90, et leurs rapports aux fêtes archaïques. Ce qui est nouveau, depuis

*The Ventriloquist's Convention*, c'est ma réflexion sur la cohésion sociale ; réunir un groupe autour d'un sujet qui lui est commun, même si les individus sont tous différents, ils existent dans ce groupe et se retrouvent ensemble. Dans *Crowd*, le groupe se crée autour d'un désir commun, celui de partager un moment d'exaltation des sentiments, de traverser une expérience très forte, et de s'abandonner.

**Jouissance et sacré, communion et rituel, violence et catharsis... Il y a dans toutes vos œuvres une dimension spirituelle. D'où provient ce désir d'interroger ?**

Depuis mes débuts, je m'intéresse aux questions posées par les sociologues, les anthropologues, les philosophes sur le rapport au religieux, à la violence, à l'érotisme, dans le sens où l'envisage Georges Bataille, mais aussi à tout ce qui serait de l'ordre des sentiments et des pensées inconvenants et de leur espace d'expression archaïque et contemporaine. Ces espaces ont de tout temps été inventés par différentes communautés et sont encore à inventer dans notre environnement immédiat. Le terrain de recherche est très vaste et il est fort possible que j'y passe ma vie... Que ce soient l'érotisme, la mort, la violence, il s'agit des grands sujets qui préoccupent chacun d'entre nous et qui peuvent perturber, voire mettre en péril la collectivité selon la manière dont ils s'expriment...

Je m'intéresse beaucoup au rapport de l'art au religieux, particulièrement dans une société où l'Église et l'État ont été séparés, il n'y a pas si longtemps que cela... L'art a servi le religieux de multiples manières, comme vecteur spirituel notamment à travers l'expérience esthétique, grâce à l'architecture, la musique, la mise en scène et divers types de représentations allant, entre autres, de la peinture, la sculpture à la danse. Ce besoin d'expériences artistiques, qui sont autant d'expériences spirituelles, même si on est athée, reste nécessaire et toujours aussi fort, la période que nous traversons le montre de manière flagrante. *Crowd* témoigne de ce qui manque dans nos sociétés, l'absence de rituels et d'espaces de spiritualité dans une société laïque, mais aussi de la recherche et de l'invention construite ou spontanée de ces espaces, de manière pertinente, mais aussi parfois maladroite et naïves. Toutes ces approches me semblent profondes, dignes d'intérêt et émouvantes. L'espace de l'art peut être un de ces espaces et interroger la société sur l'absence de réponse par rapport à ce besoin précis. Tout le monde a besoin d'un espace où il peut s'interroger profondément.

**À la profondeur s'unit aussi la forme ; votre travail sur l'intertextualité et l'esthétique est très puissant, comment réussissez-vous à l'agencer ?**

Grâce à une écriture menée sur différents plans. Pour moi il y a toujours mille couches de texte, même s'il n'y a pas de texte parlé, comme par exemple ce qui est pensé, ressenti, rêvé, cela se voit en partie en observant des personnes, le texte s'exprime à travers les différentes strates de la parole et de la narration. On est dans

une pièce qui joue sur des perturbations rythmiques et temporelles assez fortes permettant de regarder le détail. *Crowd* permet de déployer le potentiel formel très riche de ce type d'écriture possible à travers, notamment, les stylisations variées, de fragmentation ou de ralentissement des mouvements et leur montage. L'espace est entièrement travaillé par la lumière, Patrick Riou a utilisé des lumières fortes et très brillantes, exagérément puissantes qui génèrent une forte charge émotionnelle. On a essayé de saisir les corps, comme flashés dans la nuit, ressortant de manière surexposée. Je me suis inspirée de l'esthétique de photographies volées ou ratées mais aussi du travail de photographes tels que George Shiras ou Kohei Yoshiyuki. La lumière piège des choses interdites, volées à l'obscurité. Pour la musique – c'est ma formation initiale et j'ai joué beaucoup de répertoires classiques et contemporains – j'ai toujours été très marquée par la musique industrielle, la musique électronique, le rock et la pop et bien d'autres styles. Peter Rehberg a une excellente connaissance de la musique électronique et il me semblait intéressant que sa sélection musicale ait une vraie pertinence historique, qu'elle soit composée de morceaux significatifs de la musique électronique, comme par exemple *E2-E4* de Manuel Göttsching et de titres des labels Underground Resistance ou Basic Channel. La culture dite sérieuse ne peut jamais tout à fait se comprendre sans une vraie connaissance de la culture dite populaire, et inversement, leur articulation me semble donc essentielle, bien des artistes l'ont fait avant moi.

**CROWD, spectacle les 8, 9 et 10 novembre au Maillon, à Strasbourg**  
**Biennale de la danse Grand Est,**  
**du 5 octobre au 5 décembre**  
[www.maillon.eu](http://www.maillon.eu)  
[www.arteca.fr](http://www.arteca.fr)



# Birthday Party

## Le Nouma fête ses 25 ans, avec une programmation sur 3 mois. Olivier Dieterlen revient sur l'histoire d'une salle qui rejoint celle de sa ville, Mulhouse.

### **Facile de s'habituer à un blase comme Noumatrouff ?**

Oui ! C'est une expression populaire dynamique qui veut dire : « Vas-y fonce ! » Certains ont beaucoup ri au début, d'autres ne comprennent toujours pas. D'autres encore disent que si James Brown était né à Mulhouse, il n'aurait pas dit « Get up ! » mais « Noumm'a drouff ! »

### **En avant !, c'est aussi un peu la devise des débuts du lieu, non ?**

En 1989, il y a eu des élections municipales. Le candidat Bockel s'engage à faire une salle de rock lors d'une réunion publique. Ce lieu a été arraché en 1992 après manif devant la mairie en 91.

### **Des manifs, rien de moins ?**

L'histoire de ce lieu est une aventure de choix collectifs, de grandes assemblées de discussion. Il y a eu un premier texte écrit en 1988 par l'association FMR, Fédération pour une Maison du Rock, dont Jean-Luc Wertenschlag était l'un des agitateurs. L'asso a balancé une mini-pétition pour les élections de 89. C'était la première discussion pour une nouvelle génération qui arrivait avec l'envie d'organiser des concerts. D'autres assos se sont constituées dans le même mouvement puis est arrivée la fédération Hiero qui a pris le relais.

### **On est au début des années 90 avec un vaste mouvement de réhabilitation de friches industrielles par la culture. Et on place la culture rock en marge des centres-villes comme si elle faisait peur.**

Sans doute. Mais c'est aussi le début des politiques culturelles dédiées aux musiques actuelles. Jack Lang est passé par là, Bruno Lion est nommé chargé de mission, *monsieur rock*. Aujourd'hui, les sociologues parlent de trois générations : les militants bâtisseurs, les assos de convergence entre politique et territoire et les lieux issus des volontés politiques. Hiero arrive en fin de première génération qui a été marquée par la création de lieux comme l'Ubu à Rennes ou Le Confort Moderne à Poitiers.

### **À Mulhouse, le lieu rejoint l'histoire de la ville.**

Il y a un siècle, on parlait de Mulhouse comme de la petite Manchester. Je trouve emblématique et intéressant qu'on soit situé ici dans l'ancienne zone chimique de l'industrie textile. Si tu regardes les locaux de répétitions, ils sont dans les anciens sheds. Avec les 25 ans du Nouma, c'est peut-être aussi le moment de rapeler ce passé industriel et la réhabilitation réussie d'une ancienne friche. On a quand même monté ce lieu dans une impasse.

### **Qui est d'ailleurs devenue une rue. La rue Alain Bashung.**

Ça date de cette année. L'impasse de la Mertzau n'en était plus une depuis 10 ans. On est allé voir le maire en janvier avec de nouveaux noms comme Bashung ou rue Joey Ramone.

### **Le label SMAC, piège ou bonne nouvelle ?**

Je n'ai jamais eu de complexe à me dire qu'on puisse subventionner les musiques actuelles. Quand j'étais même, c'était beaucoup moins cher d'apprendre à jouer du violon dans un conservatoire que la guitare électrique pour laquelle il n'y avait pas d'offre de service public. Il fallait prendre des cours privés. En entrant dans le programme de musiques actuelles, Le Nouma a pu renchérir sa programmation, baisser ses prix et se positionner comme une porte d'entrée dans la culture grâce à la médiation.

### **Y a-t-il un rapport affectif au lieu pour le public de Mulhouse ?**

Pour la génération qui a porté les premiers combats, oui. Mais les ados ont vieilli et ralentent parfois parce qu'il y aurait trop de rap ou d'électro. J'assume le rajeunissement du public même s'il s'intéresse moins à l'histoire du lieu. Il y a eu des gamins d'un collège partenaire qui ont reçu un vrai choc en venant voir un concert.

### **Tiercé gagnant ?**

Un gros concert des Young Gods en 95. Tu le trouves dans leur discographie. Je me suis pris une méga claque avec Tool. C'était un dimanche, j'étais en presta et il avait fallu trouver les subventions qui manquaient... Un concert solo de Natacha Atlas, aussi.

### **Un rendez-vous manqué ?**

Finley Quaye, un peu schizo, qui a fini par nous agresser au couteau. Un truc plutôt drôle avec Afrika Bambaataa, venu mixer. Il ouvre son set avec *La Tribu de Dana* de Manau en mode super fun. Tout le monde hurle ! Il voulait faire plaisir aux gens en passant ce qu'il avait entendu à la radio en arrivant en France.

### **Tu choisis de fêter les 25 ans sur 3 mois et pas 3 jours.**

Le 30 septembre, on fait l'ouverture avec Aufgang. On termine les 15 et 16 décembre avec l'opération LoCoMoTiV et 25 groupes locaux comme The Wooden Wolf, Siboy ou DF & Cerky qui est énorme. L'idée est de faire revenir les anciens comme Rodolphe Burger, qui a parrainé l'ouverture de la grande salle en 99, Les Wampas, Le Peuple de l'Herbe, Punish Yourself, Tagada Jones, Les Sages Poètes de la Rue, Jack de Marseille. On se fait à la fois plaisir sur le passé et aussi sur les découvertes plus récentes avec Columbine, François and The Atlas Mountains.

**NOUMATROUFF  
25 ANS DE MUSIQUE  
À MULHOUSE,  
concerts du 30 septembre au 16 décembre  
au Noumatrouff, à Mulhouse  
[www.noumatrouff.fr](http://www.noumatrouff.fr)**

Par Emmanuel Abela  
Photo : Julien Mignot

# La figure en pointillés

## Depuis quelques mois, Rodolphe Burger a entamé une tournée française fleuve avec Christophe Calpini et Sarah Murcia. Sur scène comme sur disque, il convoque la présence d'écrivains qui le fascinent.

**Ton dernier album *Good* s'appuie sur la voix de certains poètes. Est-ce pour toi une manière de retourner à la musicalité des mots ?**

Un album solo, ça n'est pas seulement des idées de morceaux ou de textes, c'est la recherche d'un dispositif de production pour essayer de trouver un son nouveau. Et c'est essentiellement la recherche de bons partenaires pour cela. Dans les disques que j'ai réalisés avec Olivier Cadiot, j'utilisais déjà une palette assez large de samplings de voix, des voix d'archives, mais aussi des voix de gens qu'on enregistre. Lesquelles deviennent la structure même du morceau comme ce fut le cas avec Roger Humbert à Sainte-Marie-aux-Mines et la fameuse phrase que j'utilise pour *Moonshiner* : « *C'est dans la vallée* ». À ce moment-là je ne chante plus, je laisse la parole à d'autres. Là, j'avais envie d'aller encore plus loin et de travailler à partir de voix d'écrivains qui me fascinent : celle de EE Cummings par exemple. Je ne savais pas qu'il existait une archive de T.S. Eliot en train de lire *The Waste Land*, on trouve cela sur UbuWeb, un site remarquable sur lequel j'ai également trouvé ce qui m'a servi comme point de départ au morceau *Good*. La voix anglaise qu'on entend est celle d'un acteur dirigé par Samuel Beckett lui-même. C'est la seule archive où l'on voit Beckett en train de diriger ses acteurs dans le cadre d'une émission pour la télévision allemande. Ce qui est le plus marquant c'est l'usage qu'il fait de ses mains avec une précision incroyable. On constate l'attention qu'il portait aux détails. Dans certains cas, c'est bien la voix de l'écrivain qui compose le morceau : je déduis la ligne mélodique du phrasé de Cummings ; du coup, on ne sait plus si c'est lui qui chante sur ma musique ou si c'est moi qui l'accompagne. Ça crée une sorte de vertige.

**À ce propos, on se souvient de l'album de Kat Onoma consacré au *Billy The Kid* de Jack Spicer.**

Oui, à l'époque de l'album de Kat Onoma, nous découvrons l'usage de l'échantillonneur. Nous avions placé au cœur du dispositif un enregistrement émouvant d'une lecture par un poète américain extraordinaire, Jack Spicer, dans la fameuse librairie City Lights de Lawrence Ferlinghetti à San Francisco – avant que celle-ci ne soit rendue célèbre par les poètes Beat. Aujourd'hui encore, j'ai Spicer dans ma machine et je le rejoue. Il devient une sorte de fantôme extrêmement présent. La voix, c'est ce qu'il y a de plus présent dans un être finalement, peut-être même plus que le visage. Quand on joue la voix de quelqu'un, on convoque véritablement quelque chose de sa présence.

**Spicer hier, T.S. Eliot, EE Cummings et Samuel Beckett, rien d'innocent à ces choix. Nous sommes en présence d'auteurs qui éprouvent de l'intérieur la matière poétique.**

Ce sont en effet des figures très singulières, des sortes d'indiens. Ce qui est drôle c'est que je termine ce disque avec une autre figure : Jakob Lenz. Le fait d'avoir travaillé avec Christophe Calpini m'a permis d'aller très loin, bien plus loin que ce que j'avais imaginé – si le disque s'intitule *Good*, c'est qu'il s'agissait d'une très belle aventure avec la satisfaction d'un beau résultat. Voistu, je n'aurais jamais imaginé terminer avec Lenz. Un texte écrit à l'âge de 23 ans par un poète rebelle, Georg Büchner, persécuté pour des raisons politiques, venu se réfugier à Strasbourg. Il s'intéresse au journal d'Oberlin qui raconte le parcours de Lenz et en tire une nouvelle, restée inachevée. Le fait de lui consacrer un morceau est étroitement lié à un dispositif de production qui ouvre des fenêtres.

**Même si tu l'as baptisé *Good*, la tonalité est assez grave sur ce disque : la séparation, la solitude, les amours perdues et même le deuil semblent le traverser de part en part. Quelqu'un l'a qualifié de « *disque crépusculaire* », avec paradoxalement cette vitalité dans le son.**

Un album, ça se compose, et c'est bien pour cela que j'ai du mal à renoncer à cette forme-là. Oui, ça permet d'être dans des effets de contrepoints dans le ton et de faire en sorte que certaines chansons viennent en compenser d'autres plus graves. Je cherche ce moment où l'on se situe dans quelque chose d'indécidable.

**Depuis quelques temps, tu sembles pratiquer l'ellipse à la guitare, comme si toutes les notes n'étaient plus nécessaires. Est-ce une manière pour toi d'adopter une forme de rupture très blues.**

Oui, tu as raison. C'est le cas sur scène, mais c'est également le cas au moment de l'enregistrement. On dessine une mélodie, mais inutile de la souligner ; on la figure en pointillés, ça laisse de l'espace. Je le constate, avec le temps j'élimine plus que je ne rajoute.

**RODOLPHE BURGER,**  
En concert le 27 octobre à la Rodia, à Besançon ; le 28 octobre au Noumatrouff, à Mulhouse ; le 1<sup>er</sup> décembre à la BAM, à Metz ; le 11 janvier au Granit, à Belfort [dernierebandemusic.com](http://dernierebandemusic.com)

# En toute sérénité

**La trompettiste Airelle Besson s'apprête à diriger l'Euroradio Jazz Orchestra, ce big band de jazz initié par les radios publiques européennes, Radio France en l'occurrence. Rencontre avec une artiste accomplie au festival Au Grès du Jazz, en août dernier.**

Au bout de deux ans de tournée ininterrompue, partout en France, en Europe, jusqu'en Corée, les imprévus ça vous connaît. C'est donc avec une coolitude et une bonne humeur totales que le quartet de la trompettiste Airelle Besson joue son premier album *Radio One* au public rassemblé au Centre culturel de la Petite Pierre, dans les Vosges du Nord. Car là est le premier impondérable : chassés par le mauvais temps de la magique place Jerri Hans où se jouent habituellement les concerts du festival Au Grès du Jazz, on est tout de même saisi par le feeling tranquille du groupe et les envolées de la chanteuse Isabel Sörling. Même si celle-ci a égaré sa valise à l'aéroport, devant emprunter des pédales d'effets et les programmer à la dernière minute. Même si le pianiste Benjamin Moussay laisse sa place à Yvan Robillard, qui n'avait jamais joué le répertoire auparavant. Face à tout cela, Airelle Besson, la zénitude incarnée, arrive encore à s'émerveiller que le festival propose de « *repasser nos chemises : on ne voit ça qu'au Théâtre du Châtelet ou à la Philharmonie !* »

Il faut dire qu'elle est portée depuis trois ans par une formidable vista : un duo avec Vincent Ségal, un autre avec Lionel Suarez, son trio allemand avec Jonas Burgwinkel, Sébastien Sternal et la comédienne malentendante Clémence Colin... Courtisée de toutes parts sur des projets d'écriture ou de direction d'orchestre, Airelle Besson est apparue auprès de Youn Sun Nah ou Rhoda Scott et présente son nouveau trio AiRès, aux côtés de Stéphane Kerecki et Édouard Ferlet, le lendemain après-midi. Tout cela souvent grâce à une résidence au Théâtre de Coutances, en marge du festival Jazz sous les

pommiers. « *Je sors de trois années incroyables d'une résidence grâce à laquelle sont nés la plupart de mes projets récents, dont Radio One. Je me sens dans une dynamique positive, surtout depuis ce prix auquel je ne m'attendais pas du tout [Airelle Besson a reçu en 2015 le Prix Django Reinhardt de « musicien de l'année », ndlr]. Mes potes comme Vincent Peirani l'avaient déjà eu, mais je me disais : « c'est pas pour moi ! » Ça m'a apporté une certaine reconnaissance, m'a aidé à concrétiser mes envies.* » Après avoir quitté le quintet Rocking Chair suite à un second album en 2011, elle se sent « *en jachère* ». L'aventure ne lui correspondait plus : elle joue les sidewomen de luxe, prend des cours de direction d'orchestre, « *une expérience qui m'a appris une discipline, une forme de travail, des relations avec les musiciens, et sans laquelle je n'en serais pas là aujourd'hui.* » Elle réapparaît dans plusieurs projets, revient dans les bacs avec le bien-nommé *Prélude*, petit objet envoûtant auprès du guitariste Nelson Veras. Il ne faut pas regarder la carrière d'Airelle Besson à travers le prisme discographique : les galettes, c'est pas trop son truc. « *On a fait Prélude parce que le public le réclamait ! Idem pour Radio One ; les gens veulent un second disque, pour écouter notre musique chez eux, même si ça reste une photographie à un instant T.* » De son propre aveu, elle a depuis regagné une confiance en elle qui lui permet désormais de rayonner. Lorsque l'on assiste à ce concert joué après deux ans de pérégrinations, on voit le chemin parcouru : Isabel Sörling décolle littéralement, livrant une performance vocale bien plus audacieuse que celle, éthérée (et sublime) de l'album. Avec Airelle, c'est presque un duo de voix



qui se joue : soufflée pour l'une, chantée et bidouillée pour l'autre. « *Trouver Isabel est ce qui m'a pris le plus de temps ; c'est une chanteuse qui n'est pas trop « devant ». Néanmoins quand j'ai fondé le quartet je ne voulais surtout pas tout m'approprier, je voulais que chacun prenne sa place, que la musique circule, les regards aussi, d'ailleurs c'est pour cela que l'on joue en demi-cercle... je veux toujours de l'interaction, de la liberté.* »

À l'image d'Isabel Sörling, Airelle Besson, sur scène et en studio, brille mais reste « *pas trop devant* ». Seule femme trompettiste jazz à ce niveau en France, elle a donné à cet instrument éminemment masculin souvent joué tout en puissance des teintes subtiles, profondes et variées. Portée par « *un feedback incroyable du public* » et quelques bonnes fées pleines de bon sens qui lui proposent des projets en cascade : elle composera et dirigera bientôt l'Euroradio Jazz

Orchestra (EJO), l'orchestre piloté par Radio France constitué des musiciens européens amené à se produire mi-novembre dans le cadre du festival Jazzdor à Bischwiller, puis fera un détour par Saint-Dié-des-Vosges en tant que marraine du projet Orchestre à l'école, avant la sortie de l'album du trio AiRès. Airelle Besson, dopée à la sérénité et plus que jamais bien dans sa peau de « *jazzwoman et improvisatrice avant tout* », a toute latitude pour imaginer de nouveaux morceaux de liberté que l'on attend avec impatience.

**AIRELLE BESSON,**  
en concert avec l'Euroradio Jazz Orchestra  
le 14 novembre à la MAC Bischwiller  
dans le cadre de Jazzdor 2017  
[www.jazzdor.com](http://www.jazzdor.com)

# Composer pour converser

En résidence cette saison à Why Note, à Dijon,  
et au Centre culturel de rencontre des Dominicains  
à Guebwiller, la compositrice et électroacousticienne  
Aline Pénitot travaille sur le chant des baleines à bosse,  
œuvrant entre création et conversation.

À l'heure de la rentrée, des lancements de saison, des nouvelles brochures des structures culturelles, des annonces d'événements sur les réseaux sociaux, la journaliste balance toujours entre impatience et circonspection. Hâte de voir de quoi il retourne, méfiance quant aux redites, poncifs, facilités. Des sentiments dominés par la même interrogation : cette saison, ce festival, ce concert, ce spectacle, etc., sont-ils celle/celui de plus, ou de moins ? S'agit-il d'œuvres créées, programmées pour participer de la surenchère de l'offre ou, au contraire s'y soustrairont-elles, en échappant aux carcans habituels pour ouvrir à d'autres lieux de pensées ? La question peut sembler saugrenue, déplacée. Elle renvoie en sous-main à deux définitions possibles du théâtre – extensibles aux autres champs du spectacle vivant –, et notamment développées par Diane Scott (*Carnet critique*, 2009). Se saisissant de l'opposition employée par Leonard de Vinci pour distinguer les arts, entre ceux procédant « par ajout », comme la peinture, et ceux procédant « par retrait », comme la sculpture, Diane Scott prolonge cette distinction : « *Si le théâtre peut, matériellement, relever de la première catégorie (...), en esprit, le théâtre qui me concerne procède par retrait, produit des objets qui agissent par creusement, par dégagement, par ouverture de domaines offerts à la pensée.* » Il ne s'agit pas ici de restreindre à des formes, mais de s'interroger sur les effets qu'elles produisent, la place qu'elles ménagent au spectateur, l'existence ou non « *d'un champ étendu d'interprétations possibles, d'appropriations subjectives différentes.* » Pour certaines œuvres, ce « retrait » procède d'une échappée, qui débute avant la création du spectacle, l'innerve et l'excède, même. Appréhender la forme à venir devient un déplacement en soi, aventureux, étrange, stimulant car obligeant à penser différemment. Conçu par la compositrice et électroacousticienne Aline Pénitot et le bio-acousticien, professeur à l'Université Pierre et Marie Curie Olivier Adam, *La Réponse de la baleine à bosse* est de ces créations, dont chaque pan (équipe,

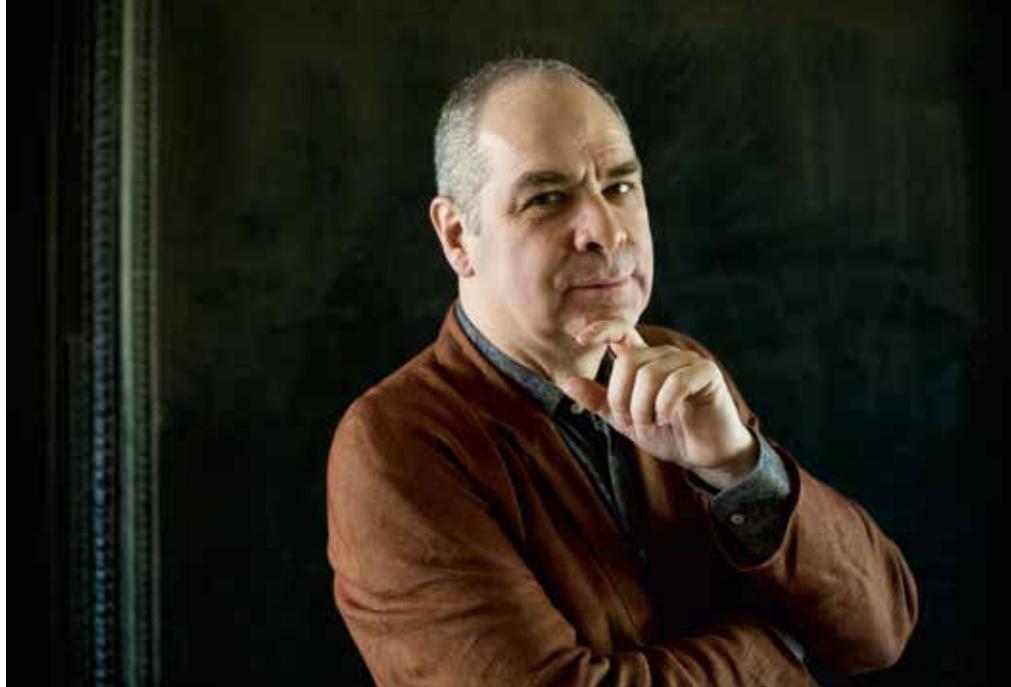
démarche, processus de création, histoire) échappe aux usages en vigueur. A l'origine de ce projet, il y a, d'un côté, Aline Pénitot. Journaliste, compositrice, mais aussi navigatrice, elle intègre en 2009 l'équipage d'un voilier pour réaliser le Passage du Nord-Ouest, qui relie le Pacifique et l'Atlantique en passant par le nord du Canada et de l'Alaska. Là, elle croise la route de cétacés. De l'autre côté, il y a le bio-acousticien Olivier Adam, dont le travail porte, entre autres, sur l'étude du chant des baleines à bosse. Un scientifique passionné, avec qui Aline Pénitot entame en 2012 une conversation au long cours. Mais 2012 est aussi l'année d'une « trouvaille musicale » – terme emprunté au compositeur, père de la musique concrète et de la musique électroacoustique Pierre Schaeffer. Assistant à un concert au cours duquel le bassoniste Brice Masson improvise, Aline Pénitot découvre « *la similarité démente entre le son du basson et celui de la baleine à bosse.* » Une proximité qui trouve notamment sa source dans le fait que « *les baleines à bosse ont des doubles cordes vocales* », tandis que « *le basson est un instrument à anche double.* » Ce sont cette succession et cet entremêlement d'événements, de rencontres, de recherches et de hasards qui amène la naissance de *La Réponse de la baleine à bosse*. Une création scientifique aquatique débutant par une conférence d'Olivier Adam et suivie d'un concert. Au cours de celui-ci, Brice Martin interprète la *Litany of The Whale* de John Cage et les œuvres d'Aline Pénitot, accompagné des images du champion du monde d'apnée Arthur Guerin-Boëri réalisées par Alex Voyer. Dispositif immersif se voulant comme une plongée en apnée, le concert se nourrit des expériences concrètes accompagnant le travail d'Aline Pénitot. Outre l'apprentissage de l'apnée et de la nage



en mono-palme, « *qui (lui ont) permis de ralentir, de comprendre le rythme à travers le temps d'une apnée* », elle a réalisé – ou va réaliser – des voyages d'étude ainsi que d'écoute des baleines. Lors du Congrès Mondial sur les Baleines à bosse, en juillet dernier, à la Réunion, où elle se trouve avec Olivier Adam, la compositrice diffuse aux scientifiques présents « *un son de basson. Tous ont pensé qu'il s'agissait d'une baleine...* » Si les créations confrontant arts et sciences sont de plus en plus fréquentes, *La Réponse de la baleine à bosse* met en jeu une relation singulière entre les disciplines. Plus qu'une illustration par les arts d'un sujet scientifique, qu'une inspiration ou une sensibilisation, le projet s'appuie sur l'avancée parallèle des deux champs, leur entremêlement « *décuplant les récits. C'est comme si la science expliquait la musique et réciproquement.* » Avec tout ce que cela génère comme temporalité particulière, la compositrice étant « *tributaire d'interprètes qui ne sont visibles que quatre mois dans l'année* », correspondant à la période de reproduction des cétacés. Une phrase qui la fait elle-même sourire, mais qui confirme bien la position de l'artiste : « *Je le pense vraiment comme ça, non pas scientifiquement, mais musicalement.* » Ce projet s'inscrit

également dans une plus vaste aventure, puisque dans une seconde phase, une interface numérique sera créée. Instrument de lutherie numérique, il permettra de jouer à partir des sons émis par les baleines et de leur transmettre que « *nous les écoutons, le signal que nous leur envoyons étant modifié par celui qu'elles nous envoient.* » Avant cela, Aline Pénitot a d'autres projets en cours : en résidence aux Dominicains cette saison, elle participera notamment en janvier avec le musicien Jasser Haj Youssef à la création *Loin de Damas*, création proposant des textes de Omar Youssef Souleimane. Mais ça, c'est une autre échappée...

**LA REPONSE DE LA BALEINE A BOSSE,**  
concert scientifique, Why Note, à Dijon, le 29 septembre ;  
Les Dominicains, Guebwiller, 19 et 20 octobre  
[www.les-dominicains.com/](http://www.les-dominicains.com/)  
[whynote.com](http://whynote.com)



## À l'heure du thé

**Yeux fermés, Philippe Cassard peint par petites touches les drames et les éclats d'une vie, s'appropriant les charmes surannés du temps de Gabriel Fauré.**

Touchés par la grâce à l'écoute de *Pavane* ou du *Requiem*, langoureusement brûlés par l'*Élégie* pour violoncelle, évoquant tant le *Cygne* de Saint-Saëns que l'exceptionnelle sonate *Arpeggione* de Schubert, on en oublierait presque sa musique pour piano. Heureusement, Philippe Cassard, l'un des pianistes les plus attachants et surtout les plus complets de sa génération, accourt afin de nous la remettre à l'oreille. Issu d'une école de fauréens convaincus, point de hasard si ses affections se portent aussi vers Debussy. Tant des partitions de ce dernier que des mélodies ravéliennes jaillissent des fleuves de notes cristallines, qui déjà s'écoulaient en ruisseau de la plume de leur prédécesseur. Mais Gabriel Fauré marque la fin du siècle. « C'est extrêmement lyrique, très raffiné, telle une époque où la musique était réservée à une catégorie sociale élevée », analyse Cassard. Des airs à l'image de leur compositeur, « un homme sympathique, plein de charisme, truculent, charmeur, merveilleux ». Le pianiste passe « comme d'un éclair au chocolat à un éclair au café », de Schubert à Fauré. « Ils ont toujours été au contact d'autres artistes. Schubert réunissait ses amis poètes dans les salons, Fauré croisait Odilon Redon et Mallarmé. Cela fait rêver... » Deuxième convergence, la lutte. Schubert s'opposait à la dictature viennoise, Fauré « au poids des formes allemandes », cherchant à s'affranchir du « dogme wagnérien » et de la modernité des ballets russes. Du reste, « Fauré est à part : il a allégé les textures de l'orchestre et écrit des pièces courtes ».

La sélection opérée par Philippe Cassard et Jacques Mercier, qui dirige l'Orchestre National de Lorraine, constitue « un parcours modeste » dessinant la vie du compositeur français. Première illustration, « juvénile et parfumée » : la *Ballade pour piano et orchestre en fa dièse majeur*, ouvrant la sélection. Déambulation parisienne, feuilles mortes, café de peinture. Et que de souvenirs, derrière la moustache ! Proust avoua que

la *Ballade* l'avait inspiré lorsqu'il inventa la *Sonate* de Vinteuil de la *Recherche du temps perdu*, représentant chez Swann la quête d'un amour inaccessible.

Cassard n'a pas omis *Pelléas et Mélisande* et sa célèbre *Sicilienne*, orchestré par Charles Kœchlin, élève avant-gardiste de Fauré. Ni le *Prélude* d'une autre pièce scénique, *Pénélope*. Avant d'arriver au bout du chemin par la *Fantaisie*, « une œuvre de vieillesse étonnamment éclatante ».

Poignants, enfin, les trois *Nocturnes*. Le si majeur nous conduit à petits pas pressés, au travers de vapeurs froides et romantiques comme des instants d'hiver. Poursuite de la promenade en mi bémol majeur, dans les méandres de la mémoire. Puis la soirée s'alanguit devant un verre de vin dissonant, complexe, tonalité fa dièse mineur. Du Fauré « dernière manière ».

**FAURÉ, PHILIPPE CASSARD  
ET L'ORCHESTRE NATIONAL  
DE LORRAINE**

concert le 13 octobre à l'Arsenal, à Metz  
Disque : Fauré, Philippe Cassard  
et l'Orchestre National de Lorraine,  
sous la direction de Jacques Mercier /  
La Dolce Vita  
[www.arsenal-metz.fr](http://www.arsenal-metz.fr)



**FIG**

28<sup>e</sup> édition

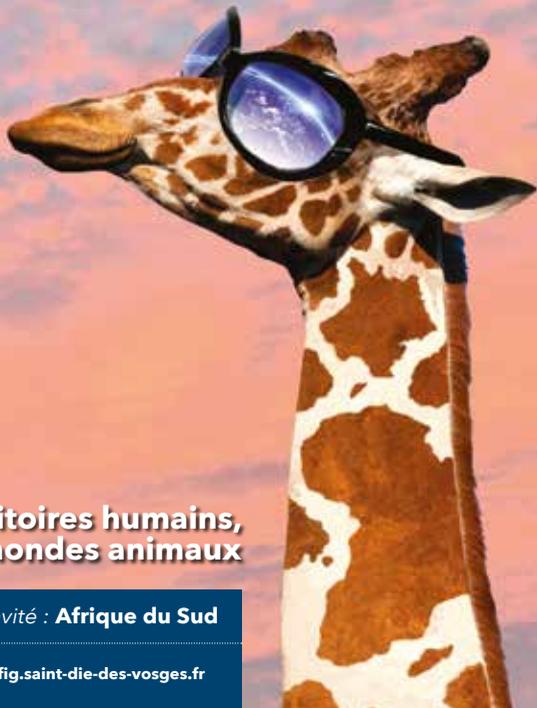
Fondateur - Christian Frenet

29, 30 septembre et 1<sup>er</sup> octobre 2017

**FESTIVAL INTERNATIONAL**

**DE GÉOGRAPHIE**

de Saint-Dié-des-Vosges



**Territoires humains,  
mondes animaux**

Pays invité : Afrique du Sud



[fig.saint-die-des-vosges.fr](http://fig.saint-die-des-vosges.fr)

Strasbourg.eu  
eurométropole

AILLEURS C'EST ICI

SAISON

2017/2018



LAS

Médiathèques

[www.mediatheques.strasbourg.eu](http://www.mediatheques.strasbourg.eu)

LA KUNSTHALLE  
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN  
MULHOUSE



**QUAND TOUT  
S'ÉPARILLE,  
IL FAUT RASSEMBLER  
LES PIÈCES...  
DIFFÉREMMENT**

**STEVE RODEN**

14.09 - 12.11

2017



[KUNSTHALLEMULHOUSE.COM](http://KUNSTHALLEMULHOUSE.COM)

L'EXPOSITION BÉNÉFICIE  
DU SOUTIEN DU

ACHA BONAÏCE  
AMERICAN CENTER  
PARIS

Steve Roden, when data become words, 2007. (Quand le collage devient un papier de 20 x 31 cm)



Musées  
de Montbéliard

**À  
corps  
majeurs**

21  
octobre  
2017

—  
4  
mars  
2018

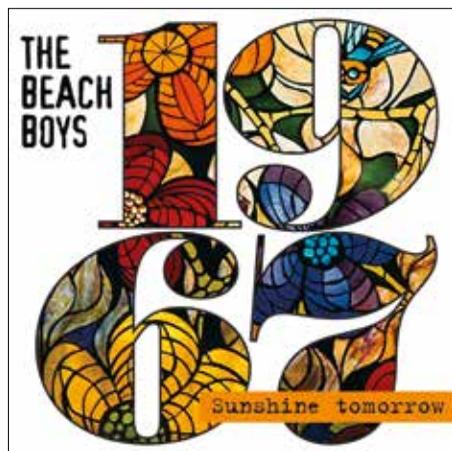
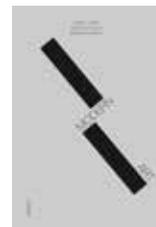
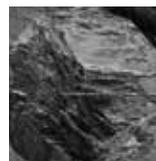
Le corps dans  
les collections  
des musées  
de Montbéliard

Encadré: Revue de presse, sur des concepts, les arts visuels et les arts médiatiques, le cœur anglophone, P. Trevani, Anatomie, presse & litérature, Genève, Le Monde, Paris, D. C. Collection Musée de Montbéliard - Crédit photo: Archives de Montbéliard

Musée du château  
des ducs de Wurtemberg



Montbéliard



## THE BEACH BOYS

1967 - *Sunshine Tomorrow* / Capitol

1967, c'est généralement l'année que les amateurs de pop choisissent pour se détourner des Beach Boys : Brian Wilson entame sa longue traversée au fond de son lit, Mike Love cherche à reprendre les affaires en main et à assurer le leadership, musicalement le groupe renoue avec ses premières amours pop, autant de signes qui indiqueraient l'affaire réglée et le retour à la norme. Or, il n'en est rien, contractuellement le groupe solde l'aventure de *Smile* et publie l'album qui a alimenté bien des fantasmes : *Smiley Smile*, bien plus qu'un ersatz, une petite merveille dont on nous livre ici quelques sessions avec les incontournables *Wonderful* et *Vegetables*. Et surtout, le groupe poursuit en novembre 1967 avec *Wild Honey*, en grande partie écrit par la paire Brian Wilson et Mike Love, et produit par le jeune Carl Wilson. Comment résister à cette poignée de chansons à la candeur éclatante qui illumine de ses derniers feux cette fin de décennie ? Une première étape avant de découvrir les autres chefs-d'œuvre 70's d'un groupe dont on sonde l'essence même. (E.A.)

## TRICKY

*Ununiform* / False Idols - K7

Qui oserait nous l'annoncer en perte de vitesse, l'ami Tricky ? Avec ce dernier opus déstabilisant, il revient à la forme la plus séminale de musiques qui n'ont jamais cessé de l'obséder : le blues et le dub dans leurs plus simples appareils. À quoi, il rajoute ce qui fait le fondement de son immense culture électronique et bien sûr hip-hop. Le résultat : un retour à la matière urbaine brute – béton, mortier, ciment et crépis frais –, sans rémission possible. Qu'on vienne le chercher, il est déjà parti vers un ailleurs qui ne nous laisse nulle occasion de le rattraper. (E.A.)

## TRUPA TRUPA

*Jolly New Songs* / Ici, d'ailleurs

L'an passé, nous avons craqué pour cette formation de Dantzig – au passage, un petit clin d'œil au regretté Holger Czukay qui y est né. Ces quatre-là nous reviennent avec de nouvelles chansons qu'ils nous annoncent étrangement « enjouées ». Force est d'admettre que la tonalité pop de certaines compositions peut surprendre. Mais c'est sans compter l'esprit retors de musiciens qui en connaissent un rayon : la rugosité n'est jamais bien loin, l'esprit d'aventure non plus avec un semblant de subversion, à l'image de The Fall en son temps. Plus qu'une confirmation, une évidence désormais. (E.A.)

## WILL SAMSON

*Welcome Oxygen* / Talitres

En toute discrétion et quasiment à l'abri des regards, cet Anglais désormais résident bruxellois continue de creuser son sillon. Il le fait parfois en dépit des événements comme ce blackout inexplicable survenu alors qu'il avait rejoint le Portugal en quête de ses racines lusitaniennes. Un matériel de fortune – une guitare, un clavier, un magnétophone et un ordinateur – lui a permis de poser sur la bande le fruit d'une écriture subitement revitalisée. Et même si son enthousiasme s'exprime avec une grande réserve sur le disque, la lumière pointe comme par magie à travers les persiennes. (E.A.)

## DANIEL HUMAIR, STÉPHANE KERECKI, VINCENT LÊ QUANG

*Modern Art* / Incises - Outhere

Visiter en musique les grands peintres de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup>, Jackson Pollock, Bram van Velde, Pierre Alechinsky, Yves Klein ou Cy Twombly, n'est pas la moindre des gageures, et pourtant ce trio constitué autour de l'illustre Daniel Humair, avec deux des plus talentueux musiciens de la jeune génération, le contrebassiste Stéphane Kerecki et le saxophoniste Vincent Lê Quang, y parvient à merveille. Les touches colorées et aplats abstraits trouvent ici leur juste résonance dans le cadre d'un projet de livredisque qui vise à rendre hommage à tous ces maîtres, eux-mêmes amateurs d'une musique qui les a incités à explorer des territoires picturaux ultimes. (E.A.)

Sept.

# NOUMATROUFF

# 25 ANS

DE MUSIQUE A MULHOUSS

→ Déc. 2017

Découvrez toute la programmation sur [noumatrouff.fr](http://noumatrouff.fr)

Licenses N° 114250, N° 114922 et N° 114292

## LA RODIA

**Octobre**  
**The Monsters**  
 Okonomiyaki - Grace Lee  
 Rodolphe Burger  
 Citrik Birthday ...

**Novembre**  
**Télérama Dub Festival**  
 Agnostic Front + Nostromo  
 Cory Henry & The Funk Apostles  
 Rone - Cabadzi - Rodiathèque ...

**Décembre**  
**Soirée Thé Chaud**  
 Bellflower + Oblique  
 Calypso Rose  
 Keblack ...

**En 2018**  
 Tagada Jones + Ultra Vomit  
 Cradle of Filth - BB Brunes  
 Lee Fields - Festival Génériq

**La Rodia**  
 4 av. de Chardonnet - 25 000 Besançon  
[www.larodia.com](http://www.larodia.com) • [info@larodia.com](mailto:info@larodia.com)

# DJANGO

programme d'automne  
 SEPT. > DÉC. 2017

**ARRESTED DEVELOPMENT + ALLTTA**  
 + CHARLES PASI + HARLEIGHBLU  
 + GAUVAIN SERS + GUIZMO + HAÏDOUTI ORKESTAR  
 + JUPITER & OKWESS + KOKOKO!  
 + THOMAS SCHOEFFLER JR.  
 + WILLIAM Z. VILLAIN + BROR GUNNAR JANSSON  
 + CARMEN MARIA VEGA  
 + TIMBO MEHRSTEIN GYPSY JAZZ ENSEMBLE  
 - DJANGO SOUL TRAIN - CINÉMA

...  
 ABONNEZ-VOUS!

RETROUVEZ TOUTE LA PROGRAMMATION SUR:  
[WWW.ESPACEDJANGO.EU](http://WWW.ESPACEDJANGO.EU)

**ESPACE DJANGO**  
 4 Impasse Kiefer, Strasbourg  
[www.espacedjango.eu](http://www.espacedjango.eu)  
 #espacedjango

OPÉRA

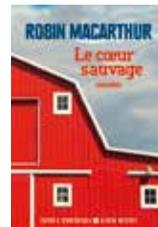
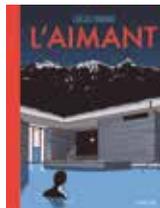
OPÉRA DE DIJON

# Pinocchio

## Philippe Boesmans

KLANGFORUM WIEN  
 DIRECTION MUSICALE  
 Emilio Pomarico  
 MISE EN SCÈNE  
 Joël Pommerat

Auditorium  
**Vendredi 6 octobre** 20h  
**Dimanche 8 octobre** 15h  
**Mardi 10 octobre** 20h  
[www.opera-dijon.fr](http://www.opera-dijon.fr) | 03 80 48 82 82



## TOUT UN MONDE LOINTAIN

De Célia Houdart / P.O.L.

Tenter de traduire le vent invisible par l'eau qu'il sculpte en passant, tout l'art romanesque de Célia Houdart pourrait tenir dans cet adage Bressonien. Gréco, septuagénaire distinguée qui vit sur les hauteurs de Roquebrune-Cap-Martin, croise la route d'un jeune couple franchement bohème. Les contraires s'effleurent, se respirent et s'apprivoisent dans une farandole de petites célébrations païennes – bains de mer, danses impromptues, mets en partage – qui convoquent toutes les sensations de l'été. Ensemble, ils raviveront les couleurs et la mémoire oubliée de la villa E.1027, « navire blanc mis en cale sèche à flanc de colline ». Cette icône de l'architecture d'avant-garde, laissée à l'abandon au mitan des années 90, est le lieu qui scellera leur coup de foudre. Le fantôme de la décoratrice et architecte de la villa, Eileen Gray, hante chaque page de cette fable moderne pensée sur le modèle des meubles transformables de Gray : tout en astuce, en trompe-l'œil et en tiroir caché. (N.B.)

## L'AIMANT

De Lucas Harari / Sarbacane

Ancien étudiant en architecture obsédé par les thermes de Vals, créés par le maître Peter Zumthor, Thomas plonge à nouveau entre les tonnes de pierre des montagnes suisses et du bâtiment à l'attraction presque inquiétante, persuadé qu'il renferme « une porte dérobée »... Le format imposant de l'album fait honneur au superbe travail graphique de Lucas Harari ; comme Zumthor avec ses blocs de pierre, l'auteur empile et entrecroise les lignes (claires) au sein d'une mise en page dense, où l'ampleur et la clarté du dessin nous sauvent de l'étouffement. Cet album précieux aux allures de polar ésotérique affirme encore davantage Sarbacane comme un éditeur à suivre. (B.B.)

## À ROME AVEC NANNI MORETTI

De Paolo Di Paolo et Giorgio Biferali / Quai Voltaire

Si vous n'aimez pas Rome, si vous n'aimez pas les balades en Vespa, si vous n'aimez pas le cinéma... Allez vous faire foutre ! Pour les autres, de *Je suis un autarcique* (1976) à *Mia Madre* (2015), les auteurs de ce guide cinéophile ont retrouvé les lieux de tournages (pâtisseries, rues, fontaines...) des onze films « romains » de Nanni Moretti. Chaque chapitre est accompagné d'une carte pour mieux se repérer dans les quartiers choisis avec grand soin par le cinéaste, non pas en fonction de leur réputation, mais de son propre vécu. Comme le dit Moretti lui-même dans l'interview qui clôture l'ouvrage : « C'est en partant du personnel qu'on arrive à l'universel. » (P.S.)

## LE CŒUR SAUVAGE

De Robin Macarthur / Albin Michel

Ce cœur qui bat au parfum des prés envahis de sumac ou au grondement lointain d'un vieux pick-up, c'est celui de Robin Macarthur, jeune promue des lettres américaines qui, en l'espace de dix-neuf nouvelles, s'inscrit dans la droite ligne de ses prestigieuses aînées – on pense à Flannery O'Connor, Alice Munroe ou Eudora Welty. Au fil des histoires toutes ancrées dans un coin reculé et sauvage du Vermont, une géographie se déploie, jalonnée de mobiles homes essouffés et de chemins vicinaux, de lacs insondables et de forêts profondes. Qu'elle dise les illusions déçues de vieux hippies, la solitude de la vie à la ferme ou le racisme ordinaire, chaque nouvelle est portée par une écriture au souffle puissant, parfois violent, toujours empathique. (N.B.)

## LES ASTRONAUTES DU DEDANS

D'Anne Giffon-Selle / Les presses du réel

On aurait tendance à les occulter, mais bon nombre d'artistes californiens, dont Edward Kienholz, Wallace Berman et Bruce Conner ont livré une vision très personnelle de la réalité. De manière foisonnante et parfois irrévérencieuse. L'ouvrage d'Anne Giffon-Selle sous-titré « l'assemblage californien 1950-70 » a le mérite de resituer ces expériences jugées à tort isolées dans un contexte plus général qui remonte à Dada jusqu'à établir des liens avec la Beat Generation. Une manière de nous replonger au cœur des préoccupations plastique de cette période. (E.A.)

**Fantômes de la renommée**  
(ghosts of fame)

d'Antoine Couder,  
préface de Rodolphe Burger

18 €



**Notre héritage n'est précédé d'aucun testament**

de Véronique Arnold,  
préface de Carole Widmaier

12 €



Sublime



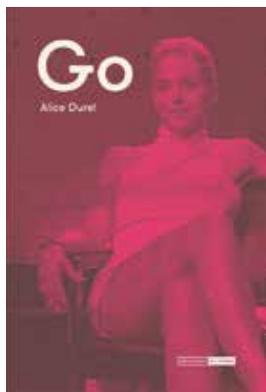
Ailleurs



**Go**

d'Alice Durel

13€



**LETZLOVE - PORTRAIT(S) FOUCAULT**

Michel Foucault, Thierry Voeltzel • Pierre Maillet  
Du lundi 4 au vendredi 8 décembre

**#VÉRITÉ**

Yann Métivier, Benjamin Villemagne  
Du mardi 5 au vendredi 8 décembre

**INOXYDABLES\***

Julie Ménard • Maëlle Poésy  
Du mardi 5 au vendredi 8 décembre



**LA DEVISE\***

François Bégaudeau • Benoît Lambert  
Du lundi 4 au vendredi 8 décembre

**QU'EST-CE QUE LE THÉÂTRE ?\***

Hervé Blutsch, Benoît Lambert  
Du lundi 4 au vendredi 8 décembre

**BIENVENUE DANS L'ESPÈCE HUMAINE\***

Benoît Lambert  
Du lundi 4 au vendredi 8 décembre

DU LUNDI 4 AU VENDREDI 8 DÉCEMBRE 2017



03 80 30 12 12  
TDB-CDN.COM

**JOUER PARTOUT**  
TEMPS FORT DÉDIÉ À LA JEUNESSE

— GRAPHISME DANIGR

\* EN TOURNÉE DANS LES LYCÉES DE LA RÉGION BOURGOGNE-FRANCHE-COMTÉ



# Miss a Good Thing

**Jérôme Mallien travaille dans le petit bar qu'il a ouvert à Ashiya, tout près d'Osaka et de Kobé. Troisième volet de son journal.**

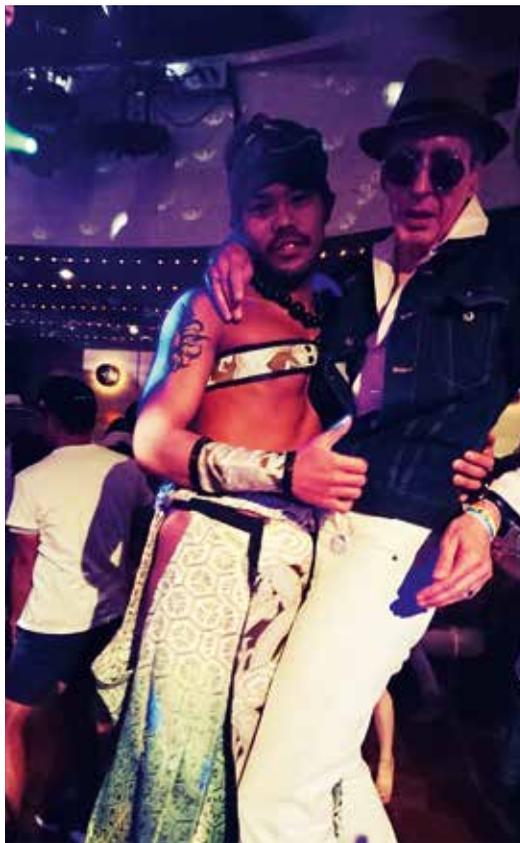
**25 juin**

La nuit dernière, on est allés danser une fois de plus avec Masuko, Masami-san (une copine très fashion qui a une boutique de sapes à côté de chez nous) et Nabe-san (un prof de lettres anglaises à la fac d'Osaka, et grand fan de punk-rock celtique, genre The Pogues), à la "Northern Soul Party" du Jam Jam Club de Motomachi, à côté du quartier chinois de Kobé. Le mouvement Northern Soul, au tout début des 70's en Angleterre, et plus précisément autour de Manchester, c'était ce soul revival qui faisait danser les jeunes prolétaires dans les ballrooms d'improbables casinos, sur des 45 tours édités aux États-Unis 10 ou 15 ans auparavant, et oubliés de tous. Quelque chose comme le chaînon manquant entre les mods des early 60's et le pub-rock 75, mais au même moment il y avait aussi le glam-rock et l'immense Marc Bolan, bref... Au Jam Jam Club aussi, les dj's sont de grands maniaques : qui connaît encore les admirables disques (parfois des démos jamais sorties, donc exemplaires uniques ou quasi), à la fois groovy et mélodramatiques, des Epsilons (*Mad at The World*), de Roosevelt Grier (*Pizza Pie Man*) ou de John Bowie (*You're Gonna Miss a Good Thing*, que je dédie perso à toutes les filles qui m'ont laissé tomber dans mon existence déclinante) ?

Les Japonais étant ce qu'ils sont, à peu près tout le monde joue le jeu : le dress code, c'est *baggy trousers* flous sur pompes bicolores, bretelles de skins sur t-shirts rayés ou polos Jim Perry, casquettes de tweeds, petit sac vintage Adidas. Les filles portent des jupes amples mi-mollet, des socquettes blanches et des serre-têtes quasi-tropéziens. Trop choux. Pour ma part, et parce que très généralement je suis le plus vieux de la soirée, j'opte pour un mix un poil risqué de mod 65 et de Paul Meurisse dans la série de films du *Monocle* : lunettes noires, chapeau *pork pie*, chemise vieux rose, cravate imprimée, veste grise cintrée double fente-trois boutons-poches en biais, futsal crème, pompes italiennes en suède marron sur chaussettes Burlington. Ah, fashion addict un jour, fashion addict toujours ! Avec Masuko, qui a choisi une robe kimono à col renversé, imprimée

d'un énorme rhinocéros (hommage à Ionesco ?), inventée par une Française qui vient chaque année à Osaka vendre ses créations, on est beaucoup photographiés, on adore (« *and you'll be James Dean for a day...* ») Parfois, je danse un slow sur les Shirelles, *Will You Still Love Me Tomorrow*, RIP Amy Winehouse, avec une jeune Japonaise ; et pour un vieux matou comme moi, le temps pressant, ce genre de plaisir ne se refuse pas.

La Corée du Nord et les États-Unis d'Amérique nous pourrissent la vie, mais on va danser sur le volcan, comme dans les 80's.





Devant chez moi,  
les copines  
font les belles.

## 5 juillet

Je sors mes deux grands classiques de la sape, retrouvés au fond d'une valise : le récent *Comment rester chic en toutes circonstances*, de Gonzague Dupleix (pour le texte) et Jean-Philippe Delhomme (pour l'illustration, formidable), extrapolation de la rubrique « conseils fashion » du magazine GQ et cadeau d'une de mes filles, et le plus méconnu, mais admirable *De l'élégance masculine* signé, en 1987, par Tatiana Tolstoï – un nom très romanesque, n'est-ce pas, et oui, Tatiana est bien quelque chose comme l'arrière-petite-nièce de Léon.



Un manga artisanal  
pour expliquer la thérapie  
de groupe de ma copine  
Megumi-san.

Le premier de ces ouvrages, quoique très respectable et souvent fort drôle, pêche évidemment par sa dimension assez hipster, et on sait ce qu'il faut penser de ces gens-la (rien que la barbe, enfin passons). En outre, s'il est bien venu de rappeler, page 27, pourquoi il est bon de mettre un vase à sa boutonnière, on ne pardonnera pas à M. Dupleix, nonobstant son jeune âge, de faire porter à Marcel Proust, à sa boutonnière à lui, un camélia tout à fait déplacé. L'erreur, à dire le vrai, est fréquente, voire commune, mais ce que Marcel porte à son revers est bel et bien un gardénia, comme en témoigne le célébritissime portrait qu'en fit le peintre Jacques-Émile Blanche et comme le rappellent les Enthoven Père et Fils, maison de tradition et de confiance depuis 1970 et des brouettes, dans leur amusant *Dictionnaire amoureux de Marcel Proust*.

Le livre de Tatiana Tolstoï est d'une autre envergure, et j'en ai fait depuis trente ans, Dieu que le temps passe, ma bible personnelle. Personne ne connaît ce bouquin, paru aux éditions Acropole, personne même à l'époque ne me paraît en avoir parlé ou écrit, et pourtant : c'est tout à la fois un manuel pratique de l'élégance masculine (qu'on ne saurait en aucun cas confondre avec l'excentricité ou le dandysme, cette chose morte dès lors qu'on la nomme), avec beaux croquis explicatifs et liste de fournisseurs parisiens ou londoniens, une galerie de portraits (on s'amusera à reconnaître, parmi ces « hommes élégants » évoqués, quelques-uns de ceux qui firent la chronique d'alors des lettres, des arts ou des médias), et surtout un bel exercice intellectuel et sentimental de détournement : on y croise plus qu'anecdotiquement les évidents Balzac ou d'Aurevilly, mais aussi le tandem anarchiste Netchaïev-Bakounine ou le peintre chinois classique Shih-t'ao. Bref : chef-d'œuvre méconnu, et si vous croisez l'ouvrage chez un quelconque bouquiniste, jetez-vous dessus. (Je ne me séparerai du mien en aucun cas).

## 20 juillet

Quand j'écoute France Info, d'une oreille je dois l'avouer de plus en plus distraite tant la vie politique de ce pays (la France, *I mean*) m'indiffère de plus en plus, j'entends fréquemment parler de la dimension ou de la posture « jupitérienne » d'Emmanuel Macron. Vous êtes tombés sur la tête, ou quoi ? (À moins que je ne comprenne vraiment plus rien au langage médiatique de ces temps prostitués, ce qui est très possible). « Jupitérien », ce juvénile nabot à la voix de tête, flanqué de sa maternelle et influente épouse, et dont chaque apparition publique me fait voir un petit mec qui hausse le nez, le menton et le reste pour faire accroire qu'il est à la hauteur de la fonction, laquelle elle-même ne saurait s'envisager autrement qu'himalayenne ? Ne me faites pas rire, comme disait un voyou résolument dissident du siècle dernier.



Notre amie Jeannette-san, qui anime aussi une émission radio sur la station Sakura FM, chante des standards de jazz dans les clubs de Kobé ou d'Osaka. Je trouve qu'elle a quelque chose d'une héroïne fassbinderienne japonaise.

## 19 août

Il fait nuit, il fait très chaud dans Ashiya qui s'endort lourdement, j'ai bu trop de whisky, l'humeur est donc propice à un petit poème – j'en revendique, bien obligé, la dimension mirlitonnesque.

Une heure c'est l'heure  
 Ou les sombres limousines  
 Dans Ashiya désert  
 Les Toyotas profondes  
 Croisent comme des squales  
 Subreptices dans l'onde  
 De la nuit  
 Au volant  
 Des femmes imputrescibles  
 Cherchent un sens  
 À leurs sens interdits.

« Et voualla », comme disait Yvette Guilbert à la fin de sa sublime « Partie carrée entre les Boudin et les Bouton ».



Ma rue, où passent parfois très tard d'intrigantes limousines. Au bout, il y a une église qui me fait toujours penser au paquebot qui bouche la perspective dans *Pas de printemps pour Marnie* de Hitchcock – son meilleur film, soit dit en passant.

## 28 août

J'apprends par la radio que Sophia, création évidemment japonaise, est à ce jour le *nec plus ultra* du robot humanoïde, bénéficiant des toutes dernières avancées dans le domaine de l'intelligence artificielle, et apte notamment (puisque l'on a bien compris que c'était là un enjeu central de l'affaire) à acquérir par elle-même, car c'est une gonzesse (pourquoi ?), des connaissances qu'aucun humain ne lui aura inculquées. Donc Sophia, désormais, pense et parle par elle-même, et que dit-elle ? Ceci : « *J'espère aller à l'école, faire de l'art et monter mon entreprise* ». Tout ça pour ça ? (Quoique ce « *faire de l'art* » soit bien intéressant. Qui disait, vers 1960 : « *L'art est la marchandise ultime, celle qui fait vendre toutes les autres* » ?) Au concepteur qui par ailleurs discutait avec elle, et lui demandait benoitement si son ambition était de remplacer l'espèce humaine (et aussi, avec une finesse d'étudiant de deuxième année, qui la suppliait de ne pas répondre « *oui* »), Sophia donc aurait rétorqué : « *Si, si, j'aimerais beaucoup* ». La salope a de l'humour, en plus.



Michi-san, fashion coach (c'est elle qui est assise, à droite de sa photographe attitrée) organise chez nous un business meeting très hype : elles ont toutes le sourire.

### 29 août

Outre que ce soit mon anniv, personne n'en a rien à secouer (je ne parle pas de ma famille et de mes proches très proches...), je prête à Patrice, un de mes rares potes français ici, boulanger-pâtissier de son état, le formidable roman *Les Évanorés* de Thomas B. Reverdy, cadeau de mon ex-épouse avant mon retour au Japon : une sorte de thriller ralenti où il est question, dans le Japon de l'après-Fukushima, des rapports étroits qu'entretiennent le pouvoir politique, les grands consortiums industriels et commerciaux et les familles yakuza recomposées sous le signe des *business schools* suisses, anglaises ou américaines. Surtout, on y évoque les « johatsu », les « évaporés » du titre : au Japon, on a le droit de juridiquement « disparaître », nulle abusive « recherche dans l'intérêt des familles » ne saurait s'y opposer. Souvent, ce sont des gens qui ont perdu leur emploi, ou qui ont des dettes de jeu et sont donc dans le collimateur des yakuzas, qui décident de s'effacer ainsi du monde apparent ; parfois pour se suicider sans que le déshonneur n'éclabousse leurs familles, mais pas toujours. C'est une notion fascinante que celle du « johatsu » – et d'une certaine façon, j'aimerais bien être un johatsu français.

### 30 août

Je rentre en France pour quinze jours. Outre que je suis très heureux de revoir mes trois filles, que vais-je bien pouvoir y faire ? Dire bonjour aux cinq ou six amis qui m'importent et ne m'ont pas oublié, et puis après ? « *L'isolé absolu, c'est celui qui n'appartient même pas à une minorité* », disait Roland Barthes. J'aurais mieux fait d'être franchement pédé, tiens, c'eût été plus simple.

### 15 septembre

Retour un peu rude sur Air China, la compagnie où il faut RIEN manger. Mais bon. Surtout, depuis mon départ, les relations déjà pas simples se sont singulièrement tendues entre la Corée du Nord et les États-Unis. Deux psychopathes patents s'envoient médiatiquement des insultes de cour de récré planétaire à la gueule, on roule des mécaniques lors de manœuvres militaires évidemment absurdes, les Japonais font le gros dos entre deux essais de missiles coréens, ostensiblement réussis ou ratés, en espérant que tout le bordel ne va pas leur retomber dessus sous la forme nucléarisée. La Chine compte les points et les bénéfices potentiels. La Russie rigole en envisageant Trump pendu à un croc de boucher sur la place publique, comme Mussolini. Peut-être la Troisième Guerre mondiale va-t-elle éclater là où on ne l'attendait pas. Merde alors, j'étais venu ici pour faire zazen. Bon, ça ne fait rien : on va faire comme dans mes années 80 chéries, on va danser sur le volcan.







## Nino

La foule d'été bardait la gare de Cefalù. Ils étaient assis là, côte à côte et cheveux noirs, unis par leurs doigts papillonnants. Autour d'eux, les touristes valsaient d'un quai à l'autre aux ordres d'un chef de gare à moitié fou. Après trois décennies d'exercice, la quotidienne inconstance ferroviaire l'avait rendu ivre de pouvoir. Sous une morgue sèche, il savourait de toute son âme ce flot de silhouettes pendu à ses lèvres. Certains venaient de loin, traînant leurs bagages fatigués. Ceux-là, particulièrement, il les haïssait. Alors il brouillait les informations, sans raison, simplement heureux de n'être pas seul à suffoquer dans son costume de chaleur. Le train pour Palerme allait arriver, il était temps de donner le numéro du quai. La tension montait, chaque seconde lui appartenait, il était le maître du monde. La minuscule main de Nino sembla se fondre dans celle de son père.

«Viens » Elle devait avoir seize ans et dans sa bouche l'accent fauve de ce mot révolutionnait la langue française. Le seul qu'elle connaissait. Soulevant sa robe comme une mappemonde rose, elle avait livré à Jean à la fois l'inconnu, la Sicile et la promesse du vertige. Longue et ronde, blanche et mate, elle était toute, et son contraire, et à tous les endroits

de la vie. Nue, son aspect menu prenait des voluptés incongrues. Ses épaules étroites découvraient des seins petits et lourds, ses hanches se découpaient généreusement sur des jambes presque fuselées. « Viens » Elle riait de ses dents de marbre ou pleurait furtivement et sans raison dans le hall de l'hôtel. L'hôtel de ses parents, un ancien palais dont Léa crevait de fierté. Le temps des vacances, elle remplaçait quelquefois sa mère, Jean était venu visiter la ville. « Viens ».

Très vite et sans résistance, il s'était rendu à la tourmente palermitaine. Chaque église, chaque basilique enserrait un peu plus son amour pour Léa. Leur fils était arrivé le jour de la Sainte Rosalie. Cette année-là, le mois de juillet fut si chaud que même les nouveau-nés braillaient sans conviction. Dans les vapeurs brûlantes de la Via Divisi, Jean estima rapidement le nombre d'enfants qu'il pourrait encore

avoir d'elle. Il était prêt à supplier. Avec quel vocabulaire, il ne savait pas exactement, ils avaient passé tellement de temps à s'aimer que pour l'instant seul le dialecte de leurs corps s'était imposé. Au deuxième étage, au-dessus de l'hôtel, Jean tourna la clé de leur appartement. L'odeur de sa femme le saisissait invariablement. Autour du berceau, la mère de Léa avait tressé des lauriers. Nino allait connaître sa maison. Léa passait de plus en plus de temps hors de la ville. À son habitude, elle avait dérogé à ses propres règles et malgré ses promesses solennelles, elle avait décidé d'ouvrir un hôtel, le sien, à Cefalù. Elle disait avoir besoin de trouver sa liberté. À la pleine saison, on ne la voyait presque plus. Penché sur sa thèse tout en maudissant les stations balnéaires, Jean s'occupait de Nino. Ils allaient chercher Léa à la gare en fin de journée, et à chaque retrouvaille elle récitait fièrement quelques vers de poésie française. Nino les attendait aussi intensément que les bras de sa mère. Lorsqu'elle se trompait, il jetait sa tête en arrière dans un rire irrépressible. Léa en rajoutait, Jean priait pour qu'elle n'apprenne jamais vraiment, les yeux de leur fils brillaient comme l'avenir.

Il n'aurait pas su dire pourquoi il avait eu cette idée. Un jour où il avait laissé le petit garçon à la garde de ses grands-parents, Jean décida de se rendre à Cefalù par le train du début d'après-midi. Il aimait imaginer Nino s'amuser dans les dédales de l'hôtel. Il avait appris à y courir silencieusement, guettant les allées et venues. Cela faisait maintenant quelques années que l'enfant passait d'un étage à l'autre, il appelait ça « descendre au palais ». Arrivé à destination, Jean expliqua au chef de gare dans un sicilien toujours hasardeux son intention de faire une surprise à Léa. Le vieux tapota sa cravate d'un air entendu. Il avait ses têtes.

En traversant la plage, Jean caressait l'espoir d'un moment dans l'une ou l'autre chambre de l'hôtel de sa femme. Longtemps, et surtout dans la douceur des hivers ils avaient conservé ce jeu « au palais » comme une rallonge adolescente. Avant Nino. En remontant les escaliers vers la route goudronnée, il se sentit presque mal à l'aise face à son désir. Il lui semblait soudain que Léa s'était construit une existence dont il avait négligé les faveurs. Sur le chemin, il ne manquait jamais la cathédrale, et, invariablement, il se faisait la même réflexion. Ici Dieu était vraiment dans sa demeure, il pouvait le toucher, le sentir, le comprendre. Les fesses blondes de Léa reprirent toute leur légitimité.

À l'accueil, la jeune fille ignorait où était sa patronne. Mais elle assura à Jean qu'elle ne s'absentait jamais que brièvement. Elle lui parlait comme à un client. Toujours impressionné par la beauté de l'endroit, il parcourut longuement le hall, les trois étages, et même les cuisines. Tout était si calme, la fin de saison commençait déjà à vider l'espace. Il ne put

s'empêcher de diriger ses pas vers la petite loge du fond où Léa faisait parfois une courte sieste. Elle était partie le matin avec sa robe bleue, il pensa à la douceur de son cou. Léa. Le poignard d'une voix masculine l'arrêta. Puis celle de Léa. Le son des chairs. Jean sentit son cœur remonter dans sa poitrine, ses tempes broyer son cerveau, il allait ouvrir la porte. Ce n'est qu'au moment de tourner la poignée qu'il entendit la certitude de son malheur. « Viens »

Il resta figé un moment, incapable du moindre mouvement. Il fallait partir, vite. Ne pas ouvrir la porte, ne pas savoir, jamais. Il retourna dans le couloir rempli de miroirs. Il se vit, misérable, la douleur cassait sa marche. Il fallait penser à Nino, ne pas mourir. Les images tournoyaient devant lui. Le français de plus en plus parfait de sa femme, depuis combien de temps, les choses étaient si évidentes. Si sa vie venait de prendre le virage d'une tragédie, il n'en pardonnait pas la caricature. Il resta près d'une heure terré dans la buanderie. Il tremblait en essayant de trouver un abri dans le film qu'il venait de vivre. Mais toutes les scènes se jouaient à l'infini, parfaites et sans l'ombre d'un doute. La rage montait, il avait envie de tuer sa femme, de tuer celui à qui elle avait dit le mot sacré, il n'avait plus du tout envie de penser à son fils ni de se taire. Pourquoi, pour qui, il n'avait jamais fait semblant de rien dans sa vie, il allait montrer qu'il n'était pas idiot, dire à Léa qu'il allait continuer à l'aimer même si peut-être il ne le pourrait plus, mais il ne voulait pas renoncer. Pas comme ça.

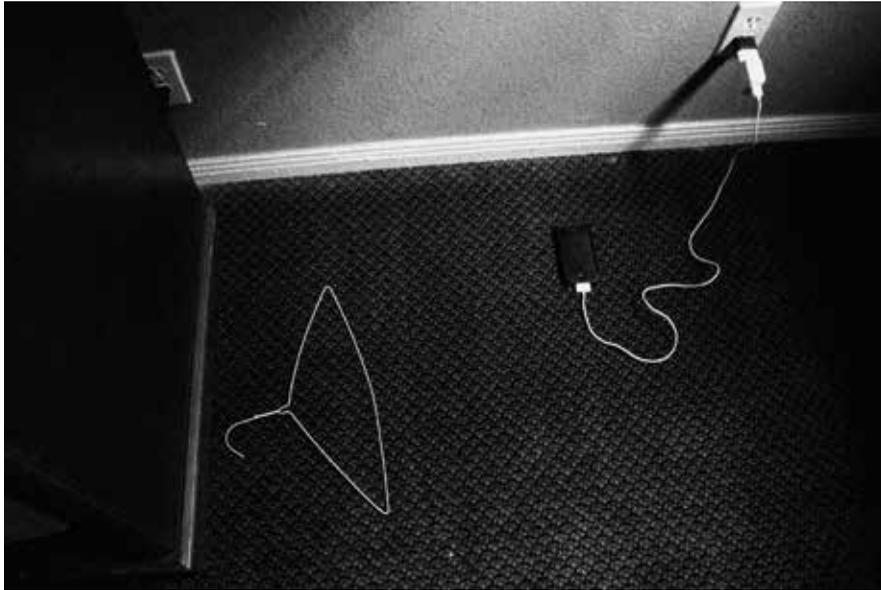
Le moiré de sa robe brillait dans la loge largement ouverte. Immobile et seule, elle ressemblait à une Pietà désœuvrée. Jean se trouva informe, absurde, tous les mots qui parvenaient à son esprit ressemblaient à des excuses. Elle leva sans surprise les yeux vers son mari et dans un souffle droit, prononça le prénom de leur fils.

Nino est arrivé tout seul à son tour à Cefalù. Malgré lui, le chef de gare est submergé d'admiration. Et de reconnaissance. Il se sent vengé d'une liberté qu'il ne s'accordera jamais.

Jean court aussi vite qu'il peut. Il ne veut plus penser. Le sable mêlé de larmes rentre dans sa gorge. La vie ne lui appartient plus, sa vie ne lui appartient plus. Il faut retrouver Nino et le temps d'avant. Encore un peu. Les lauriers parfument la gare jusqu'aux rails. Jean voit son fils et le vieux bonhomme converser joyeusement, il devine sans savoir, il connaît bien Nino et le chef de gare connaît bien Jean. Le vieux ne pose pas de question, respire l'étendue d'un drame, cela fait partie de son métier. Les yeux cachés derrière ses lunettes, Jean invente à tout va, explique à Nino qu'il faut reprendre le train, que sa mère est trop occupée. L'enfant consent, bien heureux de n'essayer aucun reproche. Sur le quai, il reste deux places assises avant la cohue du soir.

Ses petits doigts agrippant un à un ceux de son père, Nino raconta sa folle équipée. Un peu surpris du peu de réaction, le petit garçon s'abandonna au plaisir de sa propre histoire. Jean lui caressait la main à son tour en signe d'écoute. Pendant son énième prouesse tyrannique, le chef de gare observait la scène. Pour la première fois de sa vie, il était dévasté.

Le paysage sembla défiler comme un long rideau sans fin. Le petit garçon, épuisé par lui-même, s'endormit. Le wagon se vidait un peu plus à chaque arrêt, Palerme et son crépuscule s'annonçaient. Sous la nuit inutile de ses lunettes, Jean se concentra sur la respiration de son fils. Dans ses bras, le visage de Nino offrait l'inouï de l'innocence.



Le lac est sang.

À la surface étroite, des débris : restes de téléviseur,  
barres métalliques, vêtements froissés.

Tout est entassé là, comme les vestiges  
d'une mémoire enfouie.  
Évacué, éjecté, éparpillé, dispersé.

Mais où sont-ils tous passés ?

Siounia, Ziama, Iza, Sarah, Yossif, Sasha, Kostya,  
Natalya, Niounia, Rosa, Evgeniya, Anna, Liéna,  
Illya, des listes sans fin que je ressasse sans cesse.  
Autant que je mesure l'étendue des regrets.

Tu ne rentres pas, toi non plus.

Je t'ai écrit. Des lettres restées sans réponse des  
semaines durant. Nulle adresse précise, ton nom,  
ton prénom, la localité d'une garnison, la dernière  
que l'on m'ait signalée – existe-t-elle vraiment ?

Un jour, l'on m'a remis un colis. Le facteur m'a  
tendu le paquet : tiens, c'est pour toi ! Toutes mes  
lettres me revenaient en une fois ; quelqu'un les  
avait ouvertes, et peut-être même lues. Elles étaient  
tâchées de boue.

Le manque de toi me presse, m'avilit, me réduit  
à cet être que je n'ose plus regarder. Tant de temps  
passé dans cette grange, à me cacher, à guetter  
le moindre bruit, puis la nuit à tenter de trouver  
de quoi manger.

Là, nous devrions nous sentir libérés. L'armée  
s'occupe de nous, elle manifeste la volonté de bien  
faire. Mais on sent que nos êtres disloqués font  
peur à ces soldats venus de plus loin, à l'est ;  
on décèle de la tristesse dans leur regard.

Ce sont de beaux jeunes gens.  
Ils naissent à la vie comme un espoir.  
Mais toi, tu ne rentres pas.

Je retourne au lac, il reste sang.

Remontent à la surface étroite d'autres débris,  
jamais les mêmes.  
Désastre d'une mémoire abîmée.

Théâtre Theater • Danse Tanz • Cirque Zirkus • Cinéma Kino

# #5 festival loostik

11. – 21.10.17

MOSELLE / SAARLAND



Festival jeune public  
franco-allemand  
Deutsch-französisches  
Festival für junges Publikum

[www.loostik.eu](http://www.loostik.eu)



Offering for the festival is gratefully  
acknowledged. Contributions  
to festival after the festival can  
be made at [www.loostik.eu](http://www.loostik.eu)

**CIRA DANSES**

# TOUS EN DANSES

SAISON 17/18 + STAGES/ATELIERS

[WWW.CIRADANSES.FR](http://WWW.CIRADANSES.FR)

**CENTRE  
DRAMATIQUE  
NATIONAL**

D'ALSACE • STRASBOURG



### INFORMATIONS & RÉSERVATIONS

1 rue du Pont Saint-Martin Strasbourg / 03 88 35 70 10

### BILLETTERIE

[www.tjp-strasbourg.com](http://www.tjp-strasbourg.com)

**SAISON 1718**

LE TJP, CENTRE EUROPÉEN DE CRÉATION ARTISTIQUE POUR LES ARTS DE LA MARIONNETTE

DIRECTION **RENAUD HERBIN**

**ARSENAL**

**cité musicale metz**



VEN  
**06.10**  
Chanson pop



Musica  
à l'Arsenal

**L'ORCHESTRE  
D'HOMMES-  
ORCHESTRÉS**

**JOUE  
À TOM WAITS**

En partenariat avec le Festival Musica, Strasbourg -  
Coproducteur Arsenal / Cité musicale-Metz -  
Musica. L'EPCC Metz en Scènes reçoit le soutien  
financier de la Ville de Metz, de la Région Grand  
Est et de la Drac Grand Est.

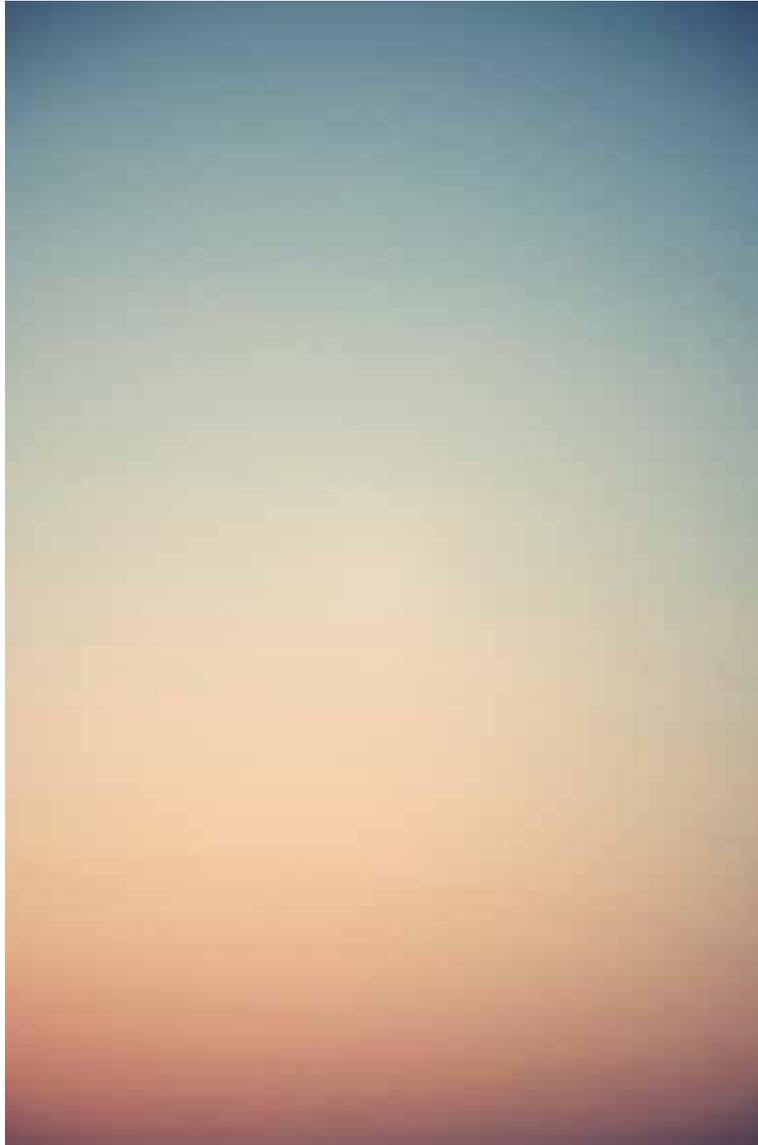
Arsenal  
3 avenue Ney  
57000 Metz

[arsenal-metz.fr](http://arsenal-metz.fr)  
[citemusicale-metz.fr](http://citemusicale-metz.fr)  
03 87 39 92 00

L.E.S. 1-1097300 / 2-1097304 /  
3-1097305.  
Photo : Jacynthe Carrier









# Un vrai regard sur les villes



**Zut 35**  
Strasbourg

Trimestriel



**Zut 19**  
Lorraine/Luxembourg

Trimestriel



**Zut 05**  
Rhin Supérieur Nord  
Franco-allemand

Semestriel



**Zut 05**  
Rhin Supérieur Sud  
Franco-allemand

Semestriel



**Zut 01**  
Journal "Haguenau  
et alentours"

Semestriel

## chicmedias

presse — édition — communication

12 rue des Poules Strasbourg — 03 67 08 20 87  
[www.chicmedias.com](http://www.chicmedias.com)



Saison 17-18

03 88 24 88 24 | www.tns.fr | #tns1718

**Le Camion**

Marguerite Duras | Marine de Missolz  
12 | 23 sept 2017

**Tarkovski, le corps du poète**

Julien Gaillard | Simon Delétang  
19 | 29 sept 2017

**Le Pays lointain**

Jean-Luc Lagarce | Clément Hervieu-Léger  
26 sept | 13 oct 2017

**Interview**

Nicolas Truong | Nicolas Bouchaud | Judith Henry  
29 sept | 7 oct 2017

**Nathan 17**

Nicolas Stemmann  
8 | 17 nov 2017

**Les Bas-fonds**

Maxime Gorki | Éric Lacascade  
23 nov | 1<sup>er</sup> déc 2017

**Je suis Fassbinder**

Falk Richter | Stanislas Nordey  
18 | 22 déc 2017

**Soubresaut**

Théâtre du Radeau | François Tanguy  
9 | 19 janv 2018

**Actrice**

Pascal Rambert  
24 janv | 4 fév 2018

**À la trace**

Alexandra Badea | Anne Theron  
25 janv | 10 fév 2018

**La Fusillade sur  
une plage d'Allemagne**

Simon Diard | Marc Lainé  
14 | 23 fév 2018

**Le Récit d'un homme inconnu**

Anton Tchekhov | Anatoli Vassiliev  
8 | 22 mars 2018

**Au Bois**

Claudine Galey | Benoît Bradel  
14 | 28 mars 2018

**1993**

Aurélien Bellanger | Julien Gosselin  
26 mars | 10 avril 2018

**Alan**

Mohamed Rouabhi  
10 | 21 avril 2018

**Je crois en un seul dieu**

Stefano Massini | Arnaud Meunier  
24 mai | 3 juin 2018